

SOUS LES FEUX DES SAINTS COEURS

BEAUCHEMIN



SOUS LES FEUX DES SAINTS CŒURS

LE BON-PASTEUR A SAINTE-DARIE

1870-1920



Divine Bergère de Geo. Delfosse (1896)

Marie veillera sur vous, avec la tendresse infinie de son Cœur maternel.

Bienheureuse Marie-de-Sainte-Euphrasie

UNE RELIGIEUSE DU BON-PASTEUR

SOUS LES FEUX DES SAINTS CŒURS

LE BON-PASTEUR A SAINTE-DARIE

1870-1920

PRÉFACE DE L'ABBÉ ELIE-J. AUCLAIR

Docteur en théologie et en droit canonique
de la Société Royale du Canada



ÉDITIONS BEAUCHEMIN
MONTREAL

Nihil obstat:

Marianopoli, die 6^a octobris 1937.

Albertus VALOIS, canonicus, censor ad hoc.
cancellarius.

Imprimatur:

Marianopoli, die 6^a octobris 1937.

J. C. CHAUMONT, p.a.,
vicarius generalis.

Nous dédions respectueusement et filialement nos Annales à notre très honorée Mère Marie-de-Saint-Jean-de-la-Croix Balzer, supérieure générale de la Congrégation de Notre-Dame-de-Charité du Bon-Pasteur d'Angers.

Avec amour et vénération, nous offrons encore le tribut de ces modestes pages à notre très honorée Mère Marie-de-Sainte-Domitille La Rose, ex-supérieure générale, et première compagne de Mère Marie-de-Sainte-Hélène La Rivière, comme fondatrice de l'Asile Sainte-Darie. C'est notre hommage jubilaire, pour le soixante-dixième anniversaire de sa profession religieuse, célébré à Angers, le 21 novembre 1937.

DÉCLARATION DE L'AUTEUR

Avec une humble et filiale soumission, nous protestons ne vouloir aucunement prévenir les jugements de notre Mère la sainte Eglise, ni rien avancer de contraire à ses enseignements. C'est dans un sens général que nous qualifions de *saint* ou de *bienheureux* certains personnages, et sans nulle prétention d'empiéter sur les décisions pontificales. Dans ce même esprit, nous relatons tous les faits extraordinaires qui n'auraient pas été soumis implicitement ou explicitement à l'autorité du Saint-Siège.

NOTE DE L'AUTEUR

Reconnaissance à monsieur Paul-Emile Hardy, dont le talent esthétique a bien voulu rehausser ces modestes pages. Nos lecteurs n'admirent-ils pas comme nous, avec l'élévation et la délicatesse de l'inspiration, la distinction et le fini du travail, qui promettent à notre jeune artiste une carrière fructueuse, pour la gloire du bon Dieu, pour l'honneur de notre patrie canadienne?

Préface

Ce livre raconte l'histoire de l'une des institutions que dirigent les Sœurs du Bon-Pasteur à Montréal, celle de l'asile Sainte-Daric de la rue Fullum, où se trouve notre prison des femmes, depuis ses origines en 1870 jusqu'à date.

Le Bon-Pasteur de Montréal, établi dans notre ville en 1844, est, comme l'on sait, une filiale du Bon-Pasteur d'Angers en France. La fondatrice de l'institut d'Angers en 1835, Mère Marie-de-Sainte-Euphrasie, dans le siècle Rose-Virginie Pelletier, est née d'une famille vendéenne, dans l'île de Noirmoutier, le 31 juillet 1796, et elle est morte à Angers, à 72 ans, riche de mérites encore plus que d'années, le 24 avril 1868. Elle a été béatifiée, par le Saint-Père Pie XI, le 30 avril 1933, soixante-cinq ans après sa mort. Vraisemblablement, l'on peut espérer, en tout respect pour l'autorité de Rome, qui a seule pouvoir et qualité d'en décider, qu'elle sera un jour canonisée.

Quoi qu'il en soit, bienheureuse ou sainte, cette religieuse d'un si haut mérite, que Pie XI, en la béatifiant, a appelée « la grande dame » et dont il a signalé l'œuvre comme étant « une action géante », a été sans conteste une servante de Dieu d'une valeur morale indiscutable. Personne mieux qu'elle, par suite, n'aura pu indiquer de compétence comment doit vivre et se maintenir, à travers les temps, le magnifique institut dont elle fut la fondatrice et si longtemps l'âme. Et elle l'a fait en plus d'une circonstance.

Voici, par exemple, ce qu'elle disait, lors de sa dernière réélection comme supérieure générale, en 1864, aux nombreuses déléguées de ses divers monastères — il y en avait déjà plus de cent répandus dans le monde — réunies en chapitre à Angers: « L'esprit de charité et de simplicité, mes chères filles, est l'âme et la vie de notre institut. Si vous le possédez, vous posséderez tout, Dieu vous bénira et vous lui gagnerez des âmes. Chacune de vous doit tâcher de se pénétrer de cet esprit de notre cher institut, puisque toutes vous avez été

formées par lui et pour lui. Sa grande force, notez-le bien, c'est d'être étroitement uni à la sainte Eglise. Quand nous nous voyons enveloppées de ténèbres et menacées par l'orage, tournons-nous vers Rome. C'est de là que nous viendront la lumière et le calme. De même que la barque de Pierre est parfois agitée, notre petite et frêle nacelle est, elle aussi, souvent secouée et ballottée. Tenons-la, en ces moments plus que jamais, attachée à la barque qui ne peut pas périr et avec elle nous serons sauvées. De ce que je vous dis là, j'ai vu une image saisissante dans mon voyage à Rome. Une tempête faisait rage et notre vaisseau semblait sur le point de se briser. Mais notre vigilant pilote nous dit : « Ne craignez rien, le vaisseau que je conduis est solide, il ne périra pas. » Et, d'une main ferme, il tenait le gouvernail, n'en détachant par ailleurs son œil que pour interroger le ciel, afin de garder la bonne direction. Autour de nous, des petites barques bondissaient sur les eaux comme si elles eussent été de simples coquilles. Soudain, un ordre est donné : « Une chaloupe à la mer ! » Deux robustes matelots y descendent, qui sauvent bientôt les occupants d'une petite barque qui allait être submergée. On attacha alors solidement la petite barque à notre vaisseau et elle put défier les vagues de la haute mer. Que vos petites nacelles, mes chères filles, restent toujours solidement amarrées à la barque de Pierre ! »

Le moins qu'on puisse dire, en fermant la dernière page de l'histoire de Sainte-Darie à Montréal, qui va de 1870 à 1936, c'est que la petite nacelle de la rue Fullum, comme du reste les autres petites barques du Bon-Pasteur canadien, s'est tenue constamment, ainsi que le voulait la fondatrice d'Angers, amarrée solidement à la barque de Pierre, ou, pour le dire autrement, qu'elle a fidèlement, sous la direction de l'Eglise et de ses chefs, tâché de remplir sa mission de charité si parfaitement admirable.

C'est un vénérable et un bien digne prêtre, le bon M. Arraud, dont les activités dans le saint ministère à Montréal couvrent une période de cinquante ans (1828-1878), qui a été l'instrument immédiat de Dieu dans l'établissement du Bon-Pasteur canadien en 1844 et, pareillement, dans celui de l'asile Sainte-Darie en 1870. Ce sont de grands évêques, le hardi et puissant Mgr Bourget, le doux et ferme Mgr Fabre et l'actif et brillant Mgr Bruchési, qui ont patronné et

soutenu l'œuvre. C'est un prêtre au cœur d'or, devenu évêque sur la fin de sa vie, Mgr Racicot, de bénie mémoire, qui l'a suivie en qualité de supérieur ecclésiastique pendant trente-cinq ans. Ce sont de dignes prêtres encore, d'abord des séculiers, dont on trouvera les noms dans ce livre, puis des réguliers, des Jésuites et des Eudistes, qui en ont dirigé la vie spirituelle, comme chapelains et aumôniers. En d'autres termes, c'est dans l'Eglise et par l'Eglise que l'institut montréalais du Bon-Pasteur et en particulier son asile de la rue Fullum ont vécu et prospéré.

Et, il faut l'ajouter, ce sont de vraies femmes de Dieu, des apôtres dans l'âme, qui se sont tout le temps dévouées et dépensées à cette grande œuvre de miséricorde sans jamais compter avec leurs peines. Mère Marie-de-Sainte-Hélène (La Rivière), la fondatrice de Sainte-Darie, et les religieuses qui l'ont assistée dans les débuts, celles pareillement qui ont succédé à l'une et aux autres dans la suite, ont été tout simplement admirables d'esprit catholique et d'ardeur apostolique.

C'est tout cela que le livre présenté au lecteur raconte ou expose en des pages qu'on ne lira pas sans intérêt, ni surtout non plus sans édification.

Le plan du travail n'est pas compliqué. C'est un exposé des faits qui suit l'ordre chronologique. On s'efforce de bien faire connaître au lecteur tous ceux et celles, évêques, aumôniers, provinciales ou prieures, qui ont eu à s'occuper de l'asile de loin ou de près; de lui raconter comment l'œuvre s'est développée, en précisant les principales dates de son évolution et en énumérant les statistiques du personnel de la maison à diverses périodes de son existence; de lui résumer aussi, en de courtes analyses, les discours et encouragements qu'on a pu entendre et recevoir de la part de certains personnages passant en visite; de lui signaler enfin, à mesure qu'elles se produisent, les disparitions de la scène de ce monde des ouvriers et ouvrières de Dieu qui ont le mieux travaillé au succès de l'œuvre. La méthode me paraît excellente, parce qu'elle favorise la variété dans l'unité et assure un intérêt progressif et constant.

En outre, et ceci ne manque pas d'importance, l'auteur a soin de rattacher, autant qu'il est possible, l'histoire particulière de Sainte-Darie à celle du Bon-Pasteur en général et à celle de l'Eglise de Montréal. C'est un sérieux appoint pour l'intérêt de tout le récit. L'auteur ne néglige pas non plus de glaner, ici et là, des détails qui ajoutent du piquant à la narration et en brisent la monotonie. Vous apprenez, par exemple, que le Saint-Père Pie IX, qui avait eu dans son diocèse à Imola, en 1845, quand il n'était encore que le cardinal Mastai, des Sœurs du Bon-Pasteur d'Angers, a bien voulu signer, en 1854, une fois devenu pape, le décret de la proclamation du dogme de l'Immaculée-Conception, avec une plume d'oie que l'une de ses anciennes Sœurs d'Imola lui avait taillée « tout exprès ». Ailleurs, on nous raconte que, le 3 avril 1835, les Sœurs d'Angers, réunies en récréation, entendirent soudain la cloche du monastère sonner trois coups joyeux, sans qu'on sût comment cela se pouvait faire, et que, bientôt, l'on apprit qu'à cette heure même le pape Grégoire XVI avait signé à Rome le bref approuvant l'établissement du généralat. Dans un autre endroit, la légende de sainte Darie, que Mgr Fabre donne comme patronne à l'asile qui devient prison, est délicieuse et des plus touchantes. Je ne dis rien, pour le moment, des anecdotes qu'on rappelle à l'occasion des fêtes de famille de l'asile ou des visites de personnages éminents, ni non plus de la participation des bonnes religieuses, modeste mais bien réelle, aux grands événements de la vie du diocèse. On trouvera tout cela, en son lieu, en parcourant le volume et on s'y intéressera sûrement.

Il convient d'ajouter que le volume a une belle tenue typographique et qu'il est fort convenablement illustré. Des portraits bien choisis et des dessins motivés et suggestifs aux fins des chapitres, donnent au texte du ton, de l'allure et de la vie. On voit se défiler nombre de personnages dont il est question dans le livre, s'exprimer en images des pensées et des sentiments élevés qu'on y a pu trouver, se fixer en de petits tableaux charmants des scènes heureusement évocatrices. Et cela aide puissamment à mieux saisir le sens des événements qui se déroulent. Ce n'est pas un luxe inutile, c'est plutôt une parure qui met en valeur le volume de ses récits.

J'ai connu il y a trente ans, qu'on me permette de le rappeler, non pas à l'asile Sainte-Darie c'est vrai, mais à la maison provinciale où j'étais aumônier (1905-1906), les Sœurs du Bon-Pasteur, leur dignité de vie, leurs travaux de tous les jours et leur si parfaite abnégation. C'était au temps où l'abbé Alexis Pelletier était là premier aumônier. Homme de vive intelligence et prêtre remarquablement instruit, M. Pelletier avait été brillant professeur à Québec et à Sainte-Anne-de-la-Pocatière. Sa bonne plume de polémiste l'avait alors mêlé à des débats retentissants. Devenu curé, et curé très actif, à Saint-Bruno et à Valleyfield, sa chaude parole, ses initiatives et ses labeurs avaient marqué partout son passage de résultats bienfaisants et durables. Mais c'est, je crois bien, au Bon-Pasteur de la rue Sherbrooke à Montréal, où il a vécu ses quinze dernières années, que M. Pelletier a donné le plus de son grand cœur. Personne plus que ce prêtre distingué n'a mieux compris l'œuvre du Bon-Pasteur, ne s'y est plus sincèrement dévoué, n'en a parlé avec plus de justesse et ne l'a davantage fait aimer. Je lui dois, pour ma part, d'avoir peut-être compris moins mal la véritable portée morale et sociale de cette œuvre magnifique.

Quant aux Sœurs du Bon-Pasteur elles-mêmes, j'en ai gardé une mémoire d'édification que ni l'éloignement ni le temps écoulé n'ont pu faire oublier. Ce qu'elles donnaient — et donnent toujours — de zèle, de dévouement et de bonté à leur tâche de charité et de miséricorde, en s'ignorant elles-mêmes, est au-dessus de tous les éloges. Je suis particulièrement heureux, et j'en bénis le ciel, que la Providence m'ait fourni l'occasion, en écrivant cette modeste préface, de leur exprimer publiquement l'hommage bien sincère de ma très vive admiration.

L'abbé Elie-J. Auclair,

de la Société Royale du Canada.

En la Saint-Jean-Eudes,
19 août 1936.



N Solarium

**Monseigneur Ignace Bourget — Messire Jacques Arraud, p.s.s.
Nos Bienfaiteurs.**

Oh! si je n'avais pas ma douce Eucharistie,
La terre me serait une obscure prison;
Mais quand mon œil se fixe au soleil de l'Hostie,
Sa clarté se répand sur tout mon horizon.

Les saints devancent leur siècle. De solariums, il n'est point question vers 1870, alors qu'à Montréal surgit un Hôtel-Dieu modèle, où l'Astre Roi guérira toutes gangrènes, voire même ranimera des morts en décomposition: *Les résurrections ne coûtent guère à Celui qui s'est ressuscité Lui-même.*

Religieuses aux blanches livrées, aux ailes grandes ouvertes, les Sœurs du Bon-Pasteur, dans leurs allées et venues, épanouissent le sourire sur les lèvres mourantes, ramènent le rayon de vie sur les paupières éteintes. Le secret de leur art? Baigner de Soleil les insondables plaies de leurs clientes: Dieu se charge du reste!

Je suis venu pour la brebis perdue de la Maison d'Israël, répétait jadis notre débonnaire Sauveur. L'auréole du bon Pasteur ne symbolise-t-elle pas la substance de son Evangile?

Pour toutes les nécessités physiques, intellectuelles et morales, le génie créateur de Monseigneur Bourget couvrit les Amériques d'un réseau d'œuvres et de congrégations. *Notre saint évêque fit de son diocèse l'un des mieux organisés qui existent dans le monde catholique*, affirme une plume compétente. La Madeleine perdue se soustrairait-elle aux sollicitudes pastorales? Dès 1844, la bienheureuse Mère Marie-de-Sainte-Euphrasie Pelletier accordait un essaim de ses filles. L'ange inspirateur de ce refuge initial de la rue Sherbrooke? Nous le reconnaissons en messire Jacques Arraud: son ministère l'avait mis en contact avec des âmes désespérées, qui ne pouvaient, sans protection, se relever ou se soustraire aux souffles délétères de milieux corrompteurs... Dès lors, la flamme active de son zèle brûla d'étendre ce premier foyer.

Secondé par monsieur l'abbé G. Huberdeault, curé de Saint-Vincent-de-Paul (Montréal), monsieur Arraud projeta le relèvement des femmes qui sortaient de prison et désiraient se convertir. Déjà, en 1868, les religieuses de la Miséricorde avaient tenté l'essai; mais le Maître diversifie ses rosées, suivant le champ départi à chaque institut: cette méritante communauté dut se retirer. Le 30 mars 1870, sonnait l'heure de Dieu pour notre Asile.

Au frontispice, se profilent de nobles figures, des prélats illustres: le saint Monseigneur Bourget, le vénérable Monseigneur Edouard-Charles Fabre, puis des prêtres de cette lignée géante levée sur notre sol, après les hécatombes de nos vaillants martyrs. Secouons les neiges d'antan. Nous vénérerons un type accompli de cet héroïque clergé français, à qui la Nouvelle-France doit son âme d'apôtre.

Messire Jacques Arraud, p.s.s., naquit à Blaye, au diocèse de Bordeaux en France, le 8 septembre 1805, d'une modeste famille d'artisans, où florissaient les traditions catholiques de vieille roche. Ses parents avaient nom: Augustin Arraud et Marguerite Florence.

De bonne heure, il fréquenta l'école de sulpiciens célèbres: monsieur Hamon, plus tard curé de Saint-Sulpice, monsieur

Carval, dans la suite supérieur général de la société. Il connut Monseigneur d'Hiron, le saint archevêque de Bordeaux, Monseigneur Chevrus, son digne successeur. Aux âmes d'airain, les empreintes se gravent d'éternité: sa tenue restera impeccable, sa rigidité de mœurs, proverbiale; apercevoir le mal et le combattre ne fera qu'un, pour ce missionnaire au cœur de feu.

De haute taille, d'un air imposant, monsieur Arraud possédait les qualités et les ressources d'un chef. Il chantait magnifiquement; il prêchera avec une diction toujours soignée. Tandis que ses charges se multiplieront, sa régularité se maintiendra exemplaire. Austère à lui-même, grave et sévère en public, affable dans l'intimité, il se trouvera debout pour tous les besoins; il accourra vers toutes les infortunes, entraînera les bonnes volontés dans ses nombreuses et si généreuses entreprises; aux déshérités, ses préférences: *la valeur des saints consiste, pour une large part, dans une intense humanité.*

Entré dans la compagnie de Saint-Sulpice, monsieur Arraud débarquait au Canada, le 1er août 1828, et il recevait l'ordination à Montréal, le 25 juin 1829. Tout de suite attaché au ministère de Notre-Dame, — alors seule paroisse pour la ville entière, — il y demeurera jusqu'à sa mort, laquelle sonnera le 23 mars 1878. Ses relations s'imprègnèrent d'intimité, avec monsieur J.-Guillaume Roque et d'autres vétérans de Saint-Sulpice à Montréal. L'intégrité de ces riches vies sacerdotales se fusionna en un concert puissant, à la gloire du bon Dieu et au salut des âmes.

Vicaire à la *Paroisse*, aumônier du pensionnat de la Congrégation, monsieur Arraud cumulait encore la desserte des côtes Saint-Martin et Visitation; il fit construire la première chapelle élevée en ces lieux. Tous les quinze jours, après la messe, armé de son frugal dîner, il partait pour visiter ces deux localités et ne rentrait que fort tard, lorsque tout son monde jouissait d'un réconfort spirituel.

La prison se dressait dans la circonférence de ses attributions: monsieur Arraud en était l'aumônier. Durant les troubles de 1837, il assista, sur l'échafaud, les pauvres Canadiens

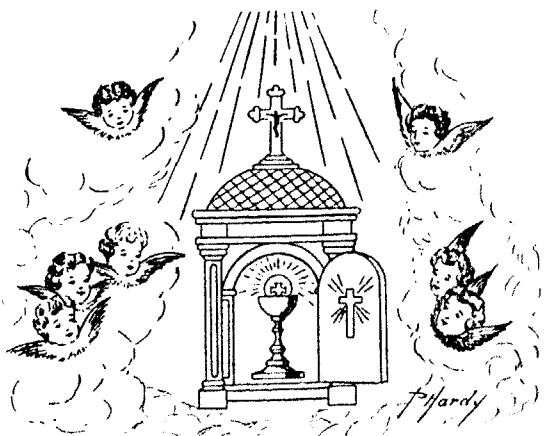
qui, par un amour exalté de la patrie, s'étaient lancés dans des voies périlleuses. Les chers infortunés, leurs familles éplorées, restèrent les enfants de son cœur. Jamais il ne parlera des derniers jours, de la nuit suprême de ces pauvres victimes, sans trahir une émotion profonde: ces scènes douloureuses, c'était toujours hier!...

Monsieur Arraud devint directeur de la chorale de Notre-Dame et de la Congrégation des hommes; il y forma des citoyens modèles, des hommes d'honneur et de probité. Dans la direction des Enfants de Marie, il affermit la vertu des jeunes filles, fit épanouir maintes vocations religieuses. Montréal lui doit en outre sa première bibliothèque publique, *la Bibliothèque paroissiale*, à l'influence si profonde. Il fit bâtir l'église Saint-Joseph, dont il assuma le service; il embrassait en même temps les fonctions de confesseur, à l'Hôpital général et à l'Hôtel-Dieu. Durant près de cinquante ans, monsieur Arraud fut l'un des ouvriers les plus laborieux de la vigne du Seigneur en notre pays. Néanmoins, son œuvre capitale reste le Bon-Pasteur, dont il dirigea l'établissement dans notre ville; il payait de sa personne et de son argent. Notre extension jusqu'en Amérique du Sud le ravissait. Nous lui devons encore nos principaux bienfaiteurs et bienfaitrices des débuts.

Le zèle de monsieur le curé G. Huberdeault s'enflammait au contact de notre bon Père Arraud. Il nous ouvrait sa bourse, nous favorisait des lumières de son intelligence et des ressources de son âme, tandis que notre Monastère s'implantait à l'ombre de son clocher. Son vicaire, monsieur l'abbé Charles Beaubien, se dépensa pour nous sans compter. Ces prêtres dévoués nous conquièrent le cœur de leur peuple: tous rivalisaient de bienveillance. Dans les travaux de construction et de réparation, leur concours nous fut précieux. Mentionnons messieurs J. Payette et J.-B. Saint-Louis, qui nous obligèrent avec un spécial empressement. Ils transportèrent nos bagages et fournirent leurs voitures pour des voyages multiples. L'ancien curé, monsieur J.-A. Martineau, promit quatre mille dollars; il en remit tout de suite deux mille, comme rente viagère. Les

Messieurs de Saint-Sulpice prodiguèrent leurs charités, au spirituel comme au temporel. Signalons encore les libéralités de l'illustre bienfaiteur de l'Eglise montréalaise, l'honorable Olivier Berthelet. A leur tour, nos aimables voisines, les révérendes Sœurs de la Providence, nous prévinrent de sollicitudes maternelles; les Dames de la Congrégation nous gratifièrent d'ornements sacrés et de mille autres générosités. Qu'une inaltérable gratitude leur en garde souvenance!

Surtout, que les générations à venir le sachent: tout le bien réalisé dans notre enclos possède, comme base d'édifice, la charité inépuisable de notre vénéré fondateur, messire Jacques Arraud. Le 23 mars 1878, après la lecture de l'examen, il se mettait à table, lorsqu'une attaque cérébrale le foudroya. Quelques heures d'inconscience, et cet apôtre aux ailes de flamme prenait son vol vers les rives éternelles. L'Eglise diocésaine se voila de deuil. Quant au Bon-Pasteur, il restait plongé dans les larmes: notre père disparaissait de la terre; mais par delà les étoiles, était née sa prière. A l'autel du beau ciel, le pur encens de notre Monastère s'élèvera par ses mains sacerdotales toujours: notre vénéré Père Arraud demeurera notre Grand-Prêtre *in æternum!!!*





EMME d'esprit et Religieuse au grand cœur

Mère Marie-de-Sainte-Hélène La Rivière.

Je suis venu afin que les brebis aient la
vie et qu'elles aient la vie en abondance.

Notre-Seigneur

« Mère Marie-de-Sainte-Hélène!... après l'avoir créée, le bon Dieu a brisé son moule: il n'y en aura plus jamais d'aussi bonne! » parole d'un jeune prêtre élevé au sacerdoce, grâce aux sollicitudes de cette religieuse au grand cœur. « C'était la limite de la bonté », ajoutera un second, dans l'émotion de sa reconnaissance. Communions à la magnificence de cette vie qui, dès ici-bas, rayonne la bénignité du bon Dieu.

La Providence prépare ses instruments de longue main, *suaviter et fortiter*. Une *miséricorde vivante*, tel doit être l'idéal d'une religieuse du Bon-Pasteur: de quels flots d'amour généreux le souverain Maître inondera-t-il notre fondatrice, cette Mère, qui aura mission d'incarner l'âme d'un refuge, où les

bergères partagent la détention de leurs malheureuses brebis!
Dis-moi donc, enfant, quelle est la vertu de ta mère, et je te dirai ce que renferme ton avenir...

Le 19 avril 1702, en l'église Notre-Dame de Ville-Marie (Montréal), Pierre Clément La Rivière, natif de Tarascon en Provence, épousait Marie-Catherine, fille de Marin Prézot-Chambly, natif de Saint-Maclou (Rouen), en Normandie. Et nous descendons cette franche lignée, agrémentée à chaque foyer, de douze, quinze ou seize berceaux. Admirons au passage maintes éclosions de lis. Nous retrouverons notre héroïne, la gloire de cette fière génération, ornée d'une couronne liliale aux corolles immortelles; monsieur Abraham La Rivière, son père vénéré, présente un abrégé du Cœur de Dieu. Plus tard, au monastère, on le surnommait grand-papa, et grand-papa de tout le monde!

Exquise fleur de la Passion, la petite Adélaïde-Philomène naquit au Vendredi Saint, 26 mars 1828, en ce jour où le bon Pasteur scella de son Sang adorable le Testament d'amour. *Que pensez-vous que sera cette enfant?...* Le Maître enveloppe d'attentions symboliques les moindres détails de cette nativité: il n'y a point de hasard. Précisément à cette époque, la bienheureuse Marie-de-Sainte-Euphrasie Pelletier, au matin de son généralat, s'éprenait de la captivante martyre: elle constituait sainte Philomène, protectrice de son ordre.

Dieu est charité. Celle qui animera l'asile du repentir offre un clair miroir de la clémence du Seigneur; son cercle familial admirera l'abnégation de cette gracieuse adolescente. Un ange de bonté se penche sur son enfance, épanouit sa tendre jeunesse; aux Livres sacrés, le Saint-Esprit traça le panégyrique de sa vertueuse mère, née Adélaïde Marcil. Aimante et docile, l'heureuse fillette se laisse sculpter un grand caractère. Manières polies, sourire affable, toute sa physionomie porte un cachet d'aménité, de rare courtoisie, qui fascine, qui élève agréablement. Dans sa famille imprégnée de foi et d'honneur, mademoiselle La Rivière reçoit la belle éducation qui caractérise la

société de ce temps, laquelle savait allier aux solides qualités de l'esprit et du cœur, une fine fleur d'urbanité.

Mademoiselle Philomène suit les cours d'études, au pensionnat de notre Monastère provincial; dans la blanche chapelle aux grilles austères, cette âme prédestinée goûte les délices de sa première Hostie.

Elle ne compte que seize années, lorsque la fleur de son printemps s'empourpre aux teintes du Calvaire, par la mort de sa mère bien-aimée... La courageuse orpheline prend l'initiative du foyer. Déjà, son front candide se pare de sagesse; la tendresse de son cœur se joint à l'énergie morale: dans un sourire, se voile sa douleur. Son père vénéré, ses frères chéris, sa pauvre petite sœur et ses amis d'alors lui vouent un culte, dont le sillage lumineux ira s'élargissant, sur les sentiers de sa longue carrière, jusqu'au terme de sa montée.

Mais, profondément, mademoiselle La Rivière subit l'emprise de l'Amour; en la Présentation, 21 novembre 1859, revêtant les blanches livrées de l'Agneau, elle reçoit ce nom significatif de Sœur Marie-de-Sainte-Hélène: la croix des responsabilités et des souffrances formera son trésor.

Après un fervent noviciat, on retrouve la jeune professe autour du tabernacle, en la fonction de sacristine; puis, dans la solitude, comme directrice des Madeleines et maîtresse de nos Sœurs novices, Notre-Seigneur la prépare aux lourdes charges: les grâces conquérantes répondent au don spontané d'elle-même.

Le 30 mars 1870, sur une obédience de Mère Marie-de-Saint-Alphonse-Rodriguez Cadotte, Mère Marie-de-Sainte-Hélène vient poser les bases de son apostolat. Elle a trente-deux ans; son coup d'œil juste choisit comme prémices une aimable vierge de dix-neuf ans, laquelle joint à l'incarnat de *la rose*, le parfum discret du blanc lis. Première fille de Mère Marie-de-Sainte-Hélène, Sœur Marie-de-Sainte-Domitille en deviendra la première Mère, dans la charge de supérieure générale, où elle militera près d'un quart de siècle; et la sainte amitié, éclosée à l'ombre de notre sanctuaire, verra ses liens s'éterniser dans

le Cœur de l'Époux divin: page embaumée de nos annales, nous en respirerons l'arome à loisir, mais pour l'instant, esquissons les traits de la fondatrice et son mouvement d'organisation. Une compagne converse, Sœur Marie-de-Sainte-Perpétue Guilbault, bientôt l'assistante, Sœur Marie-de-Saint-Célestin Martin, et Sœur Marie-de-Saint-André Corbeil, puis encore deux religieuses converses, Sœurs Marie-des-Anges Deschambault et Marie-de-Saint-Alexis Robidoux: voilà le noyau primitif.

Sous un humble abri, commence l'entreprise. *Un grand cœur dans une petite maison*, dit Lacordaire, *c'est toujours ce qui me touche davantage*. Montréal n'est alors, en cette partie est de l'île, qu'une riantة campagne. Le modeste domicile, sis au pied du courant, rue Fullum, s'entoure de terrains spacieux, d'un jardin, d'un verger, et d'une belle prairie traversée par un ruisseau. Néanmoins, il faut tout créer sans le sou: réparations et constructions urgentes s'entreprennent avec entrain.

Par la croix, se consacrent les œuvres: qui racontera la rigueur des trois premiers hivers? *Si la pauvreté est une couronne, tout dépend du front qui la porte*: la gaiété, la joie parfaite, ensoleille ces temps heureux. Monseigneur Bourget félicite la bonne Mère de jouir si allégrement de ses privations. L'auguste vieillard, prophète de bonheur, affirme souriant: « L'effigie de Bethléem appelle les bénédictions du ciel et des grâces certaines d'accroissement. » De fait, l'œuvre prospéra vite: trois ans plus tard, le bercail ne pouvait héberger tout son peuple.

En la Sainte-Hélène 1873, s'inaugurent les travaux d'un vaste bâtiment destiné aux prisonnières: désir longtemps caressé. Encore à la Sainte-Hélène 1876, — Dieu n'est-il pas le Maître? — messieurs les ministres provinciaux signent un contrat, nous confiant la direction des détenues. Quatre-vingt-cinq condamnées arrivent le 7 novembre 1876: la Mère prieure en personne préside leur réception. Rien de pénible, comme l'état de ces malheureuses: elles rient aux éclats, criant et insultant leurs gardes... Ces natures revêches s'apaiseront, les loups se transformeront en agneaux, sous la main d'une Bergère.

dont le regard limpide reflète tout le ciel. *Je n'achèverai pas le roseau à demi rompu, je n'éteindrai pas la mèche qui fume encore*; cette maxime de Notre-Seigneur formule sa devise: *et les brebis entendent sa voix*.

A l'instar de la femme forte, la bonne Supérieure tient toujours vive la lampe de sa vigilance. Vers minuit, — car elle veille encore sur son cloître endormi! — elle descend à l'étage des cachots, s'assure que tout repose en paix... D'un pas léger, le cœur content, elle reprend le chemin de sa cellule: personne ne souffre sous son toit! Nulle mère n'enveloppe de soins plus délicats l'objet de ses tendresses, que celle-ci ne prodigue de sollicitudes aux enfants de son choix. *Elle connaît ses brebis et les appelle chacune par son nom*.

Souvent, elle répète à ses filles: « Au jugement, Notre-Seigneur vous dira: *Venez les bénies de mon Père, j'étais prisonnier et vous m'avez visité*... Oh! ajoute-t-elle, avec son maternel sourire, nous sommes prisonnières avec Lui! »

Au cours des vingt-huit années consécutives, durant lesquelles Sainte-Darie possède cette supérieure idéale, il ne s'écoule aucun jour où la communauté et les classes ne bénéficient des richesses de son âme magnanime.

Religieuse avant tout, notre Mère attache un intérêt capital à la vie intérieure: il faut transformer son cœur *en un foyer tout vif où les plus humbles choses deviennent un encens quotidien*; elle y revient avec insistance: « Oh! soyons fidèles! Au service du bon Dieu, rien n'est petit, puisque tout doit recevoir une réponse infiniel » Sa foi profonde juge le silence d'un prix inestimable. « Toutes les autres règles sont observées, insiste-t-elle, quand le silence est bien gardé. » Lorsqu'elle parle de la charité, sa voix s'anime comme celle de l'apôtre privilégié: « Aimez-vous toutes cordialement, franchement, répète notre Mère. Que les jeunes se fassent la joie des anciennes et celles-ci, le soutien des débutantes. » Parce qu'elle a souffert, elle sait compatir: spontanément, les cœurs s'ouvrent et s'en retournent apaisés, consolés, riches à la saint François de Sales: *le bon Dieu et notre Mère m'aiment bien!*...

Cette femme d'esprit, toujours de belle et joyeuse humeur, nuance ses corrections de fermeté, de douceur, d'une pointe de malice, mais si aimable! Un jour, *un maraudeur nouveau genre* — ô scandale! — est accusé de fureter aux plats de monsieur l'aumônier! D'y escroquer de succulents morceaux... pour le régal des prisonnières!!! Comme par hasard, la fine Mère passe à la sourdine, juste à l'heure du larcin! Le fond de la poche allait enfouir son trésor! « Attention! fait-elle avec bonhomie, vous pourriez tacher votre habit! »... A cinquante ans de distance, la coupable, bien guérie! rit encore à cœur joie, au souvenir de sa mésaventure! Ce menu trait, simple brindille, évoque la gaie floraison qui émaille les pas de notre éducatrice au cœur d'or.

Les annales proclament l'ascendant prodigieux de cette *miséricorde vivante*, sur les pénitentes et les prisonnières; mais à travers grilles et distances, sa bienfaisance rayonne sur des légions d'âmes de toutes catégories. Plusieurs personnes d'élite lui doivent la perle du sacerdoce ou de la vocation religieuse; d'autres, grâce à son dévouement, parviennent à des professions libérales, où les appellent leurs aptitudes; l'on en voit y figurer avec bonheur, encore aujourd'hui.

Son honorable famille, entraînée dans cette atmosphère de charité, se constitue la providence de nos œuvres. Les libéralités de son digne père sont inépuisables: sa bourse nous appartient; à propos de n'importe quelle affaire, des difficultés les plus ardues, nous recourons à *papa La Rivière*; ses largesses se prodiguent sous des formes aussi délicates que variées; ajouter à nos fêtes claustrales un brin de joie le met en gaité. Les fils et les petits-fils de cet insigne *fondateur* soutiendront, en faveur de notre Monastère, cette noble tradition de leur foyer béni.

En 1874, Mère Marie-de-Sainte-Hélène est déléguée au Chapitre d'Angers, comme compagne de la supérieure provinciale, Mère Marie-de-Saint-Alphonse-Rodriguez Cadotte. Événement joyeux et désiré: la Maison générale n'a guère vu de Mont-réalisais! L'on forme cercle autour des visiteuses, pour contempler — ô merveille! — des Canadiennes au teint clair et

parlant bon français!!! La douce et blonde figure, les yeux bleus si profonds de notre Mère, ne rappellent en rien les farouches Peaux-Rouges légendaires!... Au retour, l'intéressante voyageuse écrit à son frère: « Cher Alphonse, si tu savais comme la ville était joliment décorée pour notre réception: pavillons, banderoles, arcs de triomphe, rien ne manquait! Arrivées à la Place d'Armes, il y avait foule: vois-tu, c'était du rare, des religieuses du Bon-Pasteur en tête de la procession Saint-Jean-Baptiste!... Car nous étions au 24 juin! »

Lorsque, en 1879, ce frère chéri se présente aux suffrages des électeurs, sa plume lui transmet les conseils ci-après, qui honorent et l'auteur, et leur destinataire: « Sois toujours franc et honnête, mon cher frère: il ne suffit pas de recevoir le titre d'honorable, il faut savoir le porter. Je ne puis te classer parmi ceux qui abusent des honneurs, oh! non, mais il est toujours bon se rappeler la parole éternelle: *Que sert à l'homme de gagner l'univers, s'il perd son âme!*... » Elle ajoute: « Cher gros, je te remercie des détails sur ta petite famille: il me semble les voir tous m'entourer; embrasse-les bien fort pour moi. »

Un terrible deuil s'abat sur ce foyer fraternel: deux enfants viennent d'être enlevés par la mort, lorsqu'un troisième se noie: « J'écris ces pages avec mes larmes », dit la tendre sœur, et les consolations se succèdent, affectueuses, maternelles, puis elle termine: « Quant au cher enfant, il aura vu le ciel: son jeune âge, son innocence, tout ne porte-t-il pas à le croire? Englouti au fond des eaux, son âme aura touché le rivage où respandit l'immortalité, où rien n'est éphémère, où l'on ignore la peine, les douleurs, le péché, ces tristes maux qui nous accablent en ce monde. Souvenons-nous de la patrie céleste, où notre cercle de famille se reformera. En attendant, je vous laisse dans le Sacré Cœur de Jésus, source de toute consolation. »

Sept mois plus tard, une nouvelle épreuve la fait accourir: « Est-il donc vrai, mon cher frère, que ton épouse vient de payer son tribut à la mort? Oh! je sens mon cœur se briser à cette pensée!... Pauvre frère, je cherche des expressions et je ne trouve dans mon âme affligée que des regrets, et dans mon

cœur, que des larmes... Bon Maître, épargnez notre faiblesse et pansez nos blessures!!!... Il me semble te voir abîmé dans une immense douleur; frère chéri, pleurons, c'est juste, mais que nos larmes ne nous voilent pas le ciel... Qu'est-ce que cette triste vie comparée à l'éternité? Une ombre à côté de la réalité. Ayons bon courage, dans l'espérance d'une réunion prochaine, là-haut! Tes chers petits enfants, oh! c'est pour eux que cette mort est déchirante... Sans doute, il leur reste un père bien tendre, mais ils ne verront plus celle qu'ils appelaient du doux nom de mère. Ils la chercheront vainement sur ce long chemin de la vie; jamais sa voix aimée ne leur parlera, sinon du haut du ciel, par de saintes inspirations. Je t'en prie, mon cher frère, ne te laisse pas déprimer par l'excès de ta peine: elle pourrait te tuer, et tes sept pauvres orphelins le deviendraient deux fois. Domine ta tristesse et reprends généreusement ton train de vie, pour le bonheur de ces enfants chéris que le bon Dieu t'a accordés. »

L'un des fils de ce cher frère se consacrera à la vigne du Seigneur: la prière l'avait tant demandé! Monsieur l'abbé Alphonse La Rivière parcourut une brillante carrière sacerdotale: en vingt-trois années de ministère, son âme ardente, brûlant les étapes, donna sa pleine mesure.

Au déclin de sa vie, après sept ans au poste de supérieure provinciale et trois à celui de prieure au vieux Monastère de la rue Sherbrooke, la vénérée fondatrice vient parfaire son œuvre, par la puissance de ses oraisons. Une affectueuse vénération l'accueille en notre Asile, précisément à la Sainte-Darie, 25 octobre 1908. *Tandis que les Apôtres travaillaient à la conquête du monde, Marie assurait le succès de leur zèle, par une intercession constante du jour et de la nuit.* Les mains de notre Moïse, pendant près de sept années, s'élèveront vers l'Eternel et les feux des Saints Cœurs baigneront d'infini ces plantes aux corolles variées qui ont faim de Soleil. *Le vieillard n'est pas un mortel qui finit, c'est un immortel qui commence.*

Sa belle âme monte sereine: dans les attributs de Dieu, gît son aliment d'attrait. La fraîcheur de sa piété se ravive au

Calice qui rajeunit en la vigueur de l'aigle: la douce Immaculée est cause de sa joie. Quant au bon saint Joseph, des affinités entretiennent le va-et-vient de constantes relations, entre ces deux cœurs doux et humbles. Tous les mercredis, il faut le *prier en chant* durant la sainte messe; si, pour quelque raison, cette pratique est omise, la bonne Mère s'en afflige et dit à sa nièce, notre chère Sœur Marie-de-Lourdes, alors chargée de la chorale: « Saint Joseph ne vous fera pas belle façon quand vous mourrez. » Sa confiance s'éprend encore de l'auguste thaumaturge sainte Anne, qui la relève merveilleusement de graves maladies. Puis, son Chemin de Croix exprime chaque jour aux âmes du purgatoire sa compatissante pitié.

Surtout, cette éminente religieuse, trempée à l'antique, cultive la dévotion à l'obéissance, la dévotion *au sacrement de l'autorité*. Sa soumission, son respect envers les supérieures, ne connaissent d'égal que sa cordiale affection. Trois fois, elle jouit de l'insigne privilège de visiter Angers; ses rapports épistolaires avec notre Maison-Mère restent d'une inviolable fidélité, jusque par delà le tombeau. La Mère générale ne reçut-elle pas, au 12 mai 1915, l'expression posthume de ses vœux de fête? Or, c'est le 23 mars précédent que la mort nous l'avait ravie: autre trait saillant: toujours *elle éveillait l'aurore* !

Par tous les moyens, la vertueuse Mère tend à l'effacement: ses actes, ses paroles, toute sa vie, s'embaument d'humilité profonde. Durant ses années de repos, cette vénérée fondatrice se tient discrètement en dehors des affaires de la Maison. Jamais elle ne donne son opinion, si on ne la lui demande, et pourtant, combien la prospérité de Sainte-Darie lui tient à l'âme! *Les humbles de cœur entrent dans les profondeurs de Dieu sans s'émouvoir; éloignés du monde et de ses pensées, ils trouvent la vie dans la hauteur des œuvres de Dieu.*

Si l'une de nos Sœurs lui prête un livre ou quelque objet, au lieu de le remettre, lors d'une visite, elle-même le reporte. Son exquise sensibilité la fait jouir ou souffrir des moindres nuances: *J'augmenterai ta sensibilité*, enseigne Notre-Seigneur à sainte Marguerite-Marie, *afin d'accroître tes mérites*. La bonne

Mère cache et savoure sa souffrance comme une grâce choisie. Mais cette faculté de pénétrante perception lui garantit une aide précieuse pour l'exercice de la charité: elle devine ce qui réjouira et l'exécute avec aménité. Elle possède et cultive le rare talent de se donner, de donner son cœur, de donner de la joie; on se sent toujours meilleur en la quittant; sa retraite devient un pèlerinage quotidien où l'on s'approvisionne de bonheur.

Voici le cinquantenaire, qui entremêle ses rayons d'or aux doux feux du couchant. L'Hostie de reconnaissance s'élève par les mains de monsieur l'abbé Alphonse La Rivière. Cette fête sera narrée en son temps; soulignons ici certaines délicatesses d'une ineffable Providence. En ce glorieux jour de l'action de grâces, la vénération de sa famille atteint la plus haute éloquence; ses cadeaux étalent une magnificence royale: un ciboire en or ciselé, deux superbes lustres électriques à prismes, candélabres dorés, missel, ornements sacrés aux riches broderies, carillon pour le sanctuaire, etc., etc... Or, le Calice jubilaire est tout plein de Jésus! Bientôt, les anges célébreront la grand-messe du ciel: *Introibo ad altare Dei!... Quid retribuam?... Calicem accipiam!!!...*

La sainte amie de toujours, nous avons nommé la très honorée Mère Marie-de-Sainte-Domitille, offre une relique de la vraie croix: voilà qui complète les témoignages symboliques de notre Père de là-haut, en faveur de la petite Philomène de jadis, élevée d'ascension en ascension, sous le doux patronage de sainte Hélène.

Déjà, l'aube éternelle blanchit son horizon. Parmi ses trois nièces religieuses du Bon-Pasteur, le souverain Maître décerne à notre chère Sœur Marie-de-Lourdes — l'enfant de cette unique sœur qu'elle a particulièrement choyée — la consolation d'adoucir les préparatifs du voyage suprême.

Encore trois années de mérites, de souffrances, et l'âme prendra son vol. L'héroïque fondatrice s'y connaît en douleur. Le croira-t-on? De pénibles maladies l'accompagnèrent tout le

long de son admirable carrière de charité. A maintes reprises, des crises de cœur la conduisirent aux portes du tombeau. Plusieurs opérations chirurgicales à la tête, des traitements dont le seul récit fait frémir, fournirent à cette éminente religieuse, abondantes monnaies pour les âmes... Mais voici le soir!...

Le 17 mars 1915, elle subit une atteinte de sa maladie de cœur: on mande le médecin. Habitué à ces fréquentes rechutes, il n'y voit rien d'alarmant; elle, pourtant, dit à la Sœur pharmacienne: « J'ai le pressentiment que je m'en vais cette fois, et que j'en amène une autre avec moi. » Les deux prédictions, hélas! se réaliseront: Sœur Marie-de-Sainte-Agnès mourra subitement peu de temps après le décès de Mère Marie-de-Sainte-Hélène.

Au 20 mars, en réponse à un message téléphonique de la supérieure provinciale — Mère Marie-de-Saint-Joseph-de-Bethléem —: « Je ne me sens pas mieux, dit-elle; je n'oserais demander à Sa Charité de venir, cependant, je serais si contentel » Ce jour-là, sa nièce, la digne Mère Marie-de-l'Espérance, alors assistante au pensionnat Saint-Louis-de-Gonzague, accourt au chevet de sa tante vénérée. Le lendemain soir, vers les six heures, le Père Joseph Haquin, c.j.m., administre notre chère malade; elle demande humblement pardon à la communauté réunie, des fautes de sa vie religieuse, renouvelle ses vœux, reçoit son viatique, puis les saintes onctions. Le lundi 22, arrive Mère provinciale, accompagnée d'une troisième nièce, notre chère Sœur Marie-de-Saint-Omer.

Entourée de la vénération de sa famille religieuse, la fondatrice de notre Monastère échangera bientôt l'exil pour la patrie. Sa dernière nuit sur terre révèle une fois encore la perfection de sa vertu; quand les douleurs brisent tout son être, elle jette son cri d'alarme vers le ciel: « Mon Dieu! mon Dieu! je souffrel non pas ma volonté, mais la vôtre! » Elle choisit et approprie les invocations selon ses besoins; d'heure en heure, elle suit Notre-Seigneur aux étapes de sa Passion, elle s'unit à l'agonie

de son Cœur. La bonne Mère a toujours appréhendé les jugements de Dieu: « Si nous n'avions à répondre que de notre âme, soupire-t-elle, mais la responsabilité des supérieures est si grande! si grande! » Néanmoins, l'Ange de l'espérance remonte son courage. Les trois vertus théologiques s'entretiennent en une continuelle activité et la bonne Mère offre sa vie pour les âmes. Elle accentue lentement: « Oui, pour les âmes! »

Malgré la bonne volonté de ses infirmières, impossible de la soulager: le moindre mouvement augmente ses douleurs. Alors, refoulant ses larmes, Sœur Marie-de-Lourdes lui soupire à l'oreille: « Ma tante, lorsque Notre-Seigneur fut cloué sur la croix, il ne connut plus de repos et ne put changer de position, vous êtes comme Lui, n'est-ce pas? » « C'est vrai », répond notre mourante bien-aimée.

Encore un peu de temps, et *Dieu illuminera son esprit par les rayons de sa face!*... Dans les accalmies, on l'entretient du ciel. « Là-haut, vous allez voir tous les chers parents, le bienheureux Père Eudes, notre vénérable Mère Marie-de-Sainte-Euphrasie... » « Aussi, ajoute la chère patiente, la Mère Marie-de-Saint-Gabriel... » C'est l'ex-supérieure qui l'accueillit au seuil de la vie religieuse. Alors, ce nom béni en évoquant un autre non moins doux à son cœur, sa pensée s'envole rapide vers Angers: elle demande qu'on écrive à la Mère générale, afin que la nouvelle de sa mort ne lui arrive pas avant celle de sa maladie. Délicate, la chère Mère le demeure jusqu'en outre-tombe!

« Auriez-vous quelque souvenir à donner? » interroge son infirmière. « Une religieuse ne dispose de rien; vous porterez tout chez notre Mère, à Sa Charité de distribuer ce qu'elle jugera à propos », telle est son édifiante réponse.

Ses douleurs aiguës n'altèrent point sa présence d'esprit. Toujours prévoyante, elle recommande de placer dans ses mains son chapelet et son crucifix, à l'heure suprême, s'enquérant si nous avons à proximité un cierge et de l'eau bénite.



Mère MARIE-DE-SAINTE-HELENE La Rivière
(1838-1915)

Elle invite à s'asseoir les Sœurs agenouillées; lorsque le révérend Père aumônier vient prier à son chevet, d'un geste poli, elle lui offre un prie-Dieu.

Ce matin-là, sa dernière Hostie calme ses angoisses... *O Jésus, il est temps de se voir! Venez, Seigneur Jésus, venez!...* Auprès de la chère agonisante, se tient une partie de la communauté, mais l'Office invite au chœur. Huit heures viennent de sonner: au rythme de la psalmodie, sa belle âme détachée de la terre s'envole vers son Dieu, sur les ailes du saint amour. A l'instant, une expression de douce sérénité se répand sur ses traits, tandis que, selon son habitude, sa tête s'incline légèrement à gauche. *Elle repose en Jésus!* Mère Marie-de-Sainte-Hélène, la fondatrice de l'Asile Sainte-Daric, meurt ainsi, dans sa maison, à 77 ans, dont 56 de vie religieuse.

Quatre jours durant, la dépouille mortelle se conserve, sans le moindre signe de corruption. Qu'il fait bon contempler cette Mère tant aimée! Un arôme discret se dégage de la chambre mortuaire, de ce lit funèbre parsemé de fleurettes blanches, auxquelles s'entremêlent de fines verdure et des grappes d'hyacinthes. Des faisceaux de palmes naturelles forment un diadème à la regrettée défunte; à ses pieds, des palmiers encore s'inclinent avec grâce: ils rendent hommage à sa victoire. Nous croyons percevoir, dans le lointain, les phalanges angéliques, qui lancent leurs vibrants appels, harmonieux échos des noces d'or: *Veni Sponsa Christi!... Jesus Corona Virginum!... Magnificat!...*

Au premier rang des condoléances, inscrivons la reconfortante visite de Son Excellence Monseigneur Bruchési: le cœur si paternel de notre premier Pasteur vient nous consoler au jour même du décès. « Mes chères filles, dit Monseigneur l'archevêque, je vous offre mes sympathies; la perte que vous éprouvez est grande, je le sais: vous pleurez une Mère. Montrez-vous dignes de cette éminente religieuse. Nous devrions aujourd'hui, comme à la fête des saints, faire son panégyrique, nous rappeler

le bien qu'elle a accompli, les vertus qu'elle a pratiquées; nous devrions nous réjouir! Telle doit être notre attitude à l'égard des amis du bon Dieu, comme la regrettée Mère Marie-de-Sainte-Hélène. La disparition de cette bonne Mère est un grand deuil: elle remplissait un rôle si important! Toujours calme, bonne, sage, pondérée, douée d'un jugement sûr, elle possédait beaucoup de lumières, et par suite, voyait loin... »

En la fête des Sept-Douleurs, 26 mars, se célèbrent les funérailles. Nous savons gré à Notre-Dame de verser ses larmes au pied de notre immense croix. La chapelle, revêtue d'une tristesse calme et profonde, offre un cachet de solennité grandiose. Le Christ de la grille s'est voilé, ainsi que les statues et les tableaux; tout le ciel pleure avec nous le vide creusé en notre foyer claustral. Dans le sanctuaire, comme au chœur des religieuses, la décoration fort simple consiste en petites lumières blanches: cierges et ampoules électriques; ce deuil illuminé élève nos âmes à l'espérance. Monsieur le curé E. Laramée célèbre le saint sacrifice, assisté de messieurs les abbés Z. Alarie et Z. Therrien. Son Excellence Monseigneur Bruchési chante l'absoute; vingt-deux prêtres couronnent le cercueil. Les parents de la vénérée défunte, accourus très nombreux, sont admis, à titre de bienfaiteurs, aux galeries internes. Par privilège et avec autorisations légales, l'inhumation, au caveau de notre Monastère provincial, clôt les cérémonies funèbres dans un émouvant *Libera*.

Choisissons quelques tributs sympathiques, parmi les gerbes de cette tombe chère. En première ligne, nous lisons de la très honorée Mère Marie-de-Sainte-Domitille, alors supérieure générale: « *Je me suis tue, Seigneur, parce que c'est vous qui l'avez fait ainsi.* Oui, il faut étouffer sa douleur: c'est un fruit mûr que Notre-Seigneur est venu cueillir en appelant à Lui la chère et si vertueuse Mère Marie-de-Sainte-Hélène... Quel agréable souvenir je conserve de cette chère compatriote! Et comme moi, que de personnes elle rendit heureuses, sous son maternel gouvernement! La province est là pour l'attester. »

De monsieur le sénateur La Rivière : « Elle n'est donc plus celle que des nièces aimaient autant, sinon plus qu'une mère, et moi, plus qu'une sœur, car elle était ma conseillère. L'amour que je lui portais, si grand qu'il fût, n'égalait pas son généreux dévouement pour toute ma famille... Au ciel, elle cueille la récompense de ses vertus... »

Du révérend Père Le Courtois, c.j.m., supérieur au séminaire de théologie, Halifax : « Cette sainte religieuse était aimée et vénérée... Ses œuvres parleront d'elle après sa mort, non seulement devant le bon Dieu qui les a récompensées, mais devant les hommes qui ne pourront oublier le bien réalisé. » Entre parenthèses, notons en hommage filial : dans cette Maison, depuis son établissement jusqu'à la disparition de sa fondatrice (1870-1915), quinze mille prisonnières et mille protégées ont trouvé le salut, à l'ombre de la *houlette pastorale*.

Une religieuse du Bon-Pasteur d'Angers, Sœur Marie-Louise-de-Jésus, nièce du très honoré Père Ange Le Doré, ex-supérieur général des Eudistes, écrivait à notre chère Sœur Marie-de-Saint-Omer : « J'apprends le départ pour le ciel de votre bonne tante, Mère Marie-de-Sainte-Hélène, si connue, si aimée dans la Congrégation. Je me rappelle l'avoir vue et entretenue à Angers, et j'estime cette entrevue comme une grâce. Quelle douce physionomie ! comme on la sentait près du bon Dieu !... On voudrait toujours retenir au milieu de nous ces saintes Mères, les colonnes de l'Institut !... »

Pour apprécier un être humain, on en sonde le cœur ! Sous le charme de l'auréole qui nimbe cette *Bonté* aujourd'hui glorieuse, quelqu'un des siens lance le cri de la confiance : « O Mère Sainte-Hélène, veillez sur nous, éloignez de nous les dangers de l'âme et du corps ; ayez pitié de nous qui voguons péniblement vers le port éternel ! Guidez-nous au bienheureux rivage, où nous retrouverons votre béni sourire, près du souverain Juge, notre Père des cieux, que vous disposerez en notre faveur ! »

A son tour, notre famille religieuse enguirlande cette mémoire chère d'une reconnaissance inaltérable: « O Mère vénérée, demeurez avec nous! Que votre âme, toujours, plane sur notre Asile! Du sein de l'Essence divine, projetez sur vos filles affectionnées des jets puissants de Lumière et d'Amour! Que, nombreuses, nos brebis s'abreuvent à longs traits aux sources des eaux vives!... *Et les générations vous proclameront bienheureuse!* »



La Messe de ma Mère

*Ma MÈRE dit la MESSE, une MESSE sublime,
Comme en disent là-haut les séraphins des cimes...*

*L'autel est le travail où se pose sa main...
Ma MÈRE sacrifie au long de son chemin.*

*Et la sagesse met deux lumières de cierge
En sa prunelle douce, et de nos laideurs, vierge.*

*Puis elle n'a qu'un livre. En ces feuillets émus,
L'Evangile lui dicte un suave OREMUS.*

*La souffrance et les pleurs ont consacré son être,
Ils ont oint tous ses sens. Ma MÈRE, c'est un PRÊTRE.*

*Ange de charité, de prière et d'amour,
Elle immole à genoux, heureuse, chaque jour.*

*Elle immole ses vœux aux volontés divines,
A tel point que son front, par coutume, s'incline.*

*A son autel, se berce une gerbe d'espoir,
Aux caresses du vent d'un mystérieux soir.*

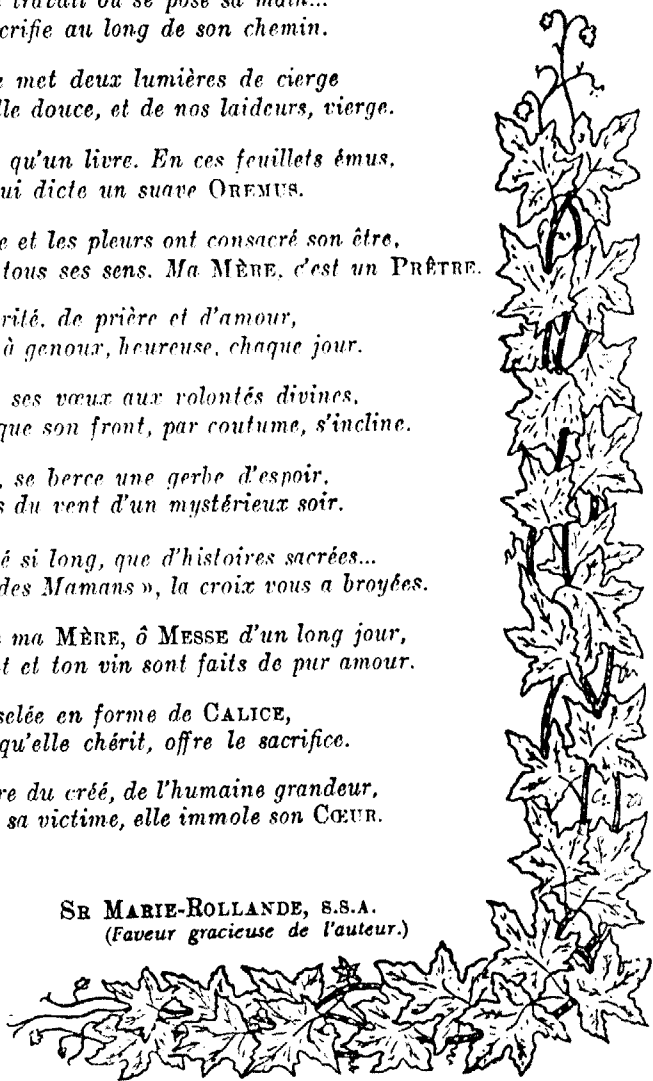
*En son passé si long, que d'histoires sacrées...
« Histoires des Mamans », la croix vous a broyées.*

*Histoires de ma MÈRE, ô MESSE d'un long jour,
Ton froment et ton vin sont faits de pur amour.*

*Son âme ciselée en forme de CALICE,
Pour ceux qu'elle chérit, offre le sacrifice.*

*Dans l'ombre du créé, de l'humaine grandeur,
Ma MÈRE a sa victime, elle immole son CŒUR.*

SR MARIE-ROLLANDE, S.S.A.
(Faveur gracieuse de l'auteur.)





UX Sources

Le Règne du divin Cœur de Jésus par le saint Cœur de Marie — Saint Jean Eudes et la bienheureuse Mère Marie-de-Sainte-Euphrasie Pelletier.

Sainteté du Cœur de Marie,
réglez dans tous les cœurs!
Saint Jean Eudes

Je vous salue, Pleine de grâce! « L'arche était portée sur les eaux qui enveloppaient la terre entière et dépassaient de quinze coudées les plus hautes montagnes. De même la grâce de la maternité divine enveloppe toutes les grâces réunies des anges et des saints; elle les dépasse encore de quinze coudées, mais coudées du bras de Dieu!

« La grâce, c'est Dieu donnant à notre âme une force divine: Dieu vie de l'âme comme l'âme est vie de la chair. La grâce, c'est la sainte Trinité en nous. Le Père nous engendre et par son acte générateur, il célèbre nos fiançailles avec le Verbe. Le Verbe nous épouse dans la lumière, et descend jusqu'au fond de notre être qu'il enchaîne à sa vie. L'Esprit-Saint nous donne l'onction de sa personne, le cachet de la perfection.

le gage de l'éternelle félicité, et répand en nous comme un fleuve fertile de la sainte charité. Dieu, voici Dieu, et sa nature infinie, et l'inénarrable circulation de sa vie! Le mystère de la grâce, c'est le Cœur de Dieu s'unissant à notre propre cœur et lui donnant quelque chose de son propre mouvement, pour aimer comme il aime Lui-même. Alors le cœur humain, sans rien perdre de sa liberté, reçoit un concours tout-puissant, le concours du Saint-Esprit, qui devient ainsi le cœur du chrétien, son Cœur divin!

Je vous salue, Pleine de grâce! « O immensité du Cœur de Marie, le soir de l'Incarnation: il est le tabernacle du Dieu infini! O immensité du Cœur de Marie, le soir du Vendredi Saint: il est le refuge de tous les hommes!... Marie, Dieu ne l'avait créée que pour être Mère; il l'avait organisée uniquement pour être Mère; aussi elle est Mère dans tout son être, elle est Mère dans toutes ses puissances, elle est Mère dans toute sa plénitude de grâce, elle est Mère dans toutes ses prérogatives. *Tota Mater!*... La maternité divine a donné pour Fils à Marie, le Fils de Dieu Lui-même; la maternité humaine lui donne pour fils tous les enfants déchus d'Adam et d'Eve. De sorte que Dieu et les hommes se rencontrent sur le Cœur de Marie avec le même cri d'amour: *O Mère!* Et Marie répond au dernier des misérables, comme au Verbe incarné, par un autre cri d'amour: *O mon fils!*

« Marié est Mère de Dieu et Mère des hommes. Au Fils de Dieu, elle concourt, avec l'opération du Saint-Esprit, à Lui donner une nature humaine, et ainsi elle devient la Mère d'une Personne divine. A nous, elle communique, de concert avec son Fils, une participation de la vie divine de ce même Fils, et ainsi elle devient la Mère d'une personne déchue mais régénérée; ainsi elle est notre Mère, la Mère des vivants... Le Verbe s'est fait chair, le principe de vie est reconstitué pour les hommes. Le Verbe fait chair s'est crucifié, la source par où s'échappent les flots de la vie surnaturelle est ouverte. Approchez de cette source, enfants d'Adam et d'Eve, Marie va vous prendre dans ses bras, vous présenter à la Source sacrée du

Cœur divin, et vous allez devenir les fils de Dieu. Or devenir les fils de Dieu, c'est retrouver la moitié de notre vie, cette moitié laissée par Adam sous l'arbre du paradis. C'est retrouver la puissance surnaturelle de la charité, c'est retrouver les droits de la possession de Dieu pour l'éternité. » *Si tu savais le don de Dieu!...*

« Dieu et le monde surnaturel ont été, au jour de l'Annonciation, à la merci de Marie. Marie a reçu, du Cœur de Dieu le Père, son Fils infini comme Lui; elle l'a revêtu de son humanité, c'est-à-dire qu'elle l'a rendu capable de pleurer, de prier, de souffrir, de mourir, de nous racheter. C'est comme Sauveur, c'est comme Jésus que, par un acte libre, Marie reçoit le Fils du Très-Haut... Jésus, de la croix, offrit son Sang précieux et Marie, comme le diacre, soutenant le calice avec le Prêtre, s'associa de toutes ses forces au sacrifice de son Fils. Le Fils de Dieu se substitue aux enfants des hommes: il devient péché, maudit; les enfants des hommes sont substitués au Fils de Dieu: ils deviennent enfants de Marie.

« Enfants de Marie, regardez-la, votre Mère, volant comme un aigle jusqu'au sommet des cieux et vous en rapportant, comme une proie divine, l'Esprit-Saint que Dieu vous envoie. Et l'Esprit-Saint qui, au jour de l'Incarnation, avait couvert Marie de son ombre, l'embrasait alors de tous ses feux. Il créait dans son Cœur toutes les tendresses de sa maternité nouvelle. Mais il créait aussi, dans le cœur des fidèles, deux gémissements jusqu'alors inconnus: *Notre Père qui êtes aux cieux! — O Marie, montrez que vous êtes notre Mère!* Cette immense puissance d'aimer, versée du Cœur divin dans le Cœur de Marie, nous saisit comme son objet propre, elle nous étreint comme elle étreignait le Fils de Dieu Lui-même; elle nous enveloppe de toutes les tendresses et de toutes les sollicitudes qu'il reçut Lui-même. » *Si tu savais!... Si tu savais le don de Dieu!!!*

Quel doit être le travail préféré du Créateur?... Reconstituer les cœurs saccagés par le vice. « L'incarnation du Verbe, ses abaissements dans la crèche, sur la croix, à l'autel, n'ont pas

d'autre but que de renouer ses relations d'intimité entre Dieu et ses créatures coupables et malheureuses. Marie elle-même n'a été investie de ses fonctions sublimes à notre égard que pour rendre ces relations plus faciles encore. Elle veut presser sur son Cœur Immaculé et le Fils de Dieu et le plus misérable des fils d'Adam, non pas tour à tour, mais tous les deux ensemble dans un seul embrassement. La révélation des tendresses de son Cœur et du Cœur de son Fils n'a été faite, dans les desseins de la Providence, que pour nous inspirer une confiance plus filiale et plus entière. » Chrétien, songes-y donc! nous sommes de la famille de Dieu! *Le baptême nous a introduits dans le cycle de la Trinité Sainte!... Ton œil n'a point vu, ton cœur ne comprendra jamais!... Si tu savais! Si tu savais!!!*

« Par trois fois, Dieu a retravaillé son chef-d'œuvre, le saint Cœur de Marie: au jour de l'Immaculée-Conception, il lui imposa son éternel mouvement; au jour de l'Annonciation, il le mit à l'unisson du Cœur du Père éternel, et du Cœur du Verbe incarné; enfin au Vendredi Saint, il le concentra tout entier sur les hommes rachetés. Le Tout-Puissant fit alors converger vers nous tous ses battements; il écarta son Fils premier-né et nous substitua à la place pour être aimés du même amour. Au moment où la blessure du Cœur virginal est plus saignante, plus déchirante, Jésus prononce la parole transformatrice: *Voici votre Mère. — Voici votre fils.* Dès lors, le Cœur de Marie est réorganisé et commence une série d'actes nouveaux... Depuis notre naissance, il n'a cessé de battre pour chacun de nous. »

At-il des préférences, le Saint Cœur de Marie? « Sa tendresse possède tant de ressources, de si délicates attentions, que chacun de ses enfants se croit privilégié. Néanmoins, le Cœur de Marie a mérité un autre titre, qui révèle ses secrètes dispositions: il est le Refuge des pécheurs. Ils trouvent là une tendresse inaltérable, une compassion profonde, une sollicitude attentive, une miséricorde sans bornes, une intervention perpétuelle auprès de Dieu, une action efficace qui les éclaire, les touche, les convertit, et les ramène à son Fils. Si loin qu'ils aient fui

dans leur égarement, sa tendresse maternelle sait les retrouver. Elle les prend par la main, les couvre de son manteau et leur prodigue, dès qu'ils sont réconciliés avec Dieu, des soins empressés pour soutenir leurs premiers pas, des attraits pour les enchaîner, une protection puissante jusqu'à leur dernier soupir. Ces excès de tendresse et ces profusions de grâce jettent dans l'étonnement, mais du moment où le Cœur de Marie est un cœur de mère, tout s'explique. Cette attraction du Cœur de Marie vers le pécheur est un fait constant, universel, palpable. » ¹

« Or, l'humble gloire des Religieuses de Notre-Dame-de-Charité (et du Bon-Pasteur), selon saint Jean Eudes, consiste à pouvoir se dire les filles du très Saint Cœur de la bienheureuse Vierge Marie. Outre qu'elles partagent ce bonheur avec toutes les âmes chrétiennes, elles le possèdent encore pour trois raisons principales: 1^o La vocation des personnes, choisies de sa divine Majesté pour travailler au salut des âmes perdues, prend son origine d'une façon particulière dans le très charitable Cœur de Jésus tout embrasé d'amour pour ces mêmes âmes, lequel n'est qu'un même Cœur avec celui de sa très Sainte Mère. 2^o Cette Reine des cœurs consacrés à Jésus a bien fait voir que ce sont les filles bien-aimées de son Cœur, par l'amour très particulier qu'elle leur a témoigné, en leur faisant bonne part de ce qu'elle a le plus aimé en ce monde, après Dieu, c'est-à-dire de la croix de son Fils; comme aussi par le soin extraordinaire que ce Cœur maternel a pris de les pourvoir de tout le nécessaire tant au spirituel qu'au temporel, et de disposer les choses de telle sorte que, par une secrète et admirable conduite, malgré les efforts de l'enfer, et lorsque tout semblait renversé, elle fut établie contre toutes les apparences humaines, le jour de la fête de ce même Cœur, le 8 février 1651. 3^o Lorsqu'il a plu à Dieu

1. Les citations précédentes sont empruntées, pour la plupart, aux *Archives de la Dévotion aux Sacrés Cœurs*, par le R. P. Granger, religieux de N.-D. de la Délivrande.

d'inspirer le dessein de cette Congrégation, il a donné la pensée de la consacrer à l'honneur du très digne Cœur de sa très honorée Mère. Les filles qui y sont reçues doivent s'efforcer d'imprimer dans leur cœur une image parfaite et une ressemblance exacte de la très sainte vie, et des vertus très excellentes du sacré Cœur de leur si bonne Mère; par ce moyen, elles se rendent dignes d'être les véritables filles du très aimable Cœur de la Mère de belle dilection. » (Souhaits du bienheureux Instituteur, au Livre des Constitutions.)

Si tu savais le don de Dieu! disait Jésus à la Samaritaine. Si tu savais le prix de la grâce! Le bonheur inaltérable des Sources vives qui jaillissent de mon Cœur! Si tu savais!... Et ses humbles épouses, filles du Cœur Immaculé de sa Mère virginale, vont répétant à la Samaritaine d'aujourd'hui: *Si tu savais!...* Viens donc, goûte et tu verras!... Et le cœur désenchanté approche de cette coupe mystérieuse... Les lèvres empoisonnées trempent à ce nectar divin... Alors un flot généreux circule en tout son être, y renouvelant sa jeunesse. Désormais invulnérable, elle ne connaîtra plus la mort!... Telle est bien ta mission, ô blanche Religieuse du Bon-Pasteur d'Angers!

Saint Jean Eudes, père, apôtre et docteur de la dévotion aux Sacrés Cœurs de Jésus et de Marie, avait reçu du ciel ces trésors en héritage. « Je puis les donner à qui je veux, affirme notre saint, et je les lègue à chacun de mes fils et de mes filles. » D'un coup d'aile, notre *aigle* atteint ces deux abîmes insondables: la Sainteté et la Miséricorde. Il fonde la Société de Jésus et de Marie, pour la formation du clergé: le cœur du prêtre n'est-il pas *le Cœur du Christ?*... Puis il institue ses Religieuses du Refuge, *miséricordes vivantes*, chargées du relèvement des mœurs et du raffermissement de la foi dans les âmes déchues.

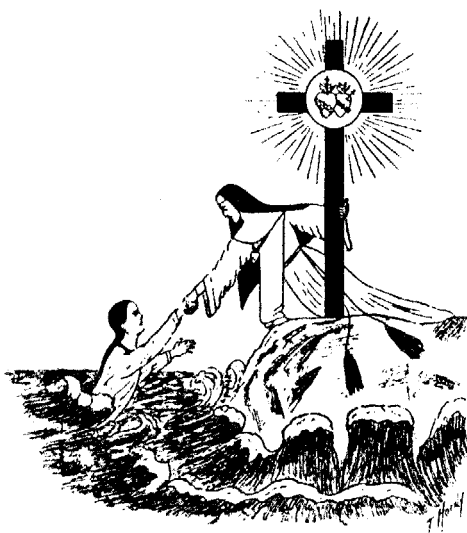
Jeune fille à l'âme pure comme le lis en sa fraîcheur, tu rêvais d'être prêtre? Viens donc goûter les joies sacerdotales, la félicité profonde d'un saint ministère! Ta main ne saurait

se lever pour absoudre, mais ton zèle intuitif, délicat, maternel, ouvrira les âmes aux ondes bénies de la grâce, aux rayons vivifiants de l'autel. *Si tu savais le don de Dieu!*... Viens donc!!! Viens partager avec un monde où coulent bien des larmes, ce bonheur qui réside au dedans et que les accidents du dehors ne sauraient nous ravir! Viens plonger l'infortune, qui se traîne dans les boues et les fanges, dans ces immensités profondes et ces clartés sans nuage, dans cette atmosphère de sainteté qui a nom: le ciel commencé sur la terre! Viens dilater les cœurs en Dieu! Viens donc, te dis-je!...

Nous sommes au 3 avril 1835... Les anges en émoi agitent le gros bourdon d'Angers. Bientôt, de petits agneaux mutins se chuchotent tout bas: « *Monsieur le Généralat* est arrivé de Rome! »... En effet, à l'heure où des messagers célestes, à tire-d'aile, donnent le branle à la cloche angevine et sonnent trois coups mystérieux entendus par la communauté, alors en récréation, Grégoire XVI signait le Bref désiré. Le Monastère d'Angers devient Maison générale: toutes ses fondations doivent s'y rattacher, union modelée sur l'Unité de la sainte Eglise. Cette nouvelle organisation de l'Œuvre eudistine lui imprime un essor puissant. Aujourd'hui, trois cent trente-cinq monastères ont surgi sur toute la surface du globe. Sa Sainteté Pie XI a qualifié sa *Bienheureuse de grande Dame* et cette entreprise d'*action géante*... Lorsque, au lendemain des démonstrations grandioses, le Saint-Père reçut en audience nos deux cents déléguées aux longs manteaux traînants: « Cette vision de blancher, dit-il, comble mon âme d'une des joies les plus vives de mon pontificat. »... Pour verser au calice de fiel de notre *Jésus en terre*, quelques gouttes de sève de l'érable canadien, grossissons la phalange de ces blanches Bergères!... *Si tu savais le don de Dieu!*

L'on soupire après les missions?... Les filles de la bienheureuse Marie-de-Sainte-Euphrasie parlent toutes les langues, affrontent tous les périls, s'endurcissent à tous les climats.

Ancrées à la croix et à la foi, elles se penchent vers la mer en courroux: sous les feux des saints Cœurs, leur zèle aperçoit la chère âme éperdue qu'engouffre la vague mugissante... Pauvre naufragée! saisis la main maternelle qui se tend!... L'arche va s'ouvrir! Sur le Saint Cœur de Marie reverdira le rameau d'olivier!... *Je vous salue, Pleine de grâce!*



EURE matinale

1870-1872

Sœur Marie-de-Sainte-Domitille La Rose et ses cinq compagnes fondatrices — La première Pénitente — La petite maison — Un Chemin de Croix — Adieux — Gloire à saint Joseph — Evénements de bénédiction — Primeur.

*« Gloria in excelsis Deo! »
Cantique des Anges*

Le printemps fleurissait en notre vaste enclos: la vie s'épanouissait en bourgeons, en verdure, en feuillage; une sève vigoureuse s'élevait en hymnes de zèle, en cantiques d'activité. Le jeune *Monastère de Saint-Joseph-du-Bon-Pasteur* — car tel fut d'abord son nom — prenait des airs de gaîté, accentuait les notes de surnaturelle espérance. A Saint-Vincent-de-Paul, l'arrivée des religieuses blanches avait soulevé une démonstration paroissiale: le Pasteur et les ouailles rivalisaient de chaleureuse bienvenue; longtemps, ce peuple fervent nous enveloppa de sollicitudes gracieuses.

Entrée chez elle au soir de mars, la communauté vit, aux premières vêpres du mois de Marie, 30 avril, l'installation de

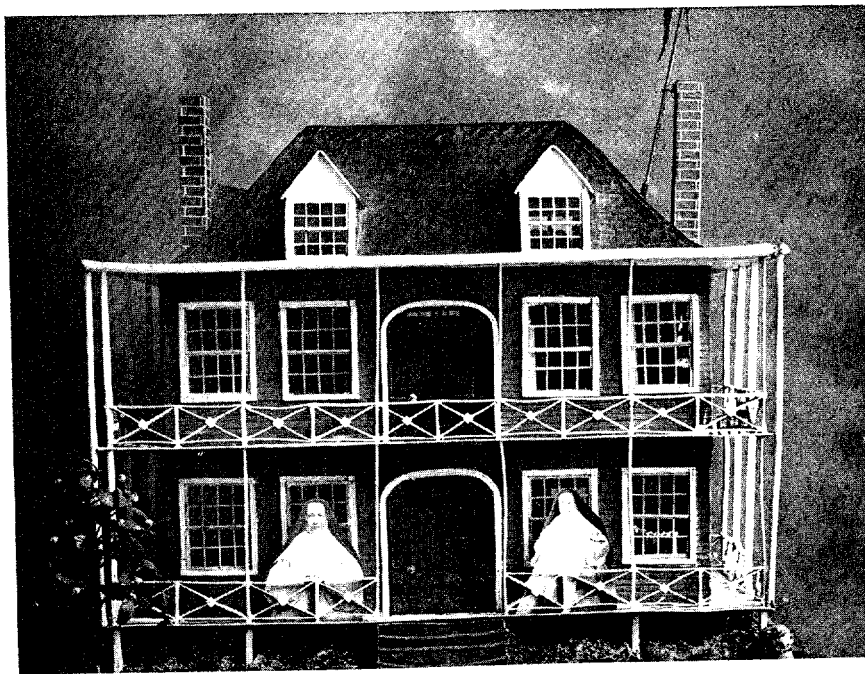
sa Prieure, par monsieur le chanoine E.-Charles Fabre, supérieur ecclésiastique: au ciel comme sur terre, on se donnait le mot, pour choyer à qui mieux mieux ce foyer naissant, où germera la vertu, promesse de pur bonheur.

Pénétrons au modeste chez nous monacal: de l'intéressante ruche, nous connaissons la reine-mère, voici les six aides fondatrices.

Sœur Marie-de-Sainte-Domitille La Rose (Marie-Céline), née à Deschambault le 21 mars 1851, avait perdu sa mère dès l'enfance et suivi sa famille à Montréal. Comme le Jésus du modeste atelier, Mademoiselle Céline commence dès lors sa vie de labeur à la *Maison Beauchemin*, quitte à fréquenter l'école du soir!... Entrée au noviciat à 14 ans, elle prononce ses vœux le 21 novembre 1867 et prend possession de nos domaines la toute première, avec Mère Marie-de-Sainte-Hélène, comme seule compagne choriste, le 30 mars 1870.

Ange missionnaire, telle nous apparaît cette joyeuse intrépide, florissante de santé, de jeunesse, de vertu: âme sœur de notre Bienheureuse, l'un de ces fruits précoces, qui n'attendent point les années pour donner leur valeur. Sainte-Darie ne la possédera que seize mois, comme d'ailleurs ses trois compagnes converses: toutes les quatre franchiront les Amériques, pour fonder à l'Equateur et au Pérou: jadis, les apôtres parcouraient la terre, traversaient les mers, jetant la semence féconde de leur évangélique parole, de leurs admirables exemples, de leur héroïque immolation. Nos sept fondatrices se classent dans cette race géante à la saint Paul, qui se hâte toujours en avant, abandonnant aux rosées du Maître les sillons hier déchirés.

Le jugement sûr de Sr Marie-de-Sainte-Domitille La Rose, son entente des affaires, son affable entrain, la désignent comme un sujet d'avenir. La veille de son obédience, elle disait: « Je suis si heureuse ici et tellement dans mon centre que je m'y crois rivée pour toujours. » C'est le 11 août 1871, qu'elle s'embarque à la tête de ses huit compagnes. Bien vite, les Péruviens pressentiront le don précieux de ce lointain pays



La petite maison (1870-1887).

*J'aime toutes les vieilles choses
Qui me rappellent le vieux temps,
Les beaux jours des fleurs et des roses,
Les bons vieux jours de mon printemps.*

aux longs arpens de neige. — Limal ville privilégiée, fallait-il dans la balance de ses bénédictions l'union de deux roses mystiques, chères au Cœur de l'Epoux?...

Un quart de siècle durant, notre héroïne répandra en Amérique méridionale le parfum de son zèle. Pendant ces vingt-cinq ans de séjour en son pays d'adoption, elle fondera le collège Sainte-Euphrasie, pour l'éducation de la jeunesse aristocratique. Puis un appel d'Angers la conduit jusqu'à Rome, où elle accompagne, en 1896, la vénérée Mère Marie-de-Sainte-Marine Verger, qui revise nos Constitutions, sous la juridiction du Cardinal protecteur. Les distinguées voyageuses sont admises en audience privée auprès de Léon XIII. L'auguste vieillard, inspiré d'en haut, témoigne une singulière bienveillance à cette religieuse encore jeune, auréolée d'un apostolat fructueux, mais plus riche encore de promesses. Sur la tête de celle qui régira notre *catholique* Institut, le Père de la chrétienté repose longuement sa main pleine de l'Esprit de Dieu.

A son retour de la ville éternelle, Mère Marie-de-Sainte-Domitille devient provinciale de France — en 1896, — bientôt, assistante générale — en 1898, — acheminement vers le fardeau suprême; mais auparavant, le 7 septembre 1900, elle entreprendra son tour du monde, en qualité de visitatrice: *Pour son grand cœur, la terre est trop petite!* L'Egypte, les Indes, l'Australie, le Canada, les Etats-Unis, se dilateront au souffle surnaturel de cette personnalité d'élite. Sr Marie-de-Sainte-Scholastique Walsh, maîtresse des novices irlandaises, lui sert de compagne.

Vive allégresse à la Prison, le 7 mai 1901, quand sonnera l'heure du revoir!... Cette âme vaste comme l'univers comprend l'enseignement du Maître, le mot d'ordre de notre bienheureuse Marie-de-Sainte-Euphrasie: *Ne tenez ni à Jérusalem, ni à la Judée: allez! Répandez la connaissance de Dieu, depuis le lever du soleil jusqu'à son couchant, en tous pays, en tous lieux! Que les montagnes et les mers nous séparent! Que les hauteurs et les vallées, les cités et les bourgades, les pays civilisés et les régions barbares, le grand jour de la liberté et l'obscurité*

des catacombes et des prisons s'étendent entre nous, l'Hostie vivante restera notre centre d'union toujours!

Elle rentre à la Maison-Mère le 15 juin 1901. Elue supérieure générale le 30 juin 1905, à la mort de Mère Marie-de-Sainte-Marine, elle occupe ce haut poste d'avant-garde jusqu'au 8 juin 1928; alors une maladie grave l'oblige à remettre les armes entre les mains de notre très honorée Mère Marie-de-Saint-Jean-de-la-Croix Balzer.

Olivier aux rameaux verdoyants, dont les racines plongent en l'abîme du Cœur divin, cette relique de Mère, le Maître nous la conserve, arrhes certaines de ses prédilections. A l'instar de Monseigneur Bruchési, si fier de *sa fille*, qu'il se plaisait à visiter lors de ses voyages en Europe, proclamons avec l'Esprit-Saint: *Multæ filiso congregaverunt divitias, tu supergressa es universas*. Si plusieurs d'entre les filles canadiennes de Mère Pelletier ont amassé des trésors de mérites, Mère Marie-de-Sainte-Domitille les a surpassées toutes.

Sr Marie-de-Saint-Célestin Martin arrive ici comme assistante, le 1er mai 1870. Native de Saint-Rémi de Napierville, l'année 1843, elle prononce ses vœux en 1864. Par un chemin d'épines, notre doux Rédempteur la presse dans l'austère montée: sa piété, peut-être pas très éclairée, lui occasionne plus d'une épreuve. Retournée à notre maison provinciale le 11 avril 1878, elle s'y sanctifie dans la retraite, et en des angoisses morales, sans doute permises par une sage Providence, pour le salut de nos pauvres brebis. *Le disciple du Christ connaît lui aussi les lassitudes profondes, les tristesses amères, qui vont parfois jusqu'au dégoût de la vie. Mais quelle que soit l'épreuve, sa confiance n'en est pas ébranlée: il sait que les abandons apparents de Dieu ne tendent qu'à le convaincre de sa radicale impuissance, et que l'heure des suprêmes anéantissements sera celle des divins réconforts. Le monde a son heure, et Dieu son éternité... heure du sacrifice, heure de la Rédemption!*

Un jour, atteinte d'une grippe bénigne, elle sollicite les derniers sacrements, qu'on lui refuse d'abord; mais elle en appelle au bon chanoine Racicot qui, à l'étonnement général, acquiesce à son désir. Durant la nuit suivante, l'infirmière ne remarque rien d'anormal; seulement, à maintes reprises, notre malade baise une image de Notre-Dame du Perpétuel-Secours, lui répétant avec insistance: « Ma bonne Mère, venez donc me chercher! » Sur le matin, quelle stupéfaction! à l'insu de tous, le cœur a cessé de battre... C'était le 31 décembre 1893.

Voici notre plus tenace pionnier: Sr Marie-de-Saint-André Corbeil, religieuse choriste, née à Sault-au-Récollet, en 1839, et arrivée à notre Institution le 6 avril 1870. Dans son âme, se dresse une foi robuste et tout son être s'inspire de générosité. Très habile aux travaux de couture, notre vaillante fournit l'ouvrage aux pénitentes, puis aux prisonnières, qu'elle entraîne par son inlassable activité. Souvent les nuits prolongent les journées trop courtes: aux lueurs vacillantes d'une modeste lampe, notre chère Sœur tire prestement son aiguille jusqu'à ce que, vaincue par la fatigue, elle prenne un peu de sommeil sur une pauvre paille étendue par terre, et plus tard, — notable progrès! — sur une table de la communauté.

A manier de lourds ciseaux, elle finit par se déformer un poignet: il en eût fallu davantage pour ralentir son zèle. « Êtes-vous donc religieuse pour travailler? » lui demande-t-on, un jour. « Je suis religieuse pour obéir », réplique-t-elle, rectifiant avec humour. Notre Bienheureuse nous en avertit: *Le travail est notre principale austérité*; à l'appui de cette maxime, reconnaissons que, si tout le bien qui se réalise dans l'Institut repose sur la sainteté de Mère Marie-de-Sainte-Euphrasie, il s'établit non moins sur ses gigantesques travaux. Chez Sr Marie-de-Saint-André, tous les actes prient: à ce vieux chêne enraciné dans l'au-delà, le surnaturel paraît tout naturel.

La très sainte Vierge gratifie notre vénérée doyenne de ses tendresses choisies. L'un de ces privilèges, nous le trouvons dans l'amour ardent de cette orante pour l'adorable Eucharistie: ses moindres loisirs l'amènent au pied du tabernacle.

Les heureux c'est nous deux, peut redire son cœur virginal. En outre, sa filiale soumission, sa fraternelle charité, édifient notre cloître.

Quand les hivers confinent la bonne ancienne dans sa cellule, elle s'oriente de plus en plus vers la belle éternité, mais continue son dévouement. Durant la nuit de Noël, à l'élévation de la messe de l'aurore, munie des sacrements, elle prend essor dans l'escorte du mignon petit Jésus et s'envole de la Prison, où elle s'est dépensée 53 années durant: elle compte 84 ans d'âge et 58 de vie religieuse.

Sr Marie-de-Sainte-Perpétue Guilbault complétait le trio du célèbre 30 mars 1870. Elle vit le jour à Saint-Henri de Mascouche en 1845 et fut admise à la profession en 1866. Au 1er mai 1871, elle part comme fondatrice pour l'Equateur, où l'illustre Garcia Moreno appelle nos blanches bergères. Soit dit entre parenthèses, il les accueille avec la magnanimité de son grand cœur, les visite chaque jour et s'intéresse aux moindres détails de l'organisation.

Notre jeune missionnaire, ornée de toutes les qualités religieuses: intelligence, énergie, dévouement ingénieux, multiplie les ressources mises à la disposition de son art culinaire. Nos Sœurs sud-américaines la comparent à l'aigle qui s'élance incessamment vers les pures régions d'en haut, pour redescendre d'une aile vigoureuse vers l'objet de son dévouement. Rien n'altère sa constante sérénité, sa joyeuse humeur, son sourire profond, reflet d'une âme où se mirent les anges. L'adorable Prisonnier de l'autel la captive; au premier moment libre, elle court s'abîmer à ses pieds. Sr Marie-de-Sainte-Perpétue, c'est une Règle vivante. Trois jours de maladie introduisent sur le chemin du paradis cette fervente de l'obéissance et de la charité, en une fête de Notre-Dame: Marie, elle l'aime passionnément, et elle expire le 16 juillet 1927, à 81 ans dont 61 de religion et 56 d'exil.

Sr Marie-des-Anges Deschambault, religieuse converse, née en 1840, à Sainte-Thérèse-de-Blainville, prononce ses vœux en

1864 et nous arrive le 6 avril 1870. Elle nous quittera le 26 juin 1872 pour Quito, mais peu après, une obédience la ramène à Lima. Les dures besognes lui échouent; d'ailleurs, sa vertu s'en empare par choix: *servante du Seigneur*, elle se dépense avec son héroïque volonté. *Parce que tu étais fidèle, le Maître t'a éprouvée*, pouvait lui répéter le bel archange, lorsque, en 1910, la cécité l'afflige pour ses treize dernières années. Sa résignation joyeuse manifeste la solidité de sa vertu: pas un mot de plainte dans sa dépendance absolue, mais la plus aimable reconnaissance pour qui lui rend le moindre service. Ses yeux fermés à la terre s'ouvrent tout grands vers Dieu. La veille de sa mort, elle dit à la Mère provinciale: « J'ai vu Notre-Seigneur et saint Jean Eudes qui viennent bientôt me chercher. Comme j'ai hâte de les rejoindre!... » Elle goûte enfin les délices de la céleste vision, le 25 août 1926, à 86 ans dont 62 de vie religieuse.

Sr Marie-de-Saint-Alexis Robidoux, religieuse converse, née à Laprairie en 1849, fait profession en 1868 et vient à notre Asile le 30 avril 1870; elle accompagnera Sr Marie-de-Sainte-Domitille à Lima, le 11 août 1871. L'insigne prérogative d'y partager les travaux de celle que nous nommerons avec tant d'amour *notre Mère générale* restera le rayon vivifiant de son soleil d'exil.

A son labeur, à sa délicate fidélité, se joignent les douleurs d'un cancer, qui lui rongeait une jambe depuis dix-huit ans, lorsqu'elle songe à gagner l'infirmerie. Quelques semaines de retraite et de souffrances plus aiguës parachèvent sa couronne: dans l'abandon et la confiance, elle part pour le ciel au 13 avril 1915, âgée de 66 ans.

Les anges semblaient au guet pour saisir l'ouverture de notre bercail: ils amènent une pénitente dès le 1er avril. Conduite par la Mère supérieure de l'hospice du Sacré-Cœur, cette personne, sortie récemment de prison, désire amender

sa vie. Après quelques mois, nous comptons dix-sept enfants, c'est-à-dire plein notre local.

Visitons la propriété, estimée à quatre mille dollars, et mesurant deux arpents de largeur sur cinq de profondeur; située à une demi-heure du Monastère de la rue Sherbrooke, son humble maisonnette peut contenir une vingtaine de personnes; mais le cloître exige la séparation complète de la communauté et des catégories diverses: une aile se construit sous la direction de notre bon Père Arraud. Cette allonge aura dix-huit pieds par vingt et comprendra: une cuisine, un réfectoire, des cellules, une salle de chapitre.

Arrive le glacial hiver avec son cortège d'épreuves. Notre extrême pauvreté exige l'économie jusque sur le chauffage: la couture de huit pénitentes alimente seule nos ressources. Un poêle à la chapelle, un deuxième aux classes, le troisième à la cuisine, *distribuent si bien la chaleur* que de permanentes broderies de frimas enjolivent certaines salles, de l'automne au printemps... Pour leur toilette matinale, les Sœurs brisent la glace; tandis que, rapide, la serviette contourne le minois, l'eau se congèle à nouveau! Parfois, l'on doit remettre à plus tard l'exercante corvée!!! Durant le saint sacrifice, l'on tient les burettes près du feu: autrement, pas de messe possible. Au réfectoire, où l'on fait maigre pitance, il faut bonne dent et frais appétit, pour déguster un dîner assaisonné de givre!... Puis, grand branle-bas que la semaine du blanchissage! La lingerie, une fois gelée, on l'étend, partie à la communauté, partie à la sacristie, partie dans le dortoir des religieuses. Veiller à éloigner et à rapprocher tour à tour du fourneau le linge séché et le linge encore humide, voilà tout un problème, problème du prix des âmes! *Pluies et rosées, brumes et frimas, bénissez le Seigneur!*

Au Vendredi Saint, 29 mars 1871, un Calvaire s'installe en notre chapelle: c'est monsieur le chanoine E.-C. Fabre qui érige notre premier chemin de croix.

Bientôt, sous des étreintes douloureuses, s'enlacent les bonnes volontés: en mars 1871, monsieur le curé Huberdeault quitte sa cure pour secourir nos compatriotes des Etats-Unis. L'or de notre reconnaissance imprime la mémoire de son paternel dévouement, tandis qu'un respectueux accueil attend son successeur, monsieur l'abbé L. Lavallée.

Enlever notre vénéré curé, c'était un peu nous frapper à la tête; la Providence nous frappe au cœur, quand sonne l'adieu de nos quatre missionnaires sud-américaines: *épine et rose, voilà la vie!*

Et gloire à saint Joseph, notre royal économel! Durant son mois, Sœurs et enfants l'honorent par leurs plus beaux cantiques; à tour de rôle, à la chapelle, on lui rend ses hommages par lectures, prières, louanges; jour et nuit, une petite veilleuse, en scintillant, soupire notre amour.

Les réponses de l'illustre Patriarche arrivent drues. En mars 1872, quand pressent nos besoins, monsieur le chanoine E.-C. Fabre nous remet cent dollars, au nom d'un bienfaiteur inconnu; bientôt l'un de nos bons amis en ajoute cinquante. Nous avons dû, en 1870 et en 1871, forcer la main du Gouvernement pour obtenir deux cents dollars, l'allocation de nos devancières. Or, en mai 1872, on nous avertit de n'y plus songer. Au monastère, l'on se prend à violenter le ciel, par la sainte Vierge et son auguste Epoux. A peine terminée, notre neuvaine est exaucée: la subvention arrive; bien mieux! contre l'habitude, nous sommes les premières servies! L'on rit à part soi du fier démenti des saints aux puissants de la terre. Alors, les Sœurs poussent à la roue, afin que ces messieurs réparent à leurs frais notre pauvre *home*... Saint Joseph tourne si bien le vent que, non seulement notre requête est entendue, mais de leur propre mouvement, les ministres achètent deux petites fournaises et notre provision de charbon pour tout l'hiver.

Notons en outre que, de 1870 à 1872, les soins médicaux nous sont gratuitement servis par le docteur de Bonald d'abord, ensuite par le docteur W. Mount.

L'honorable visite de Monseigneur E.-A. Taschereau, archevêque de Québec, souligne nos joies claustrales; Monseigneur vient de recevoir le pallium à Notre-Dame de Montréal.

Et 1871 se clôt sur un événement de bénédictions: nos monastères canadiens sont constitués en province. La nouvelle, parvenue le 2 décembre, décerne à notre Mère Marie-de-Saint-Alphonse-Rodriguez Cadotte, le poids de ces lourdes responsabilités. Notre allégresse filiale s'harmonise en hymnes saints, se poétise en compliments joyeux, se balance en banderoles légères aux inscriptions éloquentes: l'autorité, *pan du manteau de l'Eternel*, élargit ses dimensions: n'est-ce pas l'assurance d'une extension rapide et puissante? Ainsi, se réaliseront les paroles inspirées de Monseigneur Bourget: « Soyez bénies, vous qui avez l'honneur incomparable d'être consacrées à Notre-Dame-de-Charité, à la divine Mère dont le Cœur fut toujours le siège de l'amour le plus pur; vous qui avez reçu, non les richesses du monde, mais le précieux trésor de la charité de Marie, le refuge assuré des grands pécheurs! Croissez et multipliez-vous à l'ombre et sous la protection de celle qui, par sa tendresse maternelle, fait toute l'espérance des justes et des pécheurs. Accomplissez les desseins sublimes de Dieu sur vous. Faites connaître, aimer et servir Jésus, le bon Pasteur, et Marie, la souveraine du ciel et de la terre, par tant d'âmes qui, hélas! ont aimé si longtemps les plaisirs séduisants d'un monde corrompu et corrupteur. Faites-leur goûter cette beauté toujours ancienne et toujours nouvelle, qui ravissait le cœur d'Augustin pénitent!... »

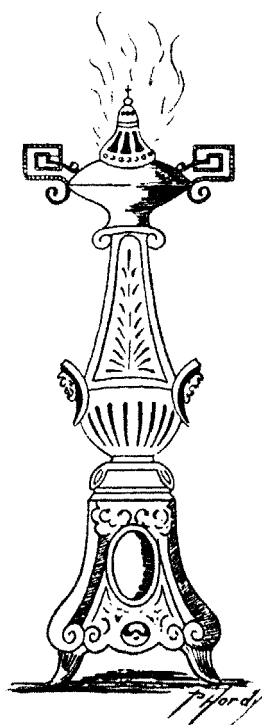
Drapé de magnifiques décors, Montréal célèbre, au 29 mars 1872, le jubilé d'or de Monseigneur Bourget. Disons-le tout bas: aux humbles moniales, les prémices de ces fêtes! Dès le 22, Monseigneur venait recevoir nos hommages. Nous avions dépensé, à nos démonstrations filiales, toute la vénération de nos cœurs, toutes les industries permises à notre pauvreté. Prenant alors notre bonne volonté pour un succès, nous pensions ingénument que ce n'était pas trop mal!...

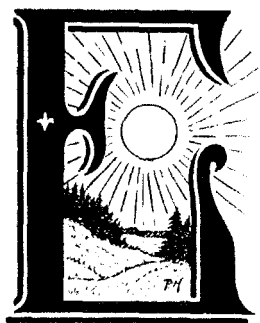
La captivante figure de ce noble vieillard exhale un charme de pure et ravissante beauté; ses paroles transportent nos âmes dans cet au-delà, où son esprit d'ores et déjà vit dans le face-à-face de la Lumière et de l'Amour. A l'instar de la divine Marie, nous recueillons ses entretiens sacrés, rayons de miel, délices de notre piété!

Dieu soit bénit! Sous les pâles reflets d'un soleil matinal, notre plantation a mûri ses primeurs! Béatrix, pauvre femme d'une vie fort orageuse, garde au milieu de ses désordres un reste de foi sommeillante qui va se réveiller: *L'abîme appelle l'abîme quand, ô Seigneur, grondent tes cataractes!* Mère de deux jeunes filles, Caroline et Lucie, elle veut d'abord les placer au couvent, afin de leur épargner le malheur d'une vie pécheresse comme la sienne; elle se donne une peine inouïe, mais inutile, pour interner Caroline, son aînée, qui porte fort mauvais caractère. Tout un jour, notre convertie marche par une pluie cinglante et froide, sans prendre aucune nourriture. Sur le soir, Béatrix nous arrive prise d'un gros rhume et, désolée, implore pitié pour sa fille et pour elle. Notre compassion leur ouvre les portes. Recluse volontaire de l'Evangile et de son amour, sa gratitude se témoigne par l'héroïsme du dévouement. Sa toux persiste, et le moyen d'imposer le repos? « Vous avez été trop bonnes pour moi, dit-elle, jamais je ne pourrai vous prouver ma reconnaissance. » Souvent, elle semonce l'impertinente enfant et la conjure de se corriger...

Mais le mal s'aggrave et devient alarmant; nous ne pouvons la garder en ce local étroit: les religieuses de l'Hôtel-Dieu parachèvent notre charité. Caroline, conduite par l'une de nos Sœurs tourières, visite parfois la chère malade; peu de temps avant l'heure suprême, la pauvre mère lui adresse ses avis: « Je vais bientôt mourir, dit-elle, et je déplore amèrement ma vie. Je t'en prie, n'imite pas mes mauvais exemples, et pardonne-moi mes scandales. Que je voudrais avoir toujours bien servi le bon Dieu!... Reste avec les Sœurs, respecte-les et, par ta bonne conduite, dédommage-les de tout le mal qu'elles

se donnent pour notre bien. Suis mes conseils, ma chère enfant, je n'ai pas autre chose à te léguer, mais tu y trouveras le secret du vrai bonheur.» Sur le Cœur de Jésus bon Pasteur, le 12 décembre 1872, Béatrix s'endort sereine et tranquille. Que sa louange célèbre à jamais les miséricordes du Très-Haut!





N plein Midi

1873-1880

Monseigneur Fabre — La prison — ASILE SAINTE-DARIE — Première grand'messe — Notre premier Aumônier — Arrivée des prisonnières — Retraite prêchée par un Père Jésuite — Monsieur l'abbé Z. Racicot. — Premières Quarante-Heures — Vers le Cœur de Jésus.

L'Astre divin s'élançe joyeux pour
fournir sa carrière; il s'élève de
l'Orient jusqu'à son plein midi.

Ps. xviii, 7

La nacelle de notre Congrégation se rattache à la sainte Eglise par des liens étroits; selon notre bienheureuse fondatrice, sur le flux et le reflux de l'Océan du monde, ce cher Institut suit tous les mouvements de la Barque de Pierre.

Aujourd'hui, un soleil radieux illumine les flots tranquilles de notre métropole: monsieur le chanoine E.-C. Fabre, notre supérieur ecclésiastique depuis 1860, est élu évêque et coadjuteur de Montréal, ce 1er avril 1873; il est sacré le 1er mai, au Gesù, par Monseigneur Taschereau, archevêque de Québec. Le 12 mai, ses mains pleines des onctions sacrées déversent sur religieuses et enfants de chez nous, large part spirituelle.

De ces bénédictions, germent des fruits de vie. Un beau jour, Mère provinciale, obsédée par le désir d'obtenir l'œuvre de la prison, écrit à Monseigneur Bourget. Se pencher sur ces

pauvres brebis, les plus gravement blessées parmi celles qui déchirent leur toison aux ronces du chemin, les panser et les guérir, berçait notre rêve de toujours: lorsqu'à l'heure des alliances mystiques, la nouvelle professe se prosternait sous le drap mortuaire, tel le Voyant d'Israël entre ses deux autels mystérieux, le premier vœu lancé au Cœur de Dieu, par le zèle de la jeune épouse, implorait l'obtention des prisonnières. Monseigneur entend les projets de Mère Marie-de-Saint-Alphonse-Rodriguez, les brises soufflent favorables: le digne prélat se charge de régler l'affaire.

Un acte d'abord signé le 3 mars 1871 avait cédé au Gouvernement notre terrain de la rue Fullum, à la condition expresse d'y construire la prison et de nous en remettre les rênes. Mais ce geste semble avoir épuisé les forces vives: l'on sommeille jusqu'au 16 août 1873. Alors messire Arraud et monsieur le curé Lavallée tiennent conseil à notre Monastère, avec monsieur J.-A. Poitras, architecte, messieurs C. Contant et L. Aubertin; le surlendemain, l'on se met à l'œuvre, précisément en la Sainte-Hélène. Ce soir-là, un vibrant *Te Deum* s'élance à travers les voûtes azurées, annonçant aux phalanges célestes que bientôt notre cloître leur fournira plus de joie que leur en offre la persévérance des justes.

L'édifice se dessine en forme de croix; le corps principal mesure 260 pieds sur 55, il comprend trois étages avec mansardes. Monsieur J.-A. Poitras en est l'architecte, monsieur Louis Aubertin, surintendant des travaux. Afin que le bon Dieu veuille y mettre la main, ces messieurs paient une grand'messe. Certaines circonstances empêchent la cérémonie religieuse, pour la pose de la première pierre revêtue de solennité par une fête civile: l'honorable Gédéon Ouimet y donne un magnifique discours, sur l'importance de l'Œuvre dont se jettent les fondements.

Notre prière porte son assistance aux manœuvres; deux accidents d'une certaine gravité, quelques embarras assez sérieux, éveillent tour à tour l'alarme; toutefois, l'entreprise se poursuit, et au 25 novembre 1875, le pavillon flotte gaîment

sur le toit: mieux que par sa *tire* traditionnelle, sainte Catherine met notre monde en liessel...

Vers le 15 août 1876, monsieur l'abbé Salomon Maynard, curé de Saint-Jean-Baptiste, (ex-aumônier de notre Monastère provincial), daigne se rendre à Québec, pour conclure en notre nom, d'une manière définitive avec le gouvernement, tous les engagements relatifs aux prisonnières. Tandis que nous célébrons la Sainte-Hélène, encore le 18, un télégramme annonce l'heureuse solution désirée.

Enfin! le 4 septembre, bénédiction du monastère neuf, par Monseigneur Fabre, assisté de messieurs les curés L. Sentenne de Saint-Jacques, C. Martin de la Longue-Pointe et L. Lavallée de Saint-Vincent-de-Paul, de messieurs les vicaires Z. Racicot et J. Charette, de monsieur l'abbé E.-D. Pepin, sous-diacre. Un nuage passe sur notre joie: il faut échanger le patronage de saint Joseph contre celui plus humble, mais bien symbolique, de sainte Darie: au docile Patriarche, l'hommage de notre soumission!

Pourquoi ce choix de sainte Darie? Les Actes des Martyrs racontent que Darie, âgée de seize ans, fut envoyée à Chrysanthé pour lui faire abjurer le christianisme. Bien au contraire, celui-ci la convertit et elle devint elle-même entraîneuse d'âmes. Alors un lion échappé de l'arène s'érige en défenseur de sa vertu!... A la couronne de ses victoires, s'ajoute enfin la palme du martyre.

La première grand'messe en notre chapelle se chante à la Nativité de Notre-Dame 1876, par messire Arraud, assisté de messieurs les abbés Z. Racicot et J.-C. Charette: bienfaiteurs et ouvriers de la construction se joignent à notre sacrifice, versant leur part spirituelle dans l'urne des louanges et des actions de grâces.

Durant ce lustre des débuts, notre bon Père Arraud donnait la messe trois fois par semaine; au besoin, monsieur l'abbé Désiré Chevrier, p.s.s., le remplaçait et, sous mille formes diverses, nous prodiguait son dévouement. Monsieur le chanoine Godefroi Lamarche, notre supérieur ecclésiastique depuis

le 25 octobre 1875, vient à son tour célébrer chez nous, et jusqu'à l'automne de 1876, l'un ou l'autre des messieurs de l'évêché se charge de ce ministère pour le dimanche. Pendant la semaine, monsieur le curé de Saint-Vincent-de-Paul et ses vicaires — en notre faveur — se dévouent à l'envi.

Le 12 octobre 1876, Monseigneur accorde notre premier aumônier. Monsieur l'abbé L.-J. Lauzon, prêtre à l'âme toute sacerdotale, s'annonce par une visite empreinte de bienveillance et d'humilité: l'avenir dira toutes ses ingéniosités de père et d'apôtre.

Né à Terrebonne le 18 février 1843, monsieur Louis-Joseph Lauzon, ses études terminées à l'ancien collège classique de cette localité, lequel disparut avec l'incendie de 1875, reçut l'ordination des mains de Monseigneur Bourget, le 26 mai 1866. Professeur au collège de sa jeunesse, il devint curé de Mascouche en 1884, après ses sept années chez nous, et prit sa retraite en 1905. Il mourut le 2 juin 1910, à 66 ans. Voici une brève notice empruntée à *la Semaine Religieuse* (27 juin 1910): « Régulier, pieux et studieux, ami de la période et du mot rare, monsieur le curé Lauzon laisse chez ses connaissances un souvenir impérissable. Son amour de la piété et des choses de Dieu, son dévouement pour le bien des âmes et son goût, nous pourrions dire sa passion, pour la méditation et pour l'étude, le caractérisent. Et puis, quel cœur sensible et bon! Une fleur, un mot de reconnaissance, la confidence d'une peine, un rien lui faisait monter les larmes aux yeux. Ponctuel, patient, insinuant et serviable, il variait les exercices de son zèle. Au confessionnal comme en chaire, ses figures de langage un peu chargées servirent maintes fois d'admirables instruments de conversion: c'est que, fidèle à son oraison matinale, à sa visite au Saint-Sacrement, à son Chemin de Croix, il aimait Dieu: Dieu se servait de lui! »

Mais que deviennent les prisonnières convoitées? Les échos de leurs salles les appellent encore. Au 25 octobre — notre première fête de sainte Marie, — se commence une neuvaine à saint Joseph, par les sept Allégresses. Dès le quatrième jour,

une lettre de l'honorable J.-C. Chapleau annonce que le conseil des ministres a donné ordre de conduire à notre Monastère les condamnées catholiques. Vite de préparer salles et costumes!

Monseigneur Fabre nous honore alors de sa visite. Ses paroles et ses bénédictions centuplent nos forces, pour la lutte à entreprendre contre Satan, afin de lui arracher ses proies.

La joie de Mère Marie-de-Saint-Alphonse-Rodriguez, qui la célébrera! Elle entonne son *Nunc dimittis*, son chant du cygne! Encore quelques mois et l'hymne de sa reconnaissance se répercutera sous les voûtes célestes.

Le 7 novembre 1876, vers deux heures de l'après-midi, les prisonnières commencent à entrer par groupes de dix; quatre-vingt-cinq coucheront ici ce soir-là. Inconscientes de leur triste état, effarées, riant à gorge déployée, les pauvres malheureuses se bousculent au nez de la police; l'apparition des religieuses ne leur en impose guère de prime abord. On les enregistre; elles revêtent leur costume et descendent à leur salle. Sans tarder, notre zélé Père aumônier avec monsieur le curé Lavallée viennent les bénir... Le ciel racontera le coût de l'entreprise!

Vers la fin du mois, *nos chères enfants* commencent à se tranquilliser; alors le Père Jean Raynel, s.j., leur prêche une retraite: trois sermons par jour en français et en anglais, du 30 novembre à la Saint-François-Xavier, car sans changer de plage, nous goûtons l'âpre vie missionnaire. Le zélé prédicateur gagne la route des cœurs; il montre la miséricorde divine, qui plane sur les iniquités humaines, afin de les effacer au moindre signe de repentir. Comme des abeilles qui, après une atmosphère d'orage, rentrent dans la ruche et reprennent leur rayon abandonné, les détenues, sous la forte discipline de la religion, se décident au calme, s'inclinent au devoir: dans leurs cœurs flétris, s'est rallumé le grain d'encens de la prière.

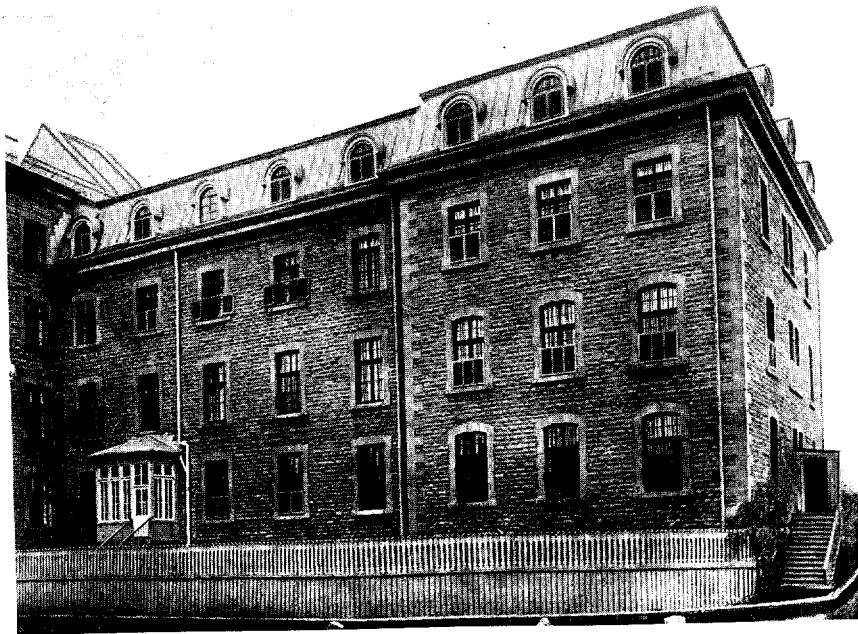
Monsieur l'abbé Lauzon, toujours en éveil pour nous secourir, veut bien nous représenter à Québec, le 22 décembre, afin de modifier quelques-unes de nos conventions: à l'encontre de notre contrat, l'on nous refuse les protestantes. Les âmes

coûtent cher!... Ce dévoué Père aumônier, un peu plus tard, obtiendra la main-d'œuvre gratuite des prisonniers, pour la construction d'un caveau, à l'effet de conserver nos légumes; puis nous lui devons, pour les détenues, une bibliothèque de soixante volumes, obtenue de l'honorable G. Ouimet. Grâce au zèle de ce prêtre vénéré, que de bienfaiteurs dirigent leurs dons généreux vers notre Asile! Notons encore que, le 18 novembre 1876, il baptise notre modeste cloche aux noms de Marie-Joseph-Edouard-Charles-Ignace-Alphonse-Hélène.

Ces événements de notable importance prouvent que nous grandissons: il nous faut apprendre à marcher seules. Alors, cessent les libéralités prodiguées en cette période d'organisation, surtout par *nos Messieurs de Saint-Sulpice*. L'inépuisable monsieur Arraud nous fournissait de cierges, de grandes hosties et de vin pour le sanctuaire. A tout instant, sa charité nous expédiait: fruits, légumes, remèdes, vieux linge, etc. Son cœur toujours ouvert à nos besoins orientait vers nous la bienfaisance de ses amis, aussi nombreux que ses connaissances. Durant ces temps primitifs, en outre, les Pères Oblats consolidèrent nos édifices spirituels, par la prédication des retraites, tant de la communauté que des classes: reconnaissance profonde leur est due!

Empressons-nous de présenter quelques notes succinctes au sujet de *notre bon Père Racicot*, quitte à y revenir maintes fois et volontiers.

François-Théophile-Zotique Racicot naquit à Sault-au-Récollet le 13 octobre 1845, de François-Xavier Racicot, notaire, et de Léocadie Tremblay, tante maternelle du sénateur David. Le jeune Zotique suivit son cours d'étude au collège de Montréal et sa théologie au grand séminaire voisin. Ordonné prêtre par Monseigneur Bourget, le 6 novembre 1870, année même de notre fondation, vicaire à Saint-Vincent-de-Paul durant six ans, puis une année à Saint-Rémi, il devint aumônier de notre Monastère provincial, en octobre 1877. Appelé en 1880 à l'évêché (archevêché depuis 1886), il y fut chargé de la procure et nommé supérieur ecclésiastique du Bon-Pasteur. En mai



La prison (1876).

1891, il était créé chanoine titulaire et, en août 1897, choisi par Monseigneur Bruchési comme vicaire général. Déjà vicedirecteur de l'Université Laval à Montréal, depuis octobre 1895, il fut décoré de la prélature romaine, au titre de protonotaire apostolique, en mars 1899. Élu évêque de Poglia et auxiliaire de Montréal, le 14 janvier 1905, Monseigneur Racicot fut sacré, le 8 mai suivant, dans la cathédrale, par Monseigneur Bruchési, avec, comme évêques coconsécrateurs, Monseigneur Langevin et Monseigneur Émard. Pendant cinq ou six ans, Monseigneur Racicot demeura, pour son archevêque, le plus dévoué des auxiliaires. Affaibli par l'âge et plus encore par ses travaux et ses responsabilités, il dut vivre ses dernières années dans une retraite absolue, à l'hospice Drapeau de Sainte-Thérèse. C'est là qu'il est mort, le 14 septembre 1915, à 70 ans. Au Bon-Pasteur, nous le verrons à chaque page, ce vénéré Père en Dieu nous fut d'une bonté inaltérable, sans égale.

Jésus-Eucharistie, notre suréminent bienfaiteur, enracine domicile chez nous. À l'été de 1875, il trônait sur notre autel, pour nos premières Quarante-Heures. L'influence régénératrice de ce divin Sauveur, sur nos vingt-cinq pénitentes, nous comble de consolations: se dévouer, se dépenser pour leurs Mères, cause si vif plaisir à ces chères enfants, qu'il nous faut modérer leur ardeur.

La douce Vierge passe et repasse en leurs rangs, introduisant l'une ou l'autre aux parvis éternels. La pauvre Rosa, élevée dans l'ancienne prison, — car sa mère s'y fixait à demeure et refusait la séparation d'avec sa fille, — finit par trouver le chemin de notre bergerie. Après quelques années, sa ferveur nous fait accéder à son attrait pour les Madeleines, elle y reçoit le voile; mais bientôt la nature reprend le dessus et, désespérée, Rosa rejette les livrées saintes. Alors ses désirs de liberté nous contraignent à la congédier. Trois mois plus tard, désabusée, souffrante, elle réapparaît au seuil de l'arche, où se retrouvent gîte et tendresse maternelle. Néanmoins ses forces déclinent et l'obligent à garder l'infirmerie. Monsieur l'abbé Racicot enveloppe son âme de délicatesses, d'attentions, de sollicitudes sans

limites. Ce digne prêtre élabore donc chez nous son apostolat en faveur du Bon-Pasteur, cet apostolat qui, à l'instar de celui de Jésus, ira jusqu'aux limites d'un amour sans fin. Son intelligence des voies de Dieu préconise la communion fréquente, comme sûr moyen des transformations profondes et durables; en effet, bien vite notre petite Rose perd ses épines et s'imprègne d'un tendre parfum de piété: elle s'éprend des parterres célestes. Au commencement de mai, elle dit à la religieuse infirmière: « Mère, priez avec moi: que la sainte Vierge vienne me chercher durant son beau mois. » L'amour de la divine Bergère outrepassa sa demande, choisissant l'octave du Sacré-Cœur de Jésus: rapide, l'ange de notre Rose, escorté par le soutien pieux des maîtresses et des compagnes, la transplante en paradis (juin 1876).

Savoir prier, pour l'âme, c'est savoir respirer. Maggie, notre première prisonnière, après six mois d'infirmérie, meurt le 20 février 1877. « O saint Asile! répète-t-elle, quelle consolation que celle de mourir à ton ombre! J'ai la ferme espérance que le bon Dieu m'a pardonné mes péchés et je pars contente. » Fermer les yeux à ces tristes hospitalisées qui, sans nous, ne les auraient jamais ouverts aux clartés de là-haut, indicible joie pour une religieuse du Bon-Pasteur!

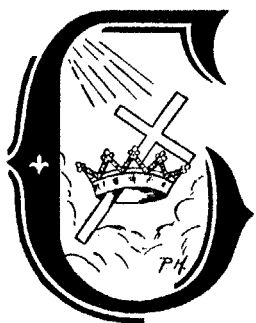
Un jour, le 9 février 1878, on nous amène une prisonnière à l'extrémité. Quelques signes expriment sa contrition; le Père aumônier lui administre les sacrements, elle expire après leur réception. Sans doute, s'attarde-t-elle aux sentiers de la patrie, mais grâce à notre refuge, espérons-le, elle en retracera les jalons.

Encore au printemps de la vie, Marie-Esther avait bu largement à la coupe des plaisirs pervers; condamnée à une demi-année de réclusion, elle se convertit si bien, qu'à l'expiration de son terme, elle sollicite six nouveaux mois des autorités judiciaires. Sa conduite s'améliore, le bon Dieu la comble de ses faveurs; mais tandis que monte son âme, le physique s'affaiblit: à dix-huit ans, la chère Samaritaine soupire après le ciel. Au 24 mai, fête de Notre-Dame de Bon-Secours, notre

malade annonce que la sainte Vierge viendra la chercher en ce beau jour. Vers deux heures de l'après-midi, munie de l'Extrême-Onction, elle remet son âme purifiée dans le Cœur miséricordieux de Marie: le bon Dieu oublie les iniquités de qui se repent, et ses mesures ne débordent-elles pas nos générosités?

*Sous les flots d'amour
Du Soleil divin,
S'éveille le jour,
S'épandra le vin...*





ROIX et Couronnes

1875-1900

**Mort de Pie IX — Mère Marie-de-Saint-Alphonse-Rodriguez Cadotte —
Grand-papa La Rivière — Monsieur le Shérif Leblanc — Messire
Jacques Arraud — Sous l'Arc de l'Etoile.**

Puissions-nous mériter, ô Seigneur,
de porter la gerbe des douleurs et
des larmes!

Prière liturgique.

La sainte Eglise pleure un Pontife et un père. Le jeudi 7 février 1878, au son de l'Angélus du soir, le Pape de l'Immaculée Conception, le Pape de l'infailibilité pontificale, tendait ses voiles vers la patrie.

Lors de son jubilé sacerdotal, ses fêtes avaient produit par tout l'univers une explosion d'amour; aujourd'hui, sa mort provoque un déluge de larmes. La nouvelle de cette perte inappréciable se répand dans la ville éternelle avec la rapidité de la foudre. « Aussitôt, écrit Villefranche, les édifices publics se fermèrent, chacun rentra chez soi, les rues devinrent désertes. Rome était tout à coup silencieuse et le peuple romain montrait dignement son amour, sa fidélité et sa tristesse. Rien de

factice ni de bruyant, mais une douleur profonde, immense, inconsolable... » Au lointain Canada, le deuil de la sainte Eglise s'étend sur tous nos foyers. Pie IX aimait les Canadiens-Français, nation à la trempe chevaleresque, aux vertus patriarcales: *la famille canadienne-française, avec ses douze, quinze et même vingt-cinq enfants, l'une des plus grandes merveilles de l'Eglise catholique en ces derniers siècles, merveille plus admirable encore que les plus riches cathédrales gothiques de la vieille France...* Notre pays, à son tour, entretenait un culte enthousiaste pour Pie IX: témoin nos valeureux zouaves.

Quant au Bon-Pasteur, cet illustre Pontife était nôtre à double titre. Encore évêque d'Imola, le cardinal Mastai appelait en 1845 les filles de Mère Pelletier pour une fondation dans sa ville épiscopale: « Son cœur était perpétuellement troublé, disait-il, en pensant à ces pauvres brebis perdues qui désirent le bercail. » Durant plus d'un mois, le vénéré prélat hébergea nos Sœurs dans son propre palais, s'ingéniant avec son attrayante et fine amabilité, à combler l'absence de la sainte Mère d'Angers; parfois même il s'improvisait leur maître d'italien et poussa la condescendance jusqu'à les servir à table. Ce monastère fut doté de ses deniers personnels.

Voici une lettre autographe adressée le 14 septembre 1845 à Mère Marie-de-Sainte-Euphrasie: « Votre Révérence doit avoir reçu de ses chères filles les détails de leur heureuse arrivée à Imola; mais il convient que moi-même je l'informe de cet événement, et qu'en même temps je lui exprime la grande consolation que j'ai éprouvée en me voyant enrichi de cette petite troupe de vierges sacrées, qui, dans peu de jours, entreprendra de sauver tant de brebis perdues. Je suis certain qu'avec la grâce de Dieu, elles les conduiront au bercail du Prince des Pasteurs, Jésus-Christ. Que louange en soit donnée éternellement au Seigneur des miséricordes! Je prie Votre Révérence de recevoir aussi l'assurance de ma profonde gratitude.

« J'ai la consolation de les avoir près de moi, dans mon palais. J'ai bien raison de remercier le Seigneur, Lui qui tient

dans sa main le cœur des hommes: il me semble qu'il a placé celui de vos filles dans son propre Cœur.

« Je ne manquerai pas de les assister dans leurs besoins; avec ce désir et avec la plus sincère estime, je demeure,

De Votre Maternité,

Le très affectionné serviteur,

† JEAN-MARIE, cardinal Mastai. »

Durant son long pontificat, Pie IX visita ses filles d'Imola et leur répétait avec émotion: « Dieu opère pour vous des miracles. » Plus d'une fois aussi, nos Sœurs de Rome goûtèrent la grâce de ses visites. Entre autres témoignages de satisfaction, un jour, il leur envoya deux cents petits oiseaux pour le dîner!... Nous pensons bien qu'il dut pousser des ailes à ces chanceuses voisines de Saint-Pierre!

Qu'on nous permette une digression. Quand l'immortel Pie IX proclama le dogme de l'Immaculée Conception, une religieuse d'Imola, Sr Marie-des-Anges Valois, qui naguère taillait des plumes d'oie pour le cardinal Mastai, obtint que le souverain Pontife signât le décret marial avec une plume qu'elle avait enluminée tout exprès, relique qui se conserve aujourd'hui sous bocal, à notre Maison-Mère d'Angers. Honneur insigne, témoignage significatif de la part de notre divine Reine! Jadis, la sainte Vierge disait à Marie des Vallées, lui indiquant tous les détails de notre costume: « La couleur blanche de l'habit rappellera aux religieuses l'exquise pureté qui doit les caractériser: ne doivent-elles pas l'inspirer aux pauvres âmes blessées qu'elles font profession de guérir? »

Précisément, en la Mère fondatrice du Bon-Pasteur, qui tressaille à la nouvelle de cette prédilection du ciel, ce qu'on admirera davantage, quand se dévoilera l'héroïcité des vertus, ce sera la délicatesse de sa modestie, qui lui fit subir en silence le martyre d'un cruel cancer, plutôt que de se laisser toucher même par l'une de ses filles. Ce privilège du 8 décembre 1854 nous permet de conjecturer l'heureuse surprise que nous réserve

le Ciel: contempler, à part la couronne virginal de notre Mère, la palme du martyre de son angélique candeur !

Sur la tombe de notre Pontife, roi-prisonnier qui imprima à la religion du Christ de si magnifiques essors, de si splendides développements, l'âme du Bon-Pasteur, identifiée à l'âme de la catholicité, répandit ses regrets, ses pleurs, ses prières.

En la Notre-Dame des Anges, 2 août 1877, notre bien-aimée Mère provinciale, Marie-de-Saint-Alphonse-Rodriguez Cadotte, trop tôt consumée par son zèle, était partie pour l'au-delà. Peu de temps après l'arrivée des quatre fondatrices françaises, pauvrement installées au faubourg Québec, mademoiselle Cadotte, native de Montréal, partage leurs travaux et leurs privations. Elle prononce ses vœux le 16 août 1846; quelques années plus tard, elle devient assistante, puis maîtresse des novices et prend les rênes du gouvernement dès 1868, lorsque Mère Marie-de-Saint-Gabriel Chaffaux retourne en France, après la mort de Mère Pelletier.

Il viendra comme un fleuve resserré que précipite le souffle du Seigneur. Ces paroles d'Isaïe résument la noble carrière de notre première supérieure canadienne. Sa vie intérieure intense, son endurance, son courage, surmontent les obstacles et mènent à bonne fin ses entreprises. Son amour de la Règle, son esprit religieux, son humilité, sa charité, son abandon à la divine Providence, se manifestent constamment avec force et délicatesse.

Un jour, il nous en souvient, ne pouvant contenir les flammes de son zèle, elle appelle Monseigneur Bourget, pour le presser de sauver les femmes qui se perdent dans la prison commune. Un peu plus tard, elle obtient la réforme, puis la préservation; elle fonde Saint-Hubert et lance notre nacelle jusqu'en l'Amérique du Sud alors inabordable. Le 2 décembre 1871, nous la saluons comme première supérieure provinciale. Après neuf années d'une sage administration, la vertueuse Mère laisse la province florissante; quelques semaines de maladie l'emportent à l'âge de 57 ans, dont 33 de vie

religieuse. Elle creusa des sillons chargés de promesses: puisions-nous augmenter sa gloire accidentelle, poussant avec vigueur les instruments de son laborieux apostolat! Que nos blés d'or réjouissent son regard, par de vives allégresses!

Un peu auparavant, dans l'intimité de notre famille monacale, nous pleurions *grand-papa* La Rivière. En cinq jours, la diphtérie le terrassa. Plongée dans la douleur, notre bonne Mère Marie-de-Sainte-Hélène reçut de multiples et bien consolantes sympathies. Monsieur le chanoine G. Lamarche, notre supérieur ecclésiastique, lui écrivait: « La mort du juste est précieuse devant Dieu. Pour votre charitable et vertueux père, la mort, c'est le repos après le travail, la paix de la patrie, qui succède aux épreuves et aux traverses de cet exil... »

Imprégnée de grandeur et de sacrifice, cette vie nous a prodigué non seulement ses biens terrestres, mais à titre de *père*, monsieur La Rivière ne légua-t-il pas à notre cloître les incalculables mérites de son âme chrétienne, si vaste en cultures d'abnégation, de charité surnaturelle? Nos moissons immortelles célébreront, à travers les âges, le rythme reconnaissant de ses semences d'éternité.

Soulignons encore de nos regrets, au 16 août 1877, le décès de monsieur le shérif Charles Leblanc, ami dévoué de notre Institution; en juin 1896, celui de monsieur Patrick Lynch, notre bienfaiteur; en octobre 1896, nous perdions encore monsieur le docteur Louis Desaulniers, inspecteur des prisons, bien sympathique à notre Asile.

Un quart de siècle ne s'écoule point, que déjà se dressent de multiples croix mortuaires. Notre bon Père Arraud, lui aussi, nous le racontions ailleurs, nous avait quittées le 23 mars 1878. Sur ces tombes bénies, nos cœurs déposent leur filial tribut.

Il prie, répondait naguère l'Esprit-Saint, à qui doutait de la conversion de saint Paul. Il est des âmes arrachées du naufrage, dont la foi vacille au début de leur séjour en notre refuge; mais la grâce les prévient, les invite, les presse: un beau jour, elles joignent les mains; la paix, la sérénité, le

recueillement les enveloppent, l'onction de Dieu les pénètre: leur vie se transforme. Alors le dévouement, la fidélité au monastère, témoin et cause de leur retour, de leur bonheur, deviennent le besoin de leur gratitude profonde: combien de fois n'avons-nous pas admiré l'héroïsme de leur constance! Telles Cécilia et Albertine, décédées chez nous.

Cécilia, après six mois de détention, voulut rester à la classe des pénitentes. Rudes furent ses combats, nombreuses, ses victoires: la prière, le travail, lui servirent d'armes contre l'ennemi toujours au guet. Ses luttes durèrent six années, puis sonna l'heure de la récompense. Confiante, Cécilia replia sa tente et prit son essor vers les demeures de l'immuable repos.

Les petits anges préparèrent sans doute joyeux gala, pour les noces d'argent d'Albertine: entrée dès l'aube de notre Institution, elle expira le 25 février 1895. Cette véritable pénitente excellait auprès des nouvelles venues; ses prévenances délicates, ses aimables gâteries, gagnaient leur cœur, tandis que ses exemples édifiaient leur vertu naissante. Sacrifier ses petites douceurs, en faveur d'une compagne attristée, tel fut son lot quotidien. Une courte maladie la prépara au grand voyage. Quand tinta le glas funèbre, le deuil planait sur notre classe; le souvenir d'Albertine y demeurera, comme un parfum surnaturel.

Sous l'Arc de triomphe de l'Etoile, gisent maints noms glorieux, dont la valeur ne se révélera qu'en la patrie d'en-haut; sous l'humble arceau de nos cloîtres, dorment de pieuses moniales, chargées de vertus, ornées de conquêtes immortelles. Sans bruit, ces bien-aimées Sœurs nous ont dit l'au revoir, emportant nos regrets, éveillant nos désirs, presque notre envie! Leur mémoire avive nos espérances, fortifie notre élan vers Dieu: saint Jean-de-la-Croix ne promet-il pas un départ plus prochain à qui s'exercera davantage dans l'amour?

Ainsi, de 1879 à 1900, s'en est allée une phalange de religieuses, dont quelques-unes à l'aube de leur carrière. En ce temps-là, notre Monastère, enveloppé d'air salubre, abritait les

santés débiles; avouons tout de même que la tuberculose marqua cette époque, au sceau du Calvaire.

La mort faisait son apparition dans nos rangs, le 26 septembre 1879. Sr Marie-de-Sainte-Anastasie (Léocadie Lambert, née à Rivière-du-Loup), âgée de 41 ans, s'éleva sereine vers son divin Epoux. Son âme empourprée du Sang divin — elle venait de communier en viatique — remit en la main du Seigneur le premier anneau de notre cercle, qu'elle daigne passer son ciel à relier et compléter là-haut notre chaîne familiale !

Sr Marie-de-Sainte-Aurélie (Delphine Labelle, née à Sainte-Thérèse-de-Blainville), seconde assistante de notre Asile, âgée de 35 ans, expira le 22 janvier 1880. Cette religieuse aimait notre petite communauté, qui le lui rendait fraternellement. Nous lisons dans l'histoire de l'Eglise que sainte Lucile, montrant au noble Pancrace une relique de son père martyr, stimula son amour par ce défi: « Ce trophée sera tien, le jour où tu t'en rendras digne! » L'occasion n'avait guère tardé... Notre Père du ciel trouvait-il ses blanches moniales assez fortes pour revêtir l'armure de Jésus crucifié?... Il nous fit entrevoir des couronnes et sa main nous décora de la croix. *A l'Agneau immolé, gloire, honneur et bénédiction !*

Sr Marie-de-Lorette (Catherine Lynch, née à Montréal), frère tige qui, à son vingt-septième printemps, inclinait sa corolle vers le Cœur de Jésus, achevait de s'épanouir aux jardins immortels, le 25 mai 1887.

Aussitôt, Sr Marie-de-Liesse (Rose-de-Lima Chenk, née à Sainte-Julie), âgée de 28 ans, sembla prise de nostalgie céleste: faible et languissante, elle trouvait son repos à s'abîmer en Dieu: « Je sens que Dieu me pénètre, disait-elle; je me perds en Lui, je l'écoute silencieusement me parler et mon cœur lui répond par des actes d'amour. » Au premier vendredi de l'année 1888, en la fête de l'Epiphanie, tout doucement, son âme s'écoula dans l'Essence infinie.

La très sainte Vierge a les siennes, comme jadis le Maître: Sr Marie-de-Saint-Wilfrid (Brigitte McRory, née à Sainte-Brigide) s'empressait à toutes les besognes, comme pour hâter l'heure de la vision éternelle. « Au beau jour de l'Immaculée-Conception, annonçait-elle longtemps à l'avance, je m'en irai au ciel, dans les bras de la sainte Vierge. » Et voilà que le 8 décembre 1888, à 33 ans, après un peu de maladie, la main de notre divine Mère la transplantait aux serres chaudes du paradis.

A son tour, le Sacré-Cœur, au 27 juin 1889, choisit une religieuse tourière, Sr Marie-Euphrasie (Marie Ouellette, née à Saint-Alexandre de Kamouraska). Elle désirait verser dans les âmes l'onction de l'Esprit-Saint, Jésus voulut pénétrer la sienne de ses délices inénarrables: à 31 ans, sa carrière de zèle prenait fin.

Elle avait beaucoup travaillé, notre chère Sr Marie-de-Saint-Vincent-de-Paul (Marie Lecours, née à Sainte-Marie de Beauce), qui expira le 18 septembre 1890, à 72 ans. Que de fortes dépenses ses industries épargnèrent-elles à notre Asile, aussi bien qu'à notre Monastère provincial! Son bras robuste s'exerçait aux rudes travaux, tandis que sa piété tendre et délicate cueillait pour les autels les plus belles gerbes de son jardin. Réciter son rosaire, orner les Madones, embaumait son âme de joie. Soudain, une crise de cœur la ravit à notre affection, mais elle partait munie des sacrements: ce prompt dénouement était prévu.

Le 18 juillet 1892, à 32 ans, s'éteignait Sr Marie-de-Saint-Antonin (Josephite Juneau, née à Repentigny). Sa vigoureuse constitution céda à une fièvre typhoïde, la phtisie acheva l'œuvre destructrice. Pendant les prières de l'agonie, tout à coup, notre mourante sembla vouloir s'élancer: « C'est la sainte Vierge, s'exclama-t-elle, oh! c'est la sainte Vierge!... Silencel... voici Notre-Seigneur!... » Et l'âme s'était détachée.

Dès notre première heure, Sr Marie-François-d'Assise (Marie-Ovide Bourdon, née à Boucherville) s'était donnée à ce

Monastère, en qualité de religieuse tourière; elle avait prononcé l'oblation, alors d'usage, le 26 mai 1872. Dieu sait le trésor qu'il nous accordait en sa personne dévouée. Combien l'avons-nous pleurée, cette ancienne chère! Elle alla recevoir sa récompense, le 13 avril 1893, à 83 ans.

Sr Marie-du-Bon-Pasteur (Marie Landry, née à Maskinongé) n'a fait que passer ici; on nous l'avait envoyée, dans l'espoir qu'un changement l'aiderait à vaincre sa maladie de langueur; mais elle s'étiola et effeuilla les derniers pétales de sa pâle corolle, au soir du patronage de saint Joseph, 15 avril 1894; elle comptait 29 ans.

Pour notre œuvre de conversion, il faut des victimes: *le bon Pasteur donne sa vie pour ses brebis*. Sr Marie-de-Sainte-Mathilde (Emilie Bourdon, née à Boucherville), enlevée à la tendresse de notre famille religieuse, le 3 juin 1895, avait subi l'amputation des deux jambes, à la suite d'un affreux sphacèle. Sa force de caractère l'aïda à rester vive et souriante, en dépit des atroces souffrances. A 36 ans, elle s'en alla toute gaie chez notre Père du ciel. « Pourquoi aurais-je peur, puisque c'est le bon Dieu que je vais voir, disait-elle. J'ai beau essayer de m'effrayer en pensant au jugement, je ne puis en venir à bout. »

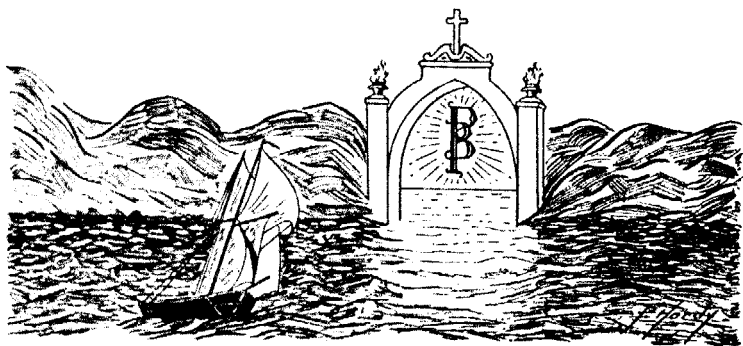
Lorsqu'elle nous quitta, le 14 février 1897, Sr Marie-de-Saint-Guillaume (Emilie Maher, née à Saint-Guillaume d'Upton) était âgée de 39 ans. Sacristine, elle prenait un soin minutieux et délicat de Notre-Seigneur, de ses autels, de son sanctuaire. Son esprit de foi lui fit accueillir la maladie avec calme et résignation; toujours cordiale, elle trouvait qu'on lui prodiguait trop de soins et ne cessait de remercier. Son âme se tenait unie à Dieu; le crucifix et le chapelet ne quittaient guère ses doigts. Elle dut entrer de plain-pied au paradis et s'y trouver en pays de connaissances.

Nous avons vu, en 1899, partir deux âmes apparentées par leur communion aux Vouloirs divins. Sr Marie-de-Saint-Rémi (Azilda Dagenais, née à Saint-Eustache), disparue le 16 février à l'âge de 34 ans, répétait sous la violence de la douleur: « Je

ne veux qu'une chose: que la Volonté de Dieu se réalise en moi! » Puis elle baisait avec effusion sa médaille de la sainte Vierge; cette douce Mère de la grâce n'aura-t-elle pas transformé son âme?

Sr Marie-de-Saint-Dominique (Adélaïde Provencher, née à Nicolet) la suivit au 27 novembre, à 63 ans; elle redisait de même incessamment: « Comme le bon Dieu voudra! » Sa compassion pour les chers défunts, son ardeur à leur appliquer les indulgences, lui auront assuré leur bon accueil.

Le silence recouvre de son voile ces existences immolées à la gloire du bon Dieu, au rachat de l'humanité, à la suite du béni Sauveur. Et le réveil de la résurrection n'existerait pas, pour rémunérer ces héroïnes obscures, dont les semences fécondes font germer les pardons, les réconciliations et le salut de pléiades d'âmes, qui s'engouffraient dans les abîmes? Oh! oui, *notre Rédempteur est vivant*, et nous aussi, nous nous lèverons un jour aux clartés de son immense croix, arborant les nôtres portées à sa suite jusques à la montagne de Sion! Que nos regrettées Sœurs reposent dans la Lumière! Qu'elles nous aident à franchir les sentiers abrupts qui nous restent d'ici le sommet! Qu'à l'heure de la délivrance, elles nous tendent les bras, afin que, sans nous attarder en chemin, nous allions avec ces heureuses compléter le cercle des blanches bergères!





UR la Barque de Pierre

1877-1886

Léon XIII — Mère Marie-de-Saint-Alphonse-de-Liguori Cadotte — Le vénérable Solitaire de Saint-Janvier — Monseigneur Taché — Monseigneur Grandin — Monseigneur Lorrain — Monseigneur Fabre, archevêque de Montréal — Nos Aumôniers — Retraite du Père Z. Lacasse, o.m.i. — Jésus à travers notre enclos — Protection de saint Joseph — Monsieur l'abbé A.-J. Martineau — Angers — Jubilé d'Argent.

L'Eglise est le navire qui vogue
depuis dix-huit siècles, portant ses
richesses à tous les peuples du
monde.

Bse Marie-de-Sainte-Euphrasie

Pierre, centre unique vers lequel convergent tous les rayons de la vérité et de la communion catholique, Pierre est immortel. La vague frappe bien le rocher, mais lorsque le rocher est solide, observait Pie IX, la vague, qui s'élançait à son sommet, retombe en écume à ses pieds; elle n'a d'autre effet que de le polir et de le rendre plus blanc et plus pur. Avec l'Eglise universelle, le 3 mars 1878, nous acclamons Léon XIII, dont le pontificat glorieux doit accentuer encore la marche conquérante de notre Ordre, à travers les cinq parties du monde.

Modelée sur la Barque de Pierre, la hiérarchie de notre Congrégation se perpétue et renouvelle sa jeunesse aux eaux vives du Christ. Le 7 septembre 1877, Monseigneur Fabre installe notre supérieure provinciale, l'ardente et intelligente Mère Marie-de-Saint-Alphonse-de-Liguori Cadotte, à peine âgée de 29 ans. Cependant que les arrêts chez nous de plusieurs évêques projettent, sur l'ombre de ce cloître, leurs sillons de clarté, d'espérance et de foi.

Vision du ciel que les apparitions du vénérable Solitaire de Saint-Janvier, majestueux vieillard à la couronne de neige, à la physionomie irradiée de paix, au vêtement de lumière et de bonté, vivante image du Très-Haut! En 1881, puis en 1883, Monseigneur Bourget nous gratifie de ses dernières visites: insigne et suprême bienfait, nous voudrions le buriner sur nos murs! A Saint-Janvier, la retraite du saint évêque semble à l'assaut de son peuple; les pauvres et les souffrants surtout vont y chercher secours et nous pouvons dire, comme de Jésus: *Il les guérit tous!* Quel embarras, pour ses dévouées Sœurs de la Providence, que celui de garnir sa lingerie, plus tôt vidée que remplie!...

Ce bon Pasteur pénètre les profondeurs de notre sainte vocation. « Rappelez-vous, dit-il, ces paroles de Notre-Seigneur: *J'étais en prison et vous m'avez visité.* Vous, mes Sœurs, vous demeurez habituellement avec ces pauvres infortunées, et vous pouvez à tout moment leur donner l'exemple de la vertu, leur en aplanir le chemin, les aider à gravir la sainte montagne d'où l'on s'élance vers Dieu. Que vous êtes heureuses, mes Sœurs, en de telles conditions! Jouissez de votre bonheur et travaillez sans vous lasser jamais. Notre bon Maître est venu sur la terre, *non pour les justes, mais pour les brebis perdues de la maison d'Israël.* Donnez-vous avec courage à cette œuvre que vous avez embrassée et qui est vraiment son œuvre. Notre-Seigneur n'exige pas que vous réussissiez à convertir les âmes, mais que vous fassiez ce qui est en votre pouvoir pour les tirer de la perdition. Priez, mes chères Sœurs, avec la prière on

obtient tout; le bon Dieu nous exauce, non parce que nous le méritons, mais parce qu'il est miséricordieux. »

Que l'on permette à notre amour filial d'insérer ici, en guise de reliques, deux lettres de notre vénérable évêque fondateur: « Sault-au-Récollet, le 30 janvier 1879. — Mes bonnes Sœurs, J'apprécie beaucoup le bon cœur qui vous porte à m'adresser un bouquet de fête, composé des fleurs odoriférantes de votre respect, de votre considération et de votre gratitude. J'y suis très sensible et vous remercie de tout mon cœur. Je forme pour vous et pour vos chères prisonnières des vœux bien sincères, pour qu'elles vous écoutent et vous obéissent, comme elles écouteront sainte Darie elle-même, leur puissante patronne, afin que la prison leur devienne un séjour de sainteté, l'école de la véritable pénitence et des autres vertus.

« Vous-mêmes, mes bonnes Sœurs, soyez des saintes Daries, par votre zèle pour la conversion des infortunées, qui forment le troupeau confié à vos soins charitables. Dans ce ferme espoir, je demeure, — Votre très humble et dévoué serviteur, † Ignace, arch. de Martianopolis. »

« Sault-au-Récollet, le 1er janvier 1881. — Mes bien chères Sœurs, En retour des vœux formulés pour moi, au commencement de la nouvelle année, je m'empresse de vous témoigner ma reconnaissance et de former des souhaits très ardents pour le succès des œuvres dont la Providence vous a chargées.

« Veuillez accepter cette courte réponse, à laquelle je me ferai un devoir de suppléer, dans ma prochaine visite. Croyez bien que ce sera une fête pour moi de me retrouver au milieu de vous, après de longues années d'absence. En attendant, je vous bénis, ainsi que toutes *vos enfants*, et je demeure pour la vie, — Votre humble serviteur, † Ignace, arch. de Martianopolis. »

Orné de ses 85 années d'âge, de ses 64 années de sacerdoce, de ses 48 années d'épiscopat, Monseigneur s'en allait au pays où son cœur s'était enraciné par une vie d'oraison intense, de mortifications héroïques, et d'un labeur surhumain qui suffirait à illustrer plusieurs carrières. Il érigea soixante-quinze paroisses

nouvelles dans son diocèse, y introduisit une quinzaine de communautés religieuses, en créa quatre de sa propre initiative, publia plus de trois cents mandements et fit huit voyages à Rome, en cette époque de petite vitesse! Il mourut le 8 juin 1885, vers quatre heures de l'après-midi. Lors du dévoilement de son bronze commémoratif, il sera qualifié en termes lapidaires par Monseigneur Bruchési: *Un Athanase pour l'orthodoxie, un Charles Borromée pour le zèle, un Vincent de Paul pour la charité.* L'Eglise, un jour, nous l'escomptons, approuvera le culte qui embaume sa mémoire, affirmant une fois de plus le vieil adage: *Voix du peuple, voix de Dieu!*

Monseigneur A.-A. Taché, o.m.i., archevêque de Saint-Boniface, héros missionnaire revêtu du prestige de la sainteté, daigne descendre dans notre humble prison. De cette éminente personnalité canadienne, issue de nos vieilles familles seigneuriales, l'historien Dom Benoît écrira: *Bien peu de prélats, au dix-neuvième siècle, ont autant contribué à l'avancement du royaume de Dieu sur la terre; aucun Français, croyons-nous, n'a autant servi l'extension de la langue française et de la vie française dans le monde.* Nous sommes en 1885; depuis 1850, ce pontife vénéré porte les responsabilités épiscopales: il n'avait que 27 ans, lors de son élection. Parcourir des centaines et des centaines de milles en carrioles à chiens, à 40° ou 50° au-dessous de zéro, dormir dans la neige et sous la neige, où évêque, sauvages et chiens s'entassaient sur les peaux de buffle, se nourrir de viande et de poisson séchés et gelés, se laisser dévorer par les maringouins, qui vous chantent jour et nuit leur *intéressante* musique, ce lot si rude, Monseigneur Taché l'embrasse avec joie. « Le butin des héros du Seigneur, ce sont les croix, les tribulations, les peines et les souffrances, dit-il. Je n'ai qu'une faible part à ces dépouilles remportées sur le démon terrassé. Le divin Conquérant paye d'une autre monnaie les invalides de sa milice sainte. Aux faibles et aux lâches, il prodigue des consolations; si ces consolations ne contribuaient pas à sa gloire, je regretterais de vous avouer que j'en ai trop... » Dans les

prairies du Père céleste, — heureusement pour nous. Notre-Seigneur le certifie! — sous les majestueux ombrages des ormes séculaires, il y aura place pour le minuscule brin de mousse... et nous nous raccrochons à cet espoir!

Qu'ils sont beaux les pieds du missionnaire, qui annonce l'Evangile de paix! répète après saint Paul notre enthousiaste Mère fondatrice. A deux reprises (1882 et 1886), notre Monastère goûte l'ineffable consolation d'héberger Monseigneur V.-J. Grandin, o.m.i., cet athlète de la foi, ce passionné de Jésus et des âmes. *O grand Prêtre, lui disait un jour un sauvage montagnais, que le grand Esprit doit être bon, puisque pour venir jusqu'à nous, il a pris ta bonne figure!* Et le spirituel Louis Veillot écrira: *Cet évêque des neiges fait bien comprendre que le froid brûle.* Le sourire de ses yeux, les paroles de ses lèvres, l'amour de son cœur, nous embrasent comme jadis l'influence du Maître, sur les disciples d'Emmaüs. *Plus doux que le miel, plus intrépide que le lion*, ce digne pasteur raconte le désastre causé à ses missions, par la révolte des métis et des sauvages (guerre de Riel, 1885). Deux de ses Pères, intrépides dans la mort, ont subi le martyre, tandis que quatre autres viennent de mourir gelés ou noyés: les travaux de plusieurs années sont anéantis, les esprits sont en effervescence... Monseigneur conclut avec des sanglots, comme s'accusant lui-même: « Oh! si j'aimais le bon Dieu! si j'aimais le bon Dieu!... » *Ces rares sommets auxquels la main de Dieu porte parfois l'humanité*, observerait Monseigneur Baunard, *sont des chaînes de montagnes formées par le soulèvement de la douleur.*

En cette année 1886, ce respectable apôtre préside notre fête du Saint Cœur de Marie, 8 février. Au révérend Père E. Desjardins, s.j., l'honneur de chanter la grand'messe et de donner le sermon. Monseigneur Grandin, personnage caressé avec tendresse par l'auguste Léon XIII, qui l'appelait amicalement: *Mon frère!* s'étonne de nos modestes témoignages de vénération... Les saints ne savent pas tout ce qu'ils disent!

Monseigneur N.-Z. Lorrain, vicaire apostolique de Pontiac, daigne à son tour nous prodiguer ses bénédictions précieuses;

relevons l'une de ses paroles apostoliques: « Sauver une âme, c'est une œuvre vraiment divine, fruit de la mort de Jésus crucifié: on ne peut la produire qu'en s'immolant avec Lui. »

Par la retraite de Monseigneur Bourget, Monseigneur Fabre devenait l'évêque de Montréal, au 19 septembre 1876; il reçoit le pallium en 1886, comme premier archevêque, en notre métropole. Son esprit conciliant, son tact et sa rare prudence l'imposent à la vénération de son diocèse. Chaque année, nous jouissons de ses visites pastorales. « J'ai eu le bonheur, écrivait Monseigneur Taché, de me convaincre que la simple apparition du Pontife au milieu de son peuple, est une époque de renouvellement et de saint enthousiasme: *comme le Père se réconcilie le monde dans son Christ*, ainsi le Fils de Dieu consume les hommes dans la société des divines Personnes, par l'évêque. » Cette parole d'or, nous l'expérimentons, lorsque Monseigneur Fabre nous stimule à porter la croix, à vivre de confiance en la divine Providence. « Si quelquefois des changements dans le personnel de la communauté paraissent nuisibles au succès de ses œuvres, l'esprit d'obéissance, avec lequel on les accepte, les transforme en moyens de succès », affirme le digne prélat.

Ils arrivent à point, ces conseils autorisés: le 2 octobre 1883, après sept années de ministère chez nous, monsieur l'abbé L.-J. Lauzon nous quitte. La plume ne saurait exprimer la perte de ce véritable père. Alors se succèdent rapidement, pour raisons de santé ou autres: messieurs les abbés J.-Z. Délinelle, 1883 à 1884; J.-B. Proulx, 1884 à 1886; C. Thérien, 1886 à 1889; M.-H. Charpentier, 1889; A.-N. Dugas, 1889 à 1893; P.-J. Brady, 1893... Ces instabilités constituent une pénible épreuve, pour un monastère comme celui-ci, où le Père aumônier doit prendre contact avec l'âme de l'Institution, afin de parachever le travail élaboré dans les cœurs, par les humbles bergères: au sacerdoce de parfaire l'œuvre du Christ... *Mais tant plus de croix, tant plus de grâces!* Cette anomalie nous acheminera vers une faveur inestimable, celle de la sage direction des Pères Jésuites.

Monsieur l'abbé Joseph-Zéphirin Délinelle succède à monsieur Lauzon en 1883; sauf quelques années passées à Sainte-Thérèse, comme directeur du collège, il exerce toute sa vie la charge d'aumônier. L'un de ses anciens élèves écrit de lui ces lignes, qui le peignent au vif: « Petit de taille, très mince aussi, la tête toujours droite, on aurait cru, lorsqu'il remplissait à soixante-quinze ans les fonctions de servent de messe, ce qu'il aimait et faisait volontiers, qu'il était bien encore un enfant de chœur, si sa tête n'eût été si blanche et sa voix plutôt forte et basse. Il garda quelque chose de la bonne simplicité et de la douceur aimable d'un enfant. Il ne faut pas s'imaginer par exemple qu'il ne tenait pas à ses idées et à ses principes! Mais sa fermeté n'était jamais bruyante... » Ce qu'il rendit de services importants, dans les communautés où il exerça son ministère, notamment à notre Maison provinciale, ce bon monsieur Délinelle! Il mourut à 76 ans, le 4 novembre 1908.

Monsieur Jean-Baptiste Proulx, notre père spirituel de 1884 à 1886, manifeste un tempérament tout contraire. Comme curé de Saint-Lin, plus tard, de 1888 à 1904, et surtout comme vice-recteur de l'Université de Montréal (en même temps que curé de Saint-Lin), de 1889 à 1895, il joue un rôle prépondérant dans la vie de son diocèse. « De stature moyenne et bien découpé, de figure aux traits accentués, avec des yeux vifs et perçants, monsieur Proulx respirait la force et la santé. Doué de talents supérieurs et variés, très intelligent et énergique, appliqué et travailleur, on le sentait capable de rudes besognes, ce qu'il a bien montré, au cours d'une carrière aussi féconde que mouvementée. » (L'abbé Elie-J. Auclair.) A Sainte-Darie, le futur vice-recteur se révèle dévoué et d'âme généreuse. Le cadre de notre vie semble un peu étroit pour son activité; aussi, durant deux années, suppléé par les Pères Jésuites, entreprend-il, avec Monseigneur Lorrain, ce *Voyage à la Baie d'Hudson* qu'il publia en volume.

Monsieur Candide Thérien se dévoue à Sainte-Darie, de 1886 à 1889. C'était un prêtre au cœur d'or, au franc parler, d'un rare bon sens, d'une piété profonde, d'un esprit large et

conciliant, cherchant toujours à réconforter. Il préparait avec soin ses catéchismes et ses instructions, puis il se plaisait à rehausser la solennité de nos cérémonies religieuses. Il mourut à Saint-Vincent-de-Paul, chez les Sœurs de la Providence, le 19 février 1930.

Qui n'a connu le Père Z. Lacasse, o.m.i., et ses hilarantes échauffourées, où le rôle du baudet lui échouait comme de soi! Le 22 octobre 1882, il prêche la retraite des détenues: ce n'est pas l'heure du rire aux larmes, et le Père Lacasse tire pleurs et sanglots de la pierre de ces cœurs endurcis. L'une des heureuses transformées regrette si fort ses égarements qu'elle supplie le bon Dieu de lui accorder la mort, pour lui épargner le péché. Presque aussitôt, elle tombe malade et expire trois mois plus tard, dans l'exercice d'une héroïque patience et d'un généreux amour.

Passerions-nous sous silence la première procession du Maître Eucharistique à travers notre enclos? C'était en 1882; Jésus s'en souvient et nos cœurs aiment à remémorer le recueillement de *notre peuple*. *Allez dans les carrefours et sur les places publiques*, avait recommandé Notre-Seigneur, *amenez à mon festin les pauvres, les aveugles, les boiteux...* Ici, Jésus redresse les boiteux, ranime les paralytiques, rend la vue aux aveugles: oh! nos aveugles d'hier, elles voient aujourd'hui les beautés adorables de notre blanche Hostie!

Quelques jours plus tard, le 20 juin, saint Joseph nous sauve d'une catastrophe. Depuis plusieurs heures, le feu se faufile sournoisement entre les colombages, au département de la fournaise. Voici qu'au milieu de la nuit, une âcre odeur de fumée éveille nos Sœurs, qui donnent l'alarme. Avec adresse et dévouement, les pompiers écartent le malheur. « Mais un peu plus tard, affirment-ils, vous eussiez péri dans les flammes. » Les prisonnières effrayées veulent se confesser sur l'heure; monsieur l'aumônier les rassure, il les bénit et leur promet que leurs Mères se précipiteront plutôt dans le brasier, afin de leur épargner tout malheur. A l'assistance de notre céleste Gardien, nous attribuons notre salut.

Vers ce temps-là, encore saint Joseph, toujours notre bon saint Joseph, prête main-forte contre le feu de l'enfer, dans lequel une âme légère va se précipiter. Rosey veut suivre un protestant d'allure suspecte, qui s'offre à payer son amende. La zélée Mère Marie-de-Sainte-Hélène se jette aux pieds de notre royal Protecteur et plaide si bien sa cause, qu'il envoie une demoiselle de haute distinction solliciter Rosey d'entrer à son service... Convenu! La sentence s'acquitte. Vite, notre oiseau sort de cage. Juste à temps!... L'oiseleur redouté se présente... Tel maître Corbeau, *il jure! mais un peu tard...* l'auguste Patriarche avait joué le tour!

Le saint Monseigneur Bourget nous adressa maints bien-faiteurs qui, par leurs largesses, contribuèrent à notre établissement. En page d'honneur, figure monsieur l'abbé A.-J. Martineau, qui sacrifia d'une main libérale, au profit de notre Institution, ses économies de plusieurs années. Il mourut le 18 octobre 1884; un service solennel fut chanté dans notre chapelle. Puisse la participation perpétuelle à nos prières et à nos sacrifices, qui lui revient de droit, rendre à ses restes la terre plus légère, ajouter à ses couronnes les joyaux du bien réalisé par les ouvrières de la vigne plantée aux frais de ses deniers!

Vive Angers! Vive le Généralat! Le 4 mai 1886, Mère Marie-de-Sainte-Hélène vogue pour la deuxième fois vers notre Sion; elle accompagne Mère Marie-de-Saint-Alphonse-de-Liguori au chapitre général, où Mère Marie-de-Saint-Pierre de Coudenhove sera maintenue à la tête de la Congrégation. Naguère, dans son langage imagé, notre bienheureuse fondatrice saluait ainsi ses bergères, lors de sa dernière réélection, en 1864: « Ah! qu'il est consolant de nous trouver réunies aujourd'hui! Que je suis donc heureuse d'être entourée par vous, mes chères filles; de voir l'affectueuse charité, la paix, l'esprit d'union, qui règne parmi vous! Aucune ici n'est étrangère pour les autres: Américaines, Anglaises, Irlandaises, Allemandes, Italiennes, Françaises, etc., toutes, vous n'avez qu'un cœur et

qu'un esprit. Vous ranimez mon courage, qui parfois chancelerait. Ah! oui, cette œuvre est l'œuvre de Dieu! Il vous gardera toutes dans son Cœur!

« Il s'élève souvent contre nous de terribles orages; quelquefois nous nous trouvons enveloppées dans une profonde obscurité; alors nos yeux se tournent vers Rome, et de là nous vient le secours, la lumière.

« Remarquez encore ceci, mes chères filles, quand le Chef de l'Eglise souffre, nous souffrons aussi; quand la Barque de Pierre est agitée, notre petite et frêle nacelle est ballottée, secouée. C'est alors que nous devons la tenir plus fortement amarrée à cette Barque qui ne peut périr, et avec elle nous serons sauvées.

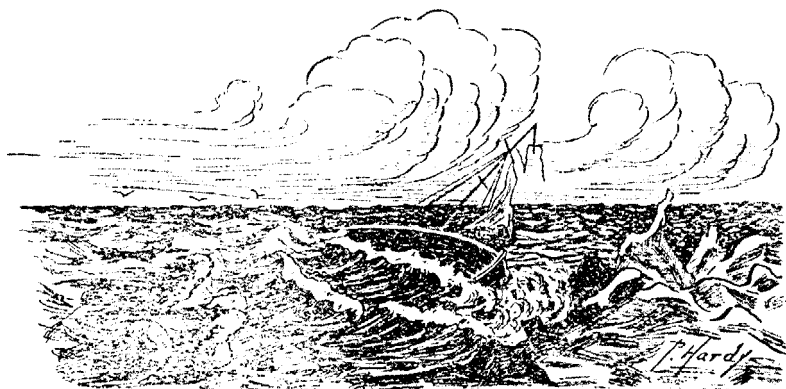
« Mes chères filles, Angers sera toujours votre nacelle; le pauvre Pilote y sera toujours prompt à vous secourir, à vous sauver; ses bras seront toujours ouverts pour vous recevoir.

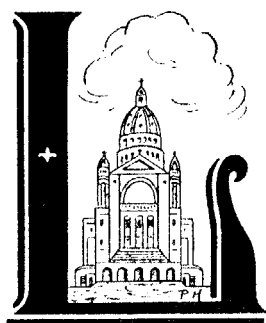
« Souvenez-vous-en, le centre de l'unité pour vous toutes doit demeurer à jamais cette terre d'Angers. Vous devez la regarder comme une terre bénie, comme une terre sainte. C'est ici que les nombreuses tribus d'Israël doivent toujours se réunir, c'est ici que doit toujours rester la Maison-Mère. Pour rien au monde, il ne faudrait la transplanter ailleurs; la reconnaissance que vous devez à Dieu ne permet pas que puisse jamais s'opérer un tel changement. Ici doit se trouver le noviciat; c'est de la Maison-Mère que s'en vont de toutes parts des sujets, portant un seul et même esprit: d'Angers, a jailli cette riche veine de grâces, qui a arrosé de ses eaux bienfaisantes tout le champ de notre bien-aimée Congrégation. Ah! qu'il n'arrive jamais que quelque-une veuille détourner ce cours de bénédiction et de miséricorde, ouvert par Dieu lui-même. Angers est le berceau de votre enfance religieuse, il doit être aussi le centre de vos affections; son souvenir doit vivre ineffaçable dans vos cœurs.

« Heureuses, oui, heureuses celles auxquelles il sera donné de faire ce pèlerinage, de venir renouveler leurs vœux dans cette enceinte sacrée et de conserver à la postérité l'esprit de

zèle et d'union, qui est la vie de cet Institut! Leur voyage sera béni, et un jour, elles arriveront à *cette belle cité bâtie sur un fondement, dont Dieu Lui-même est le fondateur et l'architecte*. Là, seront mises en oubli les fatigues du chemin; et s'il est vrai que, même en ce monde, cette vie de charité et d'union nous fait goûter des joies et des délices indicibles, que sera-ce quand les âmes élues, qui auront servi le Seigneur, se trouveront dans le règne de la félicité, de la paix et de l'union perpétuelle!... Institut sacré, je mourrai dans tes bras et tu me porteras dans le sein de mon Dieu! »

Dans ces sentiments de commune allégresse, nous célébrons, au 21 novembre, le jubilé d'argent de notre tant aimée Mère Marie-de-Sainte-Hélène, simple fête intime, laquelle consolide les anneaux de notre chaîne familiale; dans un quart de siècle, de grandioses démonstrations solenniseront ses noces d'or. Redisons encore les paroles inspirées de notre bienheureuse Mère: « La joie qu'une bonne religieuse conserve de ses vœux lui fait oublier les croix, les persécutions, la pauvreté, toutes les souffrances. Sa vie entière n'est qu'un acte de reconnaissance, jamais on ne la verra triste, et son état lui paraît préférable à toutes les couronnes de la terre. »





ENDEMAIN radieux

1887-1900

**Cérémonie de tonsure — Une Profession — Monseigneur Clut — En
veine de progrès — Buanderie Saint-Joseph — Visite pastorale —
Mère Marie-de-Saint-Pierre de Coudenhove — Mère Marie-de-Sainte-
Marine — Brises péruviennes — Très Révérend Père Ange Le Doré —
Monseigneur H. Pasquier — Cloches d'Argent — Mort de Monsei-
gneur Fabre — Monseigneur Bruchési — Notre Vénérable Mère —
Mère Marie-de-Sainte-Hélène, provinciale — Mère Marie-de-Saint-
Alphonse-de-Liguori — Mère Marie-de-Saint-Etienne Lussier — Der-
niers Aumôniers séculiers — Monsieur le docteur Mount — Mon-
seigneur Racicot.**

Par voie d'amour...

Bienheureuse Mère Fondatrice

« L'hérédité n'est pas un vain mot, et l'on ne pense pas assez à tout ce que peut valoir de grâces et de forces morales, pour l'enfant attendu, les prières de sa mère », écrit monsieur l'abbé Auclair, dans sa captivante *Histoire de Mère Caouette*. Sa plume experte continue: « Tout se tient et s'enchaîne dans la suite des temps, dans le développement des idées, et dans la culture des vertus elles-mêmes. Cela n'enlève rien au mérite de chacun et s'explique parfaitement par une loi providentielle, qui actualise, de génération en génération, parmi les vivants, le dogme si consolant de la communion des saints et

de la réversibilité des mérites. » Ainsi, au 5 juin 1887, le fils de l'honorable A. C.-La Rivière reçoit dans notre chapelle la tonsure des mains de Monseigneur Taché. Le vénérable archevêque de Saint-Boniface adresse quelques paroles au fervent lévite tandis que, dans la fusion de cette immense joie, nos cœurs s'élèvent en encens de prière et de chant religieux.

L'Immaculée-Conception de 1887 nous réjouit encore par une fête plus modeste, il est vrai, mais ineffaçable en ses joies intimes: la profession des Sœurs Marie-Eulalie et Marie-Euphrasie, religieuses tourières.

Une messe pontificale dans notre humble prison! voilà de l'inusité, presque du luxe: Sœurs et enfants semblent sous le coup d'un ravissement délicieux, durant cette grandiose cérémonie, dont nous gratifie, en 1890, Monseigneur Clut, vicaire apostolique d'Athabaska. Nous célébrons Notre-Dame du Bon-Pasteur, l'évêque missionnaire daigne adresser quelques mots inspirés par l'Evangile du dimanche. le bon Pasteur reste visible aux yeux de notre foi, dit en substance le vénéré prélat; il cherche sa brebis égarée aux régions où règne le monstre des plaisirs, et ce monstre laisse difficilement échapper la proie de ses griffes infernales... Nous constatons en effet que Monseigneur, encore relativement jeune, porte le poids de souffrances et de luttes, qui ont épuisé ses forces et blanchi ses cheveux. *Pour qu'elles aient la vie en abondance*, il prodigue la sienne.

Toujours en veine de progrès, Mère Marie-de-Sainte-Hélène, aidée par l'honorable Honoré Mercier, premier ministre de Québec, améliore, agrandit, bâtit. En 1887, elle achète une propriété contiguë à notre enclos; puis l'on démolit notre petite maison. Chaque poutre qui s'écroule emporte un lambeau de nos cœurs; nous gémissons à la suite du poète:

Je n'aime pas les maisons neuves.
Leur visage m'est indifférent;
Les anciennes ont l'air de veuves,
Qui se souviennent en pleurant.

Et nos âmes entremêlent leurs pleurs aux soupirs de ton âme,

ô sanctuaire sacré, autel de nos prémices! Sois béni! Vis à jamais au domaine de nos souvenirs!... Adieu!

Un nouveau contrat signé en 1894, par monsieur l'abbé Z. Racicot, nous rend tout ce que nous avons cédé au Gouvernement: nous resterons maîtresses chez nous; de progrès en progrès, notre Œuvre devient florissante.

Les soucis, les labeurs d'installation d'une buanderie, en 1892, sont amplement compensés par un travail régulier, qui améliore les dispositions des prisonnières et augmente les ressources propres à leur adoucir la peine de la réclusion. L'honneur du patronage de cet atelier revient à notre royal Protecteur; aussi, portera-t-il la dénomination de *Buanderie Saint-Joseph*.

La ferveur croissante permet en 1893 une oblation de Consacrée qui reçoit nom: *Euphrasie-des-Sept-Douleurs*. L'inaappréciable avantage, que la séparation des diverses catégories, suivant les exigences de nos Constitutions! En 1894, nous disposions de quelques pièces convenables pour nos chères pénitentes; elles jouirent alors en paix des pieux exercices de leur règlement.

La traditionnelle visite de Monseigneur Fabre nous apporte chaque année la surabondance des grâces dont le ciel l'a rendu dépositaire pour nous. L'observance régulière sert de thème ordinaire à ses allocutions: « Pour bien vivre en communauté, dit Monseigneur, observez votre Règle avec ponctualité, par ce motif qu'elle exprime la Volonté de Dieu. Les gens du monde souvent ne savent quel chemin suivre pour arriver à bien; la religieuse connaît toujours la route qui mène au ciel. Qu'elle s'y maintienne ferme, sans tenir compte de ses goûts ou de ses inclinations, autrement que pour refuser de les satisfaire, sans se décourager jamais en présence des contrariétés. Plus elle s'immolera au bon Maître, plus elle goûtera de joies à son service... Votre Œuvre réellement difficile, ingrate en apparence, n'en est que plus agréable à Dieu. Il faut vous dévouer avec courage et persévérance, en dépit des obstacles de toutes sortes: ces courts labeurs d'ici-bas vous préparent un repos et des jouissances sans terme. »

De graves événements se passent en notre Congrégation, durant 1892. Le 12 mai, Mère provinciale et Mère Marie-de-Saint-François-de-Borgia s'étaient embarquées pour le chapitre d'Angers, quand, au jour de l'Ascension, 26 mai, un câblogramme annonce la mort presque soudaine de Mère générale.

Cette vénérée Mère Marie-de-Saint-Pierre, comtesse de Coudenhove, née à Vienne, le 13 novembre 1813, était la septième enfant de son illustre famille. De bonne heure, elle perdit sa mère, qui contracta la scarlatine au chevet de ses enfants. La mort de sa noble épouse détermina le comte Charles à entrer dans les Ordres. Sans s'arrêter aux considérations de la sagesse humaine, monsieur de Coudenhove suivit les cours de théologie à Mayence et fut ordonné prêtre le 1er septembre 1819. La petite Marie-Léopoldine, alors âgée de six ans, assista à la première messe de son père, vêtue de blanc, cierge en main, le front ceint d'une couronne de lis; solennité dont le souvenir se grava pour jamais dans sa mémoire. Charles de Coudenhove fut un prêtre extraordinairement zélé, infatigable dans ses visites aux malades et aux prisonniers. Il avait soixante-quatre ans lorsqu'il rendit son âme à Dieu; sa mort fut celle d'un saint.

La Mère Marie-de-Saint-Pierre était au physique le portrait fidèle de son père; la ressemblance morale ne fut pas moins frappante: même zèle pour la gloire de Dieu, même détachement des biens de la terre, même amour de l'humilité, même empressement à s'effacer, même dévouement à l'égard des personnes souffrantes ou abandonnées. Sa réponse à la supérieure qui lui demandait le motif de sa détermination caractérise cette âme magnanime: « J'ai choisi le Bon-Pasteur, dit-elle, pour deux raisons. Cet Institut, à cause de son but spécial, est peu estimé du monde; secondement, le bien s'accomplit dans cet Ordre sans être vu des hommes, qui ignorent, la plupart du temps, les résultats obtenus par l'activité des religieuses. N'est-ce pas assez d'avoir Dieu pour témoin, de se dépenser pour Lui seul et sous son regard? » La comtesse avait quarante ans lorsque, en 1853, elle fut accueillie par notre bienheureuse

Mère; quatre ans plus tard, elle fondait à Modène. Son monastère organisé, elle fut rappelée à Angers, comme assistante générale et maîtresse des novices allemandes. A la mort de notre bienheureuse fondatrice, Mère Marie-de-Saint-Pierre dut assumer la charge suprême (8 octobre 1868).

Les beautés physiques et morales, les vertus surnaturelles et sociales, s'étaient donné rendez-vous dans cette âme privilégiée. *Votre Mère*, disait aux religieuses d'Angers le vénéré Père Taoc, s.j., *votre Mère est une sainte et belle figure dans l'Eglise*. Cette beauté céleste, assemblage de toutes les grâces, rejaillissait sur sa personne entière. La franchise et la loyauté se lisaient dans son regard; sa dignité, sa discrétion, en imposaient aux séculiers, comme aux personnes de la maison. *La Supérieure du Bon-Pasteur d'Angers*, avait dit Monseigneur Freppel, *est une personne exceptionnelle. On n'en rencontre guère de sa trempe, ni pour l'intelligence, ni pour le caractère*. Durant ses dernières années, à travers la personification de toutes les vertus, son cachet de distinction reluisait toujours, mais comme entièrement spiritualisé. *Vous avez une Mère qui est un ange*, affirmait le Père Nicou, s.j. »

Le quatrième terme sexennal de Mère Marie-de-Saint-Pierre touchait à sa fin, le chapitre général se rassemblait quand, le 26 mai 1892, à l'âge de soixante-dix-huit ans, elle mourut, entourée des provinciales de presque tout l'univers. Il était deux heures et demie du matin, la messe se célébrait à ses intentions; l'on acheva le saint sacrifice pour le repos de son âme et plus de cinquante religieuses communierent afin que, sans retard, s'ouvrent les portes du beau ciel. Mère Marie-de-Sainte-Euphrasie avait établi cent dix monastères en trente-trois ans; la Mère de Coudenhove en fonda quatre-vingt-cinq en vingt-quatre ans; notre Asile lui devait l'existence.

Au 2 juin suivant, le Saint-Esprit porte les voix sur Mère Marie-de-Sainte-Marine Verger. Née le 7 janvier 1823, au Pic-en-Mauges, diocèse d'Angers, d'une famille chrétienne de vieille roche, qui a donné ses martyrs aux heures de la révolution, Marie Verger puisa dans son foyer béni le profond esprit de foi qui lui fit opérer des merveilles. Dès son enfance, elle se mon-

trait inclinée vers les pauvres et les déshérités; jamais du reste son âme ne connut de retard.

« Un jour, la fillette entraîne une compagne de son âge et s'en va, provisions sous le bras, frapper à la grande Trappe de Bellefontaine. Le révérendissime Père Abbé les reçoit avec bienveillance et fait mine de prendre au sérieux l'affaire de nos anachorètes. Il indique un ermitage, pose les conditions; néanmoins il remet le projet à l'année suivante, afin de mûrir la vocation. Notre ermite ne se tient pas pour battue et revient à date fixe, pour l'exécution des promesses. L'on finit par conclure que la sphère des Trappistines conviendrait davantage à cette Thérèse moderne!...

« C'était une entraîneuse; plusieurs années plus tard, elle arrive à Angers, escortée de jeunes filles, qu'elle conduit au noviciat. Notre bienheureuse Mère les accueille avec sa grâce coutumière. *Et vous, Mademoiselle Verger, quand serez-vous des nôtres?* interroge-t-elle. *Dans huit jours, vous viendrez aussi. — Mais c'est impossible! — Mon enfant, dans huit jours, vous serez des nôtres.* Ce qui arriva: le 8 décembre 1845, sous le manteau de l'Immaculée, celle qui deviendra la seconde remplaçante de Mère Pelletier s'abritait dans ses bras.

« Après sa profession, le 8 août 1848, notre bienheureuse Mère envoie la jeune professe à Perpignan. En la quittant, elle lui dit: *Vous serez toujours une enfant d'obéissance, ma fille chérie, toujours simple, toujours humble et zélée. Vous nous bâtirez une belle maison à Perpignan, vous sauverez beaucoup de pénitentes, vous les aimerez bien. Vous fonderez à Barcelone et ailleurs, vous aurez beaucoup de peines et de difficultés, mais vous triompherez. Dieu sera avec vous, il vous bénira, ne craignez rien. Vous serez un jour provinciale.* La pauvre petite Sœur, comme un oiseau traqué, se récrie: *Mais, ma Mère, vous vous méprenez!* — *Non, mon enfant, c'est bien à vous que je parle; vous vous souviendrez de ce que je vous dis. Allez en paix, je vous bénis.*

« Le 8 décembre 1855, commence la réalisation des prophéties. Sœur Marie-de-Sainte-Marine est élue supérieure de Perpignan; tout le monde aime cette bonne Mère; les notables

de la ville, notamment l'illustre Monseigneur Gerbet, l'honorent de leur confiance. Maintes fois, les merveilles de la Providence répondent à son admirable esprit de foi. Un jour, se trouvant dans un état voisin de la détresse, la Mère prend une bourse, y emprisonne une statue de saint Joseph en disant: *Vous voyez, mon bon saint, que je n'ai plus d'argent pour nourrir mes Sœurs et mes enfants; il faut absolument que vous m'en procuriez.* Elle laisse la bourse dans un placard: quelques jours après, elle l'en tire pleine de louis d'or!... Les dames de la ville, apprenant ce phénomène, se disputent ces pièces et les paient vingt-cinq francs. En 1876, la vénérée prieure fonde la maison de Pau. Elle avait dit à un prédicateur de retraite: *Mon Père, quand vous serez évêque, vous fonderez un Bon-Pasteur dans votre ville épiscopale.* Cet excellent prêtre, ignorant la lourde charge qui allait s'appesantir sur ses épaules, lui répondit: *Ma Mère je vous le promets!* Quelques années plus tard, l'abbé Cortet était promu au siège épiscopal de Troyes. Il tint sa promesse et Mère Marie-de-Sainte-Marine fut chargée d'organiser son monastère. En 1880, sans se douter de la prédiction vieille de trente ans, Mère Marie-de-Saint-Pierre charge Mère Marie-de-Sainte-Marine de fonder à Barcelone; enfin, en 1889, notre héroïne devient provinciale de France.»

Quatre mois après son installation comme supérieure générale, elle devait inaugurer le *Bulletin* de la Congrégation, par le moyen duquel nous vivons intensément la vie de famille. Grâce à son zèle, Léon XIII signera le décret de vénérabilité de Mère Pelletier. A l'époque de son jubilé d'or, un 8 décembre, le ciel s'entend avec la terre pour lui offrir la consolation d'établir un Bon-Pasteur à Lourdes, aux pieds de la Vierge Immaculée, qui l'avait guérie miraculeusement. Quand s'éteindra la vénérée Bergère, au 30 mai 1905, il aura surgi, durant les treize années de son règne, quarante-cinq nouveaux bercails.

Au retour de cette nomination, les supérieures canadiennes de l'Amérique du Sud: Mères Marie de Sainte-Mélanie, de Sainte-Eugénie et de Saint-Zotique s'arrêtent à Montréal: heures d'intimité, réveil d'apostolat, réminiscences inspiratrices d'héroïsme!...

Il est raconté qu'un jour, le très révérend Père Ange Le Doré, douzième successeur de saint Jean Eudes, rendait visite à sa sœur Louise, religieuse hospitalière d'Auray, celle-ci de lui dire: « O Ange, on n'aurait pas dû te nommer Ange, tu es trop laid! — Tu crois? — Oui, tu enlaidis tous les jours! — C'est drôle, tout le monde trouve que je te ressemble! » Et le frère et la sœur d'éclater de rire, à cette répartie qui, paraît-il, ne manquait pas de vérité... Eh bien! affirmons au contraire que jamais appellation ne fut aussi pleinement vécue!

Ce révérendissime Père Le Doré nous visite en 1893; il reviendra en 1895, en 1898, en 1904, en 1910. Bienvenue à cet Ange de la famille eudistine qui, à peine élu assistant général, s'empresse de renouer les plus cordiales relations entre son institut et le nôtre éprouvé! Bienvenue à cet Ange de la Nouvelle-France qui, après les secousses révolutionnaires, lance sa société renaissante jusques aux plages de notre lointain Canada, voire même jusques aux glaces de l'extrême-nord! Trois fois bienvenue à cet Ange de nos monastères canadiens qui dotera notre province d'aumôniers eudistes!

La plume alerte de Monseigneur Laveille écrira: « Nulle figure plus populaire dans le monde ecclésiastique que le supérieur général des Eudistes. Presque tous les diocèses de France connaissaient, comme prédicateur de retraites sacerdotales, ce prêtre breton à la parole originale, dont la bonhomie, souvent malicieuse, cachait des trésors de doctrine autant que de bonté, en attendant qu'il devînt, lors des douloureux événements de 1903, l'oracle des congrégations religieuses. » « Homme extraordinaire, ajoutera le R. P. Rovolt, c.j.m., dont la vie eût rempli l'existence de quatre autres et des plus grands; homme étrange et décevant: paralysé des jambes et infatigable marcheur; cœur d'or et incorrigible batailleur; atrophié de la gorge et intarissable bavard; miséricordieux et intransigeant; bonhomme et autoritaire; réunissant en lui tous les contrastes, toutes les antithèses, toutes les oppositions; confident des comtes de Chambord et de Paris et confesseur des pouilleux de Saint-Julien-le-Pauvre; abreuvé de tristesses et perpétuel rieur; soupirant de la palme du martyr et moribond solitaire

à l'âge de quatre-vingt-six ans! Homme inexplicable, si son unique amour de Dieu et des âmes n'avait pas donné l'unité à sa vie! » D'aussi éminentes personnalités creusent leurs sillons dans tous les champs qu'elles traversent: béni soit le ciel qui dirigea ses pas vers notre humble Asile!

L'insigne honneur de recevoir Monseigneur H. Pasquier, le distingué doyen de la Faculté catholique des Lettres d'Angers, l'auteur de *la Vie de Mère Pelletier*, souligne encore agréablement l'année 1895.

Un quart de siècle en prison, voilà le thème du 30 mars 1895! Ce jour-là, se célèbre le vingt-cinquième anniversaire de notre fondation et du supérioriat ininterrompu de Mère Marie-de-Sainte-Hélène. Une grand'messe d'action de grâces solennise cette heure; monsieur le chanoine Racicot la chante, assisté de monsieur l'aumônier et de monsieur l'abbé Edouard Laramée, lequel avait servi nos premières messes, en *la petite maison*! Monsieur l'abbé H. Langevin, neveu de notre vénéré supérieur ecclésiastique, donne le sermon. Voilà que nous arrive, à la fin de la cérémonie, Monseigneur Langevin, nouvel archevêque de Saint-Boniface; il adresse la parole: « Mes chères Sœurs, dit-il, je m'aperçois qu'il en est des évêques à peu près comme des hommes politiques: partout où ils passent, il faut qu'ils parlent, qu'ils s'y attendent ou non. Cependant, je suis heureux de me trouver au milieu de vous en cette circonstance, et de remercier le bon Dieu pour le bien réalisé dans cet Asile, depuis vingt-cinq ans.

« L'œuvre du bon Pasteur remonte au moment où les scribes et les pharisiens amenèrent devant le divin Maître une femme coupable, avec cette invective: *La loi exige que nous la lapidions...* Après avoir confondu les accusateurs, Jésus dit à cette femme, qui tremble devant Lui: *Allez en paix et ne péchez plus.* Il la renvoie, heureuse de cette paix que le monde ne donne pas, que toutes les richesses ne sauraient payer, parce qu'elle vaut mieux que tous les trésors, la paix de la bonne conscience, la paix avec son Dieu.

« En pardonnant à cette femme, il a pensé à vous, mes chères enfants, et il a gardé pour chacune de vous une place dans

son Cœur. C'est Lui qui a fait naître et qui conserve dans son Eglise toutes ces belles communautés, pour continuer son œuvre de miséricorde: c'est Lui qui souffle, dans les âmes de ses vierges, la vocation, l'amour des âmes, la compassion, l'esprit de dévouement. Pour vous faire du bien, il lui faut cependant votre concours, votre correspondance à sa grâce.

« Nos cœurs sont des forteresses confiées à la volonté et toutes les puissances du monde ne sauraient en violer l'entrée, tant que cette volonté n'a pas cédé. Dieu Lui-même est contraint de rester dehors, jusqu'à ce que cette volonté lui ouvre la porte. Le bon Pasteur frappe parfois longtemps. Pour réussir, il vous a amenées ici où vous pouvez mieux l'entendre. Alors, laissez-le fixer son tabernacle chez vous. Quand il y sera installé, fermez-en les portes, et pour qu'elles soient toujours bien gardées, prenez-en la clef et confiez-la pour jamais à la Mère du bon Pasteur: vous demeurerez à l'abri du danger. Je vous bénis au nom du Père, je vous bénis au nom du Fils, je vous bénis au nom du Saint-Esprit, au nom de cette adorable Trinité, qui vous a marquées de son sceau indélébile au jour de votre baptême. »

Mil huit cent quatre-vingt-seize se voile de deuil par la mort de Monseigneur Fabre; il s'éteint dans la soixante-dixième année de son âge, la vingt-cinquième de son épiscopat et la vingt et unième comme Ordinaire de Montréal. Sourdement miné par la maladie, mais tenace à son poste, Monseigneur, sans se bercer d'illusions, voulait mourir les armes à la main.

Recueilli dans une ardente prière, après l'Extrême-Onction reçue de Monseigneur Moreau, le vénérable prélat, tranquille et confiant, attend l'appel de Dieu. Durant la nuit du 30 décembre, le pieux mourant souvent baise son crucifix; il murmure: « Jésus, Marie, Joseph, je vous donne mon cœur, mon esprit et ma vie; Jésus, Marie, Joseph, assistez-moi dans ma dernière agonie; Jésus, Marie, Joseph, faites que je meure paisiblement en votre sainte compagnie. » Quelques instants après, il incline la tête et expire saintement. L'un de ses collaborateurs intimes écrit peu après sa mort: « Le sacrifice est consommé, le diocèse a perdu son Pasteur. O Dieu, que votre

Volonté soit faite! C'est la parole qui monte du cœur aux lèvres, dans notre immense douleur, en présence du corps inanimé du pieux et saint archevêque qui, durant sa vie entière, n'eut d'autre ambition que d'accomplir la Volonté divine.

« L'épreuve est grande et nous nous sentons plongés dans la plus profonde tristesse; nous nous sentons orphelins.

« Avec quelle ardeur pourtant, nous avons, unis à tous les catholiques du diocèse, supplié le Maître de la vie d'avoir pitié de nous, de nous laisser quelque temps encore notre Père vénéré. Nous avons tant besoin de lui! C'est un miracle que nous demandions et, jusqu'à la fin, nous gardions l'espoir de l'obtenir. Le Seigneur en a jugé autrement, son serviteur était prêt, il voulait lui donner la récompense; tout nous assure que, pour notre Père tant pleuré, le bonheur sans fin est déjà commencé! »

En la fête du Sacré Cœur de Jésus, 25 juin 1897, monsieur la chanoine Bruchési était élu, par le Pape Léon XIII, pour succéder à Monseigneur Fabre sur le siège métropolitain de Montréal. Monseigneur Bruchési, alors âgé de quarante et un ans, se trouvait dans sa dix-huitième année de sacerdoce. Ce choix de Rome parut fort heureusement justifié.

Né à Montréal, le 29 octobre 1855, du marchand Paul-Dominique Bruchési, de proche origine italienne, et de dame Caroline Aubry, de vieille souche canadienne, Paul-Napoléon, l'aîné de leurs enfants, grandit dans un milieu profondément chrétien. Il suivit ses premières classes, dans sa ville natale, chez les Sœurs Grises de l'Asile Saint-Joseph et chez les Frères des Ecoles Chrétiennes de la rue Richmond, d'où il passa au collège de Montréal, sous la direction sulpicienne. Il alla terminer sa philosophie à Issy, près Paris, où il compta parmi ses professeurs le distingué monsieur C. Lecoq, plus tard directeur du grand séminaire de Montréal. Il reçut la tonsure cléricale à Paris, des mains de Monseigneur Guibert, et il séjourna trois années au séminaire français de Rome d'où il suivit, au Collège Romain, les doctes leçons de théologie et de droit canonique des illustres maîtres que furent Palmieri, Mazella et De Angelis. Il conquiert brillamment ses titres de docteur en théologie et

de licencié en droit canonique. Ordonné prêtre, le 21 décembre 1878, en même temps que le futur Benoît XV, dans la basilique de Saint-Jean-de-Latran, par le cardinal Monaco de la Valetta, monsieur Bruchési se rendit ensuite en Terre Sainte et visita plusieurs pays d'Europe.

De retour au Canada en 1880, l'abbé Bruchési fut pendant quelques mois secrétaire de Monseigneur Fabre. L'année suivante, sur demande de Monseigneur Taschereau, il passa au diocèse de Québec et succéda à monsieur l'abbé Bégin (futur archevêque et cardinal), dans la chaire de dogme de l'Université. Il y fit belle figure; sa réputation d'orateur et de conférencier s'établit très vite. Revenu à Montréal en 1885, il exerça la charge de vicaire à Sainte-Brigide et à Saint-Joseph; en 1887, on l'appelait à l'archevêché: il était créé chanoine titulaire en 1891; des charges importantes lui échouaient à l'Université, à la commission scolaire, dans les procès de canonisation et dans le concile de Montréal. Successivement ou simultanément, monsieur le chanoine Bruchési fut archidiacre du diocèse, directeur de la *Semaine Religieuse*, aumônier du Mont-Sainte-Marie, supérieur des Sœurs de Sainte-Anne, aumônier général de la Société des Artisans et, en 1894, commissaire du gouvernement de Québec à l'exposition universelle de Chicago. De toutes façons, il se trouva mêlé à la direction spirituelle et à l'administration temporelle de l'Eglise de Montréal. Ses aptitudes et ses talents, plus encore son savoir et ses vertus aimables, le firent se distinguer partout, et apprécier, et estimer de tous.

Quand le Saint-Père jeta les yeux sur monsieur le chanoine Bruchési pour l'élever à l'épiscopat, personne ne s'en étonna que lui seul. Malgré la conscience de ses responsabilités, certes! il s'inclina avec une belle simplicité devant la décision du pape, plaçant tout entier son recours dans le Seigneur, ce qu'exprime si juste la devise de ses armes: *In Domino confido!* L'on sait combien fécond et fructueux devait être son règne, pendant un quart de siècle.

Le 8 août 1897, Monseigneur Paul Bruchési reçoit la consécration archiépiscopale des mains du cardinal L.-N. Bégin. Au 24 septembre, Son Excellence nous accorde une visite pater-

nelle, aurore d'une traînée de grâces, laquelle, pendant vingt-deux ans, illuminera nos cloîtres de ses charmes, de ses sourires, de sa poésie radieuse, de ses vertus si attrayantes. Ce jour-là, Monseigneur nous dit avec condescendance qu'il a besoin de sagesse et de prudence, d'énergie et de fermeté, mais aussi de douceur et de bonté; car, ajoute-t-il, après Monseigneur Mermillod: « Si la mitre de l'évêque est toute dorée, elle est aussi toujours doublée en peau de chagrin. »

Monseigneur Bruchési! nom synonyme de poème, d'épopée, de grandeur d'âme, de délicatesses exquises des sentiments et de la forme! Qui n'a point connu Monseigneur Bruchési ignorera toujours les plus délicieuses, les plus brillantes pages de notre histoire canadienne. Sa seule apparition lui conquiert la terre de tous les cœurs...

Il la donne à son Roi, cette terre féconde;
Son Roi va le payer des maux qu'il a soufferts:
Des trésors, des honneurs, en échange d'un monde,
Un trône. Ah! c'est peu... Que reçut-il? des fers,

chante le poète au sujet de Colomb; une couronne d'épines, soupirent nos cœurs éplorés, au souvenir du plus aimé des Pères! Et là, dans les replis intimes, gémit notre douleur... Encore un peu de temps! et Dieu Lui-même, ô Monseigneur, essuiera toutes larmes de vos yeux, échangeant vos ronces pour le diadème d'une gloire égale à vos tribulations! *In Domino confido!*

Mais ne devançons pas les ans. Dès sa première année d'épiscopat, Monseigneur inaugure ses visites du jour des Rois, — manifestation de la Lumière aux âmes enténébrées de la prison! — puis celles du Vendredi Saint. Il apporte alors sa propre relique de la vraie croix et, de sa main auguste, la fait vénérer à tout le personnel, jusques aux malades confinées à l'infirmerie. Nous le revoyons en l'un de ces grands Vendredis: « Notre Père n'est plus, dit Monseigneur, en guise de salut. C'est bien aujourd'hui la mort de notre Père, insiste-t-il, et il continue sur ce ton de piété confiante, simple, filiale, dont il a gardé le secret. Oh! si nous savions combien le divin

Crucifié nous a aimés et combien il nous aime toujours! Apprenons à le connaître et à l'aimer de plus en plus; promettons-Lui de travailler avec courage à notre amendement et consolons son divin Cœur si plein de tendresse pour nous tous. Mes Sœurs, soyez toutes des Maries au pied de la croix. »

Le 11 décembre 1897, par un décret de Léon XIII, Mère fondatrice est déclarée vénérable; un vibrant *Te Deum* lancé jusques au Cœur de Dieu chante, de par l'univers, l'allégresse de notre Institut.

Identifiée à notre Asile qu'elle a vu naître, qu'elle a fait prospérer et grandir, Mère Marie-de-Sainte-Hélène s'arrache à cette œuvre de sa jeunesse, au 16 juillet 1898, pour assumer la charge du provincialat, en remplacement de Mère Marie-de-Saint-Alphonse-de-Liguori. Son cœur de Mère emporte celui de ses filles... Aujourd'hui encore, à quarante ans de distance, nos chères anciennes, tant de la communauté que des classes, tressaillent au seul nom de Mère Marie-de-Sainte-Hélène, et bien avisé serait celui qui les détournerait de leurs dévots pèlerinages à son portrait, pour les orienter davantage vers notre Bienheureuse. « Nous l'aimons moins, affirment-elles, parce que nous ne la connaissons que par ouï-dire, mais, Mère Marie-de-Sainte-Hélène, par exemple!... » Devine qui pourra l'accent final de cette exclamation, où passe toute la sève de leur âme. Cette Mère au grand cœur, une aimable Providence voudra bien nous la rendre un jour.

Sa petite maison de 1870 s'est métamorphosée en un vaste monastère, où habitent 57 religieuses, 37 pénitentes, 110 détenues. Nous avons hospitalisé 13 908 prisonnières dont 141 sont mortes chez nous. Plusieurs, à qui nous avons procuré une position avantageuse, persévèrent dans le bien et se tiennent en fidèles relations avec leurs Mères blanches.

En outre, 839 pénitentes ont trouvé sûr asile en notre enclos. 10 y persévèrent depuis vieille date, 6 ont pris leur essor comme d'heureuses prédestinées; 4 ont revêtu la bure des Madeleines, 8 se dévouent près de leurs compagnes, en la société des Consacrées. *Quid retribuam?*... Nous continuerons nos immolations jusqu'au don total, pour Dieu et pour les âmes!

Impossible de passer sous silence la remarquable Mère Marie-de-Saint-Alphonse-de-Liguori Cadotte. Elle prononce ses vœux en 1870; bientôt, elle devient assistante et directrice au pensionnat de Saint-Hubert, pour assumer, en 1877, la charge de provinciale qu'elle portera vingt-deux années. Tout de suite, elle fonde le pensionnat Saint-Louis-de-Gonzague; en 1890, Halifax, N.-E.; en 1893, Saint-Jean, N.-B.; en 1895, la maison de Lorette, à Parc-Laval (aujourd'hui Laval-des-Rapides); elle envoie des missionnaires en Amérique du Sud. C'est une bâtisseuse, que cette supérieure dans toute la force du terme, c'est une personnalité, qui ne pénètre nulle part sans laisser de larges traces de son âme magnanime. Dès son arrivée à la rue Sherbrooke, elle y entreprend la construction de la chapelle semi-publique; elle augmente ce monastère de deux annexes: l'une pour les Madeleines, l'autre pour les pénitentes; puis elle organise la buanderie, principal moyen de subsistance jusqu'à ces derniers temps.

Sa foi inébranlable inspire ses entreprises, qu'elle poursuit avec une indomptable énergie, tandis que son humilité reçoit avec grâce et reconnaissance, conseils et avis dont elle sait profiter. L'amour du bon Dieu la favorise d'une clarté de vue, d'une élévation, d'une persévérance, qui la classent parmi les femmes fortes des Livres saints. A ses rares qualités de l'esprit et du cœur, se joint une piété profonde de bon aloi, une piété ardente et communicative. Les fêtes de l'Eglise se préparent avec entrain; elle y veut le plus de splendeur possible, exige une mélodie enlevée avec brio; l'on parle encore de ces solennités: ce temps fait époque dans notre histoire. Sa voix puissante, expressive et onctueuse réveille tout son monde à la seule récitation d'un *Avé*; son rythme harmonieux attire chaque soir les gens à la chapelle, pour y écouter le point de méditation.

Son port imposant, sa physionomie agréable, commandent le respect, inspirent la confiance; dès qu'on l'approche, l'on éprouve le besoin de se mettre à son service; aussi la province lui doit-elle de nombreux et fidèles bienfaiteurs.

Pour ses Sœurs, elle est Mère; sa parole chaude et entraînante les rend capables d'héroïsme. Son œil veille à tout, aux

moindres détails de la Règle: la discipline se garde à merveille. Mais voilà qu'une obéissance l'envoie à la minuscule maison de Lorette; aussitôt, ce bercail entre en ère de progrès. Puis elle part pour son priorat d'Halifax: les bâtisses commencent à y surgir; elle y prépare en outre l'établissement des Madeleines et reçoit à cet effet onze mille piastres de mademoiselle Walsh, personne riche intéressée à ses projets.

Alors le Seigneur la marque de sa croix: un cancer la conduira au tombeau. Autant cette religieuse extraordinaire a travaillé, autant elle souffrira et avec une égale maîtrise surnaturelle. Assistée par les Pères eudistes, qui desservent le séminaire d'Halifax, la chère Mère prépare son définitif voyage et s'endort de son dernier sommeil, le 10 février 1909. Sur cette tombe, se referme l'une des plus glorieuses pages de notre famille claustrale.

Le 20 juillet 1898, monsieur le chanoine Racicot installe notre deuxième supérieure, Mère Marie-de-Saint-Etienne Lusier, auparavant prieure à Saint-Hubert. Règle vivante, âme d'oraison et de haute vertu, cette religieuse continuera d'attirer les rosées du ciel sur la terre des âmes. Elle est née à Boucherville, a prononcé ses vœux le 7 juin 1872 et assumé bientôt la charge de maîtresse des Madeleines; se dépenser dans les classes, telle est son aspiration, lorsqu'en 1878, l'obéissance lui impose les responsabilités du pensionnat de Saint-Hubert où, pendant vingt ans, elle édifie par son esprit religieux, son zèle, son abnégation. A la nomination de Mère Marie-de-Sainte-Hélène au poste du provincialat, nous la recevons pour sa remplaçante.

Rigide à elle-même, la vertueuse Mère, à son insu, paraît-elle rigide à autrui? La transition, un peu brusque, suscite des souffrances: Mère Marie de Saint-Etienne fixera sa tente au sommet du Calvaire. *Quand tout nous manque*, confiera-t-elle à une intime, *il reste Dieu*. En 1901, elle part pour Saint-Jean, N.-B., où elle mènera la barque jusqu'en 1908. Rude tâche, que celle d'apprendre l'anglais à plus de soixante ans! Son obéissance, son amour des âmes, ne connaissent que la voie

du renoncement. Pour le bien-être des enfants, elle avait entrepris en cet Asile l'aile des pénitentes; à Saint-Jean, elle construit, elle améliore, elle agrandit. Un jour, à bout de forces, cette bergère dévouée prend le train pour Montréal; à peine arrivée, une attaque d'urémie la frappe; elle expire le surlendemain, sans avoir repris connaissance. C'est le 16 mars 1908, que cette Mère regrettée voit enfin tomber le voile de sa foi; elle avait 62 ans, dont 37 de religion. Monseigneur Bruchési partage le deuil de notre province; aux funérailles célébrées au monastère de la rue Sherbrooke, il chante l'absoute et se rend ensuite à la communauté, présenter ses condoléances.

Soulignons maintenant la caractéristique de nos derniers aumôniers jusqu'à l'arrivée des Pères Jésuites. Monsieur Herménégilde Charpentier ne fait que passer chez nous, en 1889; il nous quitte pour l'aumônerie des Sœurs de la Miséricorde; leur *Histoire* en tracera ce portrait: « C'était un homme à l'esprit fin, une âme d'artiste, un prêtre délicat et dévoué, de foi très vive. De bonne éducation, poète à ses heures et musicien de valeur, de tenue et de mise toujours soignées; il s'attirait de nombreux amis, par l'aisance de son commerce et ses talents de société. » Il mourut à l'hôpital des Incurables, le 22 janvier 1921, à 72 ans.

Monsieur Azarie Dugas, son successeur en 1888, était né à Saint-Jacques de Montcalm, le 6 décembre 1855. Saint-Jacques! magnifique paroisse si fertile en vocations sacerdotales et religieuses, et dont un vieux prêtre disait malicieusement: « Qui n'a pas vu Saint-Jacques ne connaît que le clocher de son village! » Saint-Jacques doit une large part de son lustre à la famille acadienne des Dugas: l'on y a même compté à la fois trois *Monseigneur Dugas*, protonotaires apostoliques, Monseigneur Marcel Dugas et monsieur le curé Alphonse Dugas étaient frères de monsieur Azarie. Celui-ci, d'une distinction innée, sérieux et appliqué à l'étude, se livrait avec zèle aux travaux du saint ministère. Ses sermons éloquents irradiaient la lumière et la charité; il chantait bien et s'ingéniait à rehausser nos fêtes. Son noble cœur favorisa notre Monastère et nous attira

la bienfaisance de sa respectable famille. Il nous quitta en août 1893, pour aller suivre des cours supérieurs à Rome, d'où il revint docteur en droit canonique. Monsieur Azarie Dugas est décédé à l'Hôtel-Dieu, le 27 février 1907.

Monsieur l'abbé Joseph-Philippe Brady, de Saint-Antoine (Huntingdon), débute à notre Asile, le 25 août 1893. Riche de zèle et de dévouement, Irlandais jusqu'à la moelle, mais sans l'exubérance coutumière aux fils de la verte Erin, monsieur Brady, la modestie en personne, n'aime ni le bruit, ni la réclame; par ses vertus et ses activités raisonnées, il accomplit beaucoup de bien à Sainte-Darrie, comme d'ailleurs dans sa paroisse de Sainte-Mary, pour laquelle il nous quitta en 1901; il mourut à 85 ans, le 4 juin 1935, dans sa soixantième année de sacerdoce.

De 1901 à 1903, se succèdent messieurs les abbés John-Patrick Kiernan et Joseph-Wilfrid Chauvin qui, durant leur rapide séjour, firent besogne de bons prêtres, surtout auprès des prisonnières anglaises.

Mère Marie-de-Sainte-Hélène captivait la confiance avec une telle aménité, que nos relations rivalisaient de largesses pour participer aux mérites de l'établissement. Monsieur le docteur J.-W. Mount nous prodiguait soins et bontés depuis 1871.

Ce vénérable médecin, né à Saint-Henri de Mascouche le 4 août 1821, d'un père anglais et d'une mère canadienne-française, fit ses études partie à Sainte-Thérèse, partie à l'Assomption. Il se fixa à Montréal, où sa clientèle importante ne l'empêcha point de se dévouer pour les pauvres, et sa charité proverbiale lui valut une belle popularité. Monsieur le docteur Mount, élu échevin et membre zélé de la société Saint-Jean-Baptiste, portait, en dépit de son nom, une âme fièrement canadienne.

En octobre 1899, une pneumonie le terrassa; il désirait mourir dans un jour dédié à la sainte Vierge: cette incomparable Mère pouvait-elle lui choisir meilleur que son Immaculée-Conception? Il expira précisément le 8 décembre. Sur son lit de parade, il tenait en mains, avec son crucifix, le cierge qu'il

avait porté à l'église, durant les cérémonies de 1854, au jour de la proclamation du dogme marial.

De ce *père vénéré*, un délicat souvenir nous reste. Lorsque, pour la première fois, l'on pénètre dans notre chapelle, l'on y est pieusement réjoui par la toile de *Delfosse* (notre artiste canadien), laquelle domine au Sanctuaire. La divine Bergère, entourée de brebis qu'elle caresse, présente à la plus choyée, portée sur les épaules du bon Pasteur, des épis d'or; celle-ci avance la tête pour les déguster, tandis que Jésus les reçoit. Dans le lointain, un temple se profile; là-haut, par une trouée lumineuse, descendent deux petits anges enlacés dans leur vol; ils apportent lis et roses, emblèmes de notre Congrégation; plus loin, une légion de petits amours contemplant, curieux et ravis... Or, monsieur Mount donna la part du lion pour l'achat de ce tableau. C'est en avril 1896, qu'il mettait ce dernier sceau à ses largesses; sans compter ses multiples dons, il avait soigné gratis tout notre monde durant dix ans. Ensuite le Gouvernement lui accorda des honoraires pour la prison, mais son dévouement désintéressé ne pouvait s'acquitter en monnaies courantes. Merci à la douce Immaculée de s'être penchée vers ce chrétien modèle, au jour le plus radieux du ciel et de la terre. Là-haut, qu'elle nous conserve sa protection!

Il nous est agréable de clore ces trente années de nos Annales, par une ascension de notre supérieur ecclésiastique. Sur le désir de Monseigneur Bruchési, le souverain Pontife l'élève à la dignité de protonotaire apostolique. « Cette nouvelle, dit *la Semaine Religieuse*, est saluée par de chaleureux applaudissements, allant tout à la fois au dignitaire et au Pasteur, qui honore d'une façon si délicate l'auxiliaire dévoué de trois générations d'évêques: monsieur Racicot avait déjà servi pendant de longues années Monseigneur Bourget et Monseigneur Fabre.

« Le clergé du diocèse, le chapitre de la cathédrale et les membres de l'Université, dont Monseigneur Racicot est le vice-recteur, sauront un gré infini à Monseigneur l'archevêque d'avoir provoqué cette haute et juste consécration du mérite

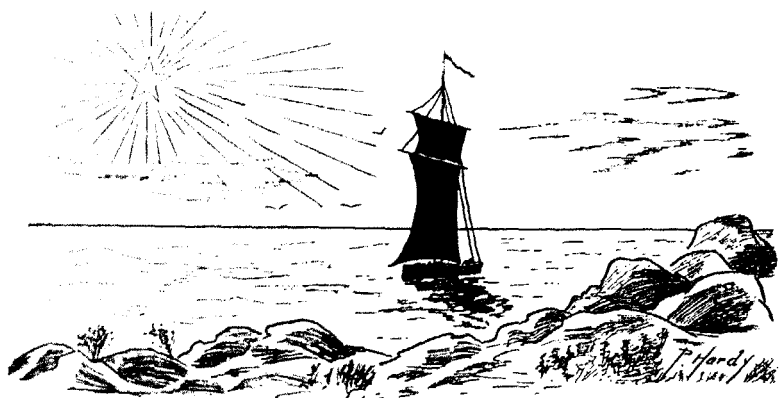
et de la vertu. Tous vénèrent, dans sa personne, l'homme aimable et bon, le piétre exemplaire et de rare distinction, le collaborateur puissant et désintéressé dans les œuvres difficiles.

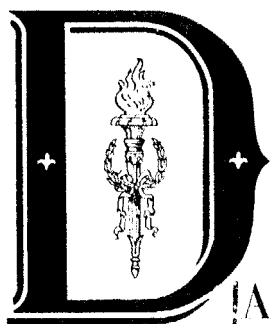
« Administrateur d'énergie et travailleur infatigable, autant qu'homme de prière et de douceur à toute épreuve, le succès a couronné chacune de ses entreprises. Parmi tant de travaux, qui ont rempli sa carrière déjà longue, mentionnons au moins les florissantes institutions de charité et d'éducation du Bon-Pasteur, le relèvement des finances du diocèse de Montréal, la construction de notre magnifique cathédrale et le développement harmonieux et sûr de l'œuvre universitaire.

« Une des joies les plus profondes et la plus douce consolation de Monseigneur Racicot sera sans doute d'avoir reçu les approbations et les éloges du Saint-Père, pour la part prépondérante qu'il a prise à l'achèvement de la cathédrale de Montréal.

« Aucune louange ne saurait être plus sensible au disciple fidèle de Monseigneur Bourget, à ce confident intime auquel le saint prélat confiait, dans une suprême recommandation, la mission de terminer son œuvre de prédilection. »

Le bon Dieu nous soumet à l'école des saints: noblesse oblige !





DANS la Confiance en Dieu

1900-1910

Consécration du vingtième siècle au Sacré-Cœur — Mère Marie-du-Divin-Cœur Vischering — Mort de Léon XIII — Pie X — Monseigneur Falconio — Jubilé de l'Immaculée-Conception — Monseigneur Bruchési — Mère Marie-de-Sainte-Domitille — Mère Marie-de-Saint-Thomas-de-Villeneuve — Filles-de-Jésus et Cisterciennes — Mère Marie-de-Saint-François-de-Borgia — Mère Marie-de-Saint-Joseph-de-Bethléem — Les Pères Jésuites — Monseigneur Racicot — La Voix de notre Cloche.

Si l'on me demandait comment la Congrégation a pris de tels développements en si peu d'années, je répondrais: « Cherchez dans le sein de Dieu, cherchez dans le Saint Cœur de Marie, car pour moi, je n'en sais rien. »

Bienheureuse Mère Fondatrice

Nous voguons vers la confiance en Dieu. Dans les grâces et les joies d'un grand jubilé, s'ouvre le siècle du Sacré-Cœur. Au 8 juin 1899, Léon XIII lui consacrait le genre humain. Sur la demande instante de Notre-Seigneur, Mère Marie-du-Divin-Cœur Vischering, supérieure du Bon-Pasteur de Porto,

en avait pressé le Saint-Père et lui avait annoncé que le bon Dieu lui conservait la vie en vue de ce privilège, mais que la mort tarderait peu ensuite. Elle-même, âgée seulement de trente-cinq ans, s'éteignit aux premières Vêpres de cette fête du Cœur de Jésus, 8 juin 1899. Ne fallait-il pas une telle victime, pour un acte d'aussi lointaine portée?

Léon XIII devait expirer à quatre-vingt-treize ans, le 20 juillet 1903. Avec Grégoire XVI et Pie IX, le nom de cet illustre Pontife se grave au cœur de notre Congrégation. Son intérêt pour la cause de notre bien-aimée fondatrice lui imprima un essor vigoureux. Le 7 décembre 1897, il la déclara vénérable et, le 11 décembre, se ratifia le décret; au 1er mai 1902, il signa celui de *renommée de sainteté*. Trois fois, Mère Marie-de-Sainte-Marine Verger s'était agenouillée aux pieds de Léon XIII, en 1893, 1897 et 1900. Pour la Sainte-Marine, le 18 juin, un télégramme apportait toujours à Angers la bénédiction du Saint-Père; encore un mois avant sa mort, notre Sion goûtait cette insigne faveur. Lorsqu'en 1900, des calomnies diffamantes furent lancées contre le Bon-Pasteur, dans certaines feuilles publiques, Léon XIII écrivit à Mère générale une lettre pleine de bienveillance et de consolations.

Surtout, le Pape manifestait une tendre vénération pour Mère Marie-du-Divin-Cœur: il désirait sa glorification et s'était empressé d'indulgencier son acte de Consécration au Cœur de Jésus. Ce Pontife, qui a donné une telle extension à ce culte béni, devait s'endormir du dernier sommeil au rythme des litanies qu'il venait d'approuver: « Cœur de Jésus, espérance de ceux qui meurent dans votre amour!... Cœur de Jésus, délices de tous les saints!... » murmurait à son chevet le cardinal Vanutelli. Sur l'intercession des élus qu'il avait canonisés ou béatifiés, son âme franchit les parvis célestes. « Allons vers l'éternité! » telle fut l'une de ses paroles suprêmes.

Monte à l'autel de Dieu!... C'est l'heure solennelle,
O Pierre, ô Prêtre, roi des prêtres et des rois!
L'Ange du sacrifice étend sur toi son aile;
Monte à l'autel de Dieu qui règne par la croix.



Saint Jean Eudes et les Saints Cœurs.
(1601-1680)

Saint Jean Eudes, apôtre des Sacrés Cœurs, priez pour nous.
(200 p. d'ind.)

Prêtre éternel, debout sur le monde qui passe,
 Val... Depuis de longs jours, tu connais le chemin;
 Celui qui fit le temps et qui remplit l'espace,
Soixante-dix ans près, a tenu dans ta main.

Je serai leur refuge assuré pendant la vie et surtout à la mort,
 cette promesse du Cœur divin venait de recevoir une éclatante démonstration.

Sur Pie X, nous reportons l'amour filial que l'Institut a toujours professé pour le Chef de l'Eglise. Trois jours après son élection et deux jours avant son couronnement, le cardinal Respighi, frère de la Mère Marie-de-Sainte-Modeste, alors provinciale de nos monastères de Rome, lui écrivait: « Ma très chère Sœur, je sors d'une audience de Pie X; Sa Sainteté daigne accorder une bénédiction spéciale à votre révérende Mère générale et à toutes les maisons du Bon-Pasteur. Je vous bénis aussi de tout cœur. Votre très affectionné frère, le cardinal Vicaire. 7 août 1903, à midi. » Abreuvées aux sources vives, que nous ouvrira le Pape de l'Eucharistie, nous guiderons les âmes vers ces eaux limpides qui assurent l'immortalité.

Rome visitait la prison, au 20 mars 1900, en la personne de Monseigneur Falconio, délégué apostolique. Cet éminent personnage daigne s'incliner avec une condescendante bonté, vers nos modestes témoignages de vénération. Il examine attentivement les décorations: un oriflamme porte, avec la devise de Léon XIII, le symbolisme du Canada, puis au centre, le mot Rome. « Oh! Rome, Rome!... » s'exclame Son Excellence. « Oui, Rome et le Canada reliés par votre chaîne d'or », observe souriant notre bon Monseigneur Racicot. Au nom du Vicaire de Jésus-Christ, Monseigneur bénit avec effusion.

Le jubilé de l'Immaculée-Conception, 8 décembre 1904, encore une étoile scintillante dans notre firmament! Nous n'avons garde de passer outre sans y reposer le regard. Cet incomparable mystère ne semble-t-il pas deux fois nôtre, à cause du contraste de nos Œuvres? D'ailleurs, pourquoi l'intelligente Providence aurait-elle permis que Notre-Seigneur prit possession de notre Ordre naissant, précisément en cette date?

Saint Jean Eudes, le 8 décembre 1641, célébrait pour la première fois le saint sacrifice, en sa petite Congrégation de Notre-Dame-de-Charité, dont l'organisation s'élaborait depuis le 25 novembre précédent.

Les privilégiés du bon Dieu partagent-ils son omniprésence? Monseigneur Bruchési se donne à tous, chaque institution semble sa préférée. Sa radieuse intelligence verse à flots le bonheur, où sa tendresse paternelle conduit ses pas. Trois ou quatre fois l'année, nos portes s'ouvrent à cet archevêque révérent et tant aimé. Oh! alors il fait du soleil plein nos cloîtres!

Un jour d'Épiphanie, Son Excellence, avec sa grâce coutumière, salue nos pénitentes par l'un de ses jolis mots: « Ici, règne le bonheur, n'est-ce pas? » Spontanément, la chorale de répondre:

Ici, tout s'illumine
Aux rayons du bonheur,
Lorsque Votre Grandeur s'incline,
Vers les enfants du Bon-Pasteur.

De l'ambiance qui rayonne sur ses pas, jaillissent les élans joyeux. Parfois Monseigneur vient seul, souvent une escorte distinguée l'accompagne: heure propice aux bienfaisantes impressions! Des larmes émues expriment les sentiments, surtout des laïques, qui contemplent en la vertu reconquise, des paraboles vécues — et des plus émouvantes — de l'Évangile du Maître.

Certains jours, Monseigneur donne la messe et communie notre assistance nombreuse, même les prisonnières. Rarement, il cède sa place pour le sacrement de confirmation. Les détails de notre vie intime l'intéressent. En 1903, Monseigneur annonce que la Compagnie de Jésus accepte le ministère de notre Asile. L'heureuse nouvelle! En ce temps-là, personne ne songeait aux Pères Eudistes, peu connus à Montréal. L'on entretenait fervente dévotion à saint Ignace, et pour cause! Notre bienheureuse Mère n'engage-t-elle pas à nous soumettre volontiers à la direction éclairée des Pères Jésuites? « *Les Exercices de saint Ignace*, dit-elle, ont suscité plus de saints qu'ils ne contiennent de lettres. »

Monseigneur notre archevêque enveloppe d'une telle sollicitude ses communautés religieuses, qu'il entreprend lui-même la visite canonique. Messire Jésus passe chez nous: qui ne le reconnaît? Bientôt, suivront les lignes que voici: « Vous voudrez bien recevoir cette lettre comme un souvenir de ma visite canonique dans vos différentes maisons. Elle vous porte nos bénédictions et nos vœux, en même temps que l'expression de notre dévouement, de notre paternelle affection. Nous sommes heureux, nos très chères filles, de rendre témoignage à l'esprit religieux, à la ferveur, au zèle, qui règnent parmi vous. Nous vous avons vues auprès des enfants que vous instruisez, des prisonnières dont vous prenez soin, des orphelines et des abandonnées que vous recueillez sous votre toit, des infortunées qui s'étaient égarées et que vous travaillez à ramener dans le chemin de la vertu, des pénitentes que vous maintenez dans la pratique du devoir et de l'amour de Dieu; partout vous apparaissez, continuant ici-bas l'œuvre du bon Pasteur. Vous méritez votre beau nom; vous êtes les servantes dévouées de la sainte Eglise et la société doit saluer en vous des bienfaitrices insignes.

« Etablies à Montréal depuis plus d'un demi-siècle, que de choses vous avez accomplies pour la gloire de Dieu, avec le secours de sa grâce! Tout ce que nous constatons chaque jour est, pour notre cœur d'évêque, un sujet de douces consolations.

« Au cours de notre visite, nous n'avons trouvé aucun abus à corriger; les Constitutions sont respectées et observées; dans chacun de vos établissements, il nous a semblé que vous formez une famille visiblement bénie de Dieu. » L'allocution s'achève par des conseils pratiques à conserver et à méditer dans nos cœurs. L'ère de Monseigneur Bruchési continue dignement les époques privilégiées de Nos Seigneurs Bourget et Fabre.

Lorsque ce vénéré prélat s'achemine vers l'Europe, nous recevons, sinon toujours une visite, du moins un mot d'adieu: assurance bienveillante que notre souvenir l'accompagne aux pèlerinages d'outre-mer. A son retour, il nous apporte les brises de Rome et d'Angers, car c'est une joie jamais épuisée de retrouver en notre Maison-Mère, sur cette terre de la vieille

France, son *petit Canada*. Mère Marie-de-Sainte-Domitille est à la hauteur de ces nobles fiertés.

Naguère, lorsqu'il présidait l'installation d'une supérieure, Monseigneur n'avait rien de meilleur à souhaiter que cette brève parole, si éloquente sur ses lèvres: *Soyez Mère!* Or, Monseigneur Bruchési n'offre-t-il pas un vivant exemplaire du Père qui règne dans les cieux ?

Vive Mère Marie-de-Sainte-Domitille! Après trente années, elle nous revient, première assistante générale, en qualité de Visitatrice. Les actions de grâces s'entremêlent: que d'événements! que de progrès! La petite maison n'existe plus, mais nos œuvres ont grandi, Mère Marie-de-Sainte-Hélène est devenue provinciale; des sept fondatrices, il ne reste que Sœur Marie-de-Saint-André, toujours à la besogne. Sœurs Marie-de-Saint-Amable et Marie-de-Sainte-Félicité, elles aussi, ont connu le bon temps de jadis. C'est le 7 mai, que nous goûtons les prémices de nos joies; Sœur Marie-de-Sainte-Scholastique, maîtresse des novices irlandaises, accompagne Mère Marie-de-Sainte-Domitille; elles reviendront le 21, pour la visite régulière.

Nous avons perdu Mère Marie-de-Saint-Etienne, nommée prieure à Saint-Jean, N.-B. La digne Visitatrice nous présente une supérieure au nom populaire: Mère Marie-de-Saint-Thomas-de-Villeneuve, à qui plusieurs doivent leur formation religieuse. Bientôt, 28 mai 1901, arrive comme assistante Sœur Marie-de-la-Salette Normandeau, brillante de jeunesse et d'entrain, bien cordiale et sympathique. Mère Marie-de-Sainte-Domitille avait jeté des semences de vertu, elle en assurait la croissance, par la stabilité du bonheur et la prospérité de notre Monastère: la nouvelle supérieure était richement qualifiée pour continuer et développer la fondation de Mère Marie-de-Sainte-Hélène. Ce passage a gravé son nom sur 1901: quand nos Sœurs éveillent les réminiscences de cette époque, elles précisent: « Lors de la visite de Mère Marie-de-Sainte-Domitille... » et les souvenirs prennent couleur de rose !

Voici Mère Marie-de-Saint-Thomas-de-Villeneuve, une prieure qui exercera son influence profonde. Née à Saint-Germain de Bellechasse, lors du décret de l'Immaculée-Conception, 1854, elle se proclamera volontiers privilégiée de Marie: la sainte Vierge est sa passion. Quand elle a épuisé son vocabulaire à la louange de *notre bonne Mère*, elle termine par l'abondance des larmes, et le silence de son amour achève son hymne marial. *Aimez Marie et le ciel est à vous*, clame-t-elle, à la suite de saint Bernard. Encore aujourd'hui, nos enfants la surnomment *la Mère qui aimait tant la sainte Vierge*.

A son entrée au noviciat, quand Mademoiselle Philomène Guay traverse les grilles, elle se dit: *Je ne serai pas religieuse à demi!* Elle tient parole et va de l'avant. Sœur Guay porte son nom: au début de sa vie religieuse, la franche gaité déborde son âme au point que, le soir, après Matines, arrivée à sa cellule, elle commence par s'asseoir pour se payer le luxe de décharger tout le rire emmagasiné par la Règle du silence!... D'autre part, sa dignité, nous dirions volontiers sa majesté gracieuse, imprime à sa physionomie un cachet de vertu grave et captivante. De sa nature riche et vigoureuse, de sa jovialité, de son enthousiasme entraînant, sa piété tendre, ardente et intelligente formera un ensemble accompli de la plus aimable perfection religieuse. Du même pas, marchent celles qui deviendront Mère Marie-de-Saint-Jean-Baptiste et Mère Marie-du-Saint-Rédempteur, deux types de femmes fortes, de religieuses modèles; toutes trois se stimulent à la conquête de la sainteté; elles entreprennent leur carrière par ce défi: *Monter à qui mieux mieux!* Leurs voies ne se ressemblent guère, mais Dieu seul pourra discerner à qui revient la palme.

Ses vœux prononcés le 22 novembre 1881, la jeune professe a charge des Madeleines, puis en 1887, on la nomme maîtresse des novices. Sa vie intérieure intense, son entrain surnaturel, sa distinction native, sa facilité d'élocution, autant d'aptitudes qui la désignent à cette difficile fonction. Ses novices porteront l'empreinte indélébile de son école de haut mérite. Prieure à Sainte-Darie de 1901 à 1906, elle retourne diriger le noviciat

jusqu'à 1910, où elle revient prendre les rênes jusqu'à 1918, pour un troisième stage au noviciat de 1918 à 1921. Alors la surdité, la diminution de mémoire, l'obligent à déposer le fardeau. Néanmoins, elle s'ingéniera à servir encore au poste de surveillante et par le travail du tricot, puis surtout par l'édification de son attitude religieuse intègre, la prédication de sa sainteté.

Supérieure, elle s'exerce à maîtriser l'impétuosité de son caractère; parfois une saillie surprend, mais sa rare droiture empêche de s'en formaliser; d'ailleurs, sur-le-champ, cette échappée se noie dans une larme accompagnée d'un indéfinissable sourire ou, suivant l'occurrence, dans un franc rire, qui emporte loin de l'égratignure: *elle est Mère!*

Le 6 mai 1902, Monseigneur Racicot bénit un magnifique Calvaire et une grotte de Lourdes, qui achèvent à notre jardin son allure monastique. Alors s'inaugurent à l'Assomption les légendaires processions aux lanternes multicolores. Sous l'azur profond d'un ciel étoilé, dans le silence du calme soir, au scintillement d'un millier de bougies, défilent, dans la longue avenue des vieux arbres, les blanches bergères et leur troupeau docile. Prières et chants baignent les âmes aux clartés mariales:

Mon cœur languit au désert de la vie,
Mais une voix plus douce que le miel
Se fait entendre à mon âme attendrie,
Elle me dit: «Suis-moi, je mène au ciel!»

L'on se groupe aux pieds de la Madone; des hymnes suaves emportent là-haut tous les cœurs:

Laisse-moi quitter cette terre,
Je voudrais m'en aller avec toi,
Je voudrais te suivre, ô ma Mère,
Marie, emmène-moi!

Le traditionnel feu d'artifice fuse les sentiments dans une enthousiaste allégresse; puis tout se tait. La parole de monsieur l'aumônier ou d'un prédicateur renommé pour son amour de la sainte Vierge (le Père P. Dagnaud, plus tard les révérends Pères Jules Le Guyader et Yves Gauthier, eudistes) célèbre les gloires de Notre-Dame. Puis les rangs se reforment:

Sur vos luths divins,
Ô chœurs des Séraphins,
Bénissez Marie!
Ô céleste cour,
Dans vos concerts d'amour,
Bénissez, bénissez Marie!

Automne enchanteur,
Pour nous plein de douceur,
Bénissez Marie!
Fruits délicieux,
Ô doux présents des cieux,
Bénissez, bénissez Marie!

Chaud soleil d'été,
Radieux de beauté,
Bénissez Marie!
Immenses champs de blés
Rappelant ses bontés,
Bénissez, bénissez Marie!

Derniers feux du jour,
En mourant tour à tour,
Bénissez Marie!
Quand s'éteint le bruit,
Silence de la nuit,
Bénissez, bénissez Marie!

La sainte Vierge, on la contemple partout; d'ailleurs, nos âmes ne jouissent-elles pas d'une vivante apparition, aux rencontres de cette prieure visiblement identifiée à notre céleste Reine? Je ne sais quel savant, converti par le sourire de Bernadette, reflet du sourire de l'Immaculée, écrivait au soir de sa vie: « Maintes séparations ont endeuillé mes jours, j'ai vu se refermer les tombes de ma femme et de mes enfants, mes yeux se sont noyés dans un déluge de larmes, mais au fond de mon cœur rayonne toujours le sourire de Marie: cette clarté m'illumine de consolations, d'espérances sublimes. » Dans les salutations de Mère Marie-de-Saint-Thomas-de-Villeneuve, qui n'a entrevu le sourire de Notre-Dame? Souvenir de fraîcheur et de sérénité!

La bonne Mère cultive encore une dévotion exceptionnelle aux saints Anges; elle orne les autels de Marie et de saint Joseph de messagers aux ailes déployées, à la coupe esthétique, qui semblent inviter vers l'au-delà.

Pourtant son ascétisme n'est pas à l'eau de rose: à part sa robuste activité, elle jeûne chaque samedi; puis elle entretient le goût des instruments de pénitence; pourvoir les ferventes des armes de *sa fabrique* lui fournit un vif plaisir; l'on s'en retourne allègre avec son trésor, quitte à rejimber sous les verges un peu raides!

Sa piété chaude et pratique rend son peuple heureux. Les classes progressent; nos pénitentes, qui jouissent depuis 1901 de la presque absolue séparation des prisonnières (la séparation sera définitive en 1912), montent à l'héroïsme. Combien de

fois, aux veilles des grandes fêtes, n'avons-nous pas vu de ces jeunes filles de vingt ans, hier fascinées par les plaisirs mondains, implorer la permission de sacrifier leur luxuriante chevelure, pour se prémunir contre l'inconstance! Chez les détenues, la Mère introduit des encouragements, des stimulants. Chacune reçoit, au bout de la semaine, un point égal à la valeur de son mérite: il donne droit à de petites douceurs pour le dimanche. Ce simple moyen resserre la discipline, dilate les cœurs. Il faut avoir vu ces pauvres femmes à la besogne, au devoir! Certaines veulent se fixer dans l'établissement, où elles ont goûté la paix; ainsi se multiplient les conversions durables. Les autorités judiciaires apprécient la déférence, la courtoisie de cette supérieure; elle ne marchande pas sa peine: elle vise au plus grand bien.

Hospitalière et pleine d'aménité, sa maison s'ouvre à l'étranger. Le 14 novembre 1902, arrivent deux Filles-de-Jésus, auxquelles devaient s'en joindre onze autres, puis le 17, onze Trappistines, religieuses expatriées de France par le vent de la persécution. Pour quelques jours, les récréations s'animent fort: ces héroïnes de la foi, par leur joyeux abandon, prêchent la vaillance et la confiance en Dieu. Entre ces âmes admirables et notre prieure, si heureuse de sa charité, se nouent de saintes amitiés, tenaces à travers la distance et les ans.. La vénérée Mère Sainte-Elisabeth, provinciale des Filles-de-Jésus, conquise par l'emprise surnaturelle de notre Mère, lui voue un culte fidèle et bien touchant. Accueillir la famille de saint Bernard nous est une spéciale obligation de gratitude: au berceau de notre Ordre, l'illustre abbé de Rancé, réformateur de la Trappe, prêta main-forte à saint Jean Eudes et remporta victoire à Rome. Puis un abbé cistercien, Dom L.-P. Obrecht, ne fut-il pas le premier Postulateur de la Cause de notre bienheureuse fondatrice? Les enfants des saints cultivent la mémoire du cœur et notre instituteur nous dresse une Constitution spéciale sur la Reconnaissance.

En 1905, la Providence veut que la supérieure de notre Asile traverse l'Océan, pour donner son vote en faveur de Mère

Marie-de-Sainte-Domitille, première compagne de Mère Marie-de-Sainte-Hélène, au 30 mars 1870. L'élection se clôt en la fête du Sacré-Cœur, 30 juin 1905: Mère Marie-de-Sainte-Marine Verger vient de mourir, le 30 mai précédent.

De ce pieux pèlerinage, naissent des relations de grâces, qui demeurent pour sa vie une source de réconfort. Un jour, dans son voyage, elle entretient un personnage sur le but de notre Congrégation; tout à coup, il l'interrompt par cet aparté: *Quelle foi!*... Plusieurs années après, l'interlocutrice elle-même raconte l'incident, n'y voyant, dans sa simplicité, que le côté sublime de notre vocation.

Durant ses belles années, parfois Mère Marie-de-Saint-Thomas-de-Villeneuve entrevoit comme un Gethsémani pressurer son âme angoissée; soudain passe dans son imagination la crainte de se voir un jour anéantie dans l'impotence, de traîner des années tristes et impuissantes à l'apostolat. Elle doit réagir, par toute son énergie qui n'est point petite... Et sonne l'agonie redoutée! Durant une dizaine d'années, ses brillantes capacités s'en vont lambeau par lambeau. Alors apparaît sa grandeur d'âme dans la résignation. *La volonté de Dieu*, tel est son invariable refrain, même en réponse à ses véhéments désirs du ciel, de la vision du Seigneur et de la sainte Vierge. Quel purgatoire que le tardif appel de l'Epoux !

Ce n'est pas ici ma patrie,
Sans regret, je verrai la mort,
Guidé par toi, Mère chérie,
J'arriverai joyeux au port.

C'est maintenant, avec ses compagnes de patience, d'aimables parisi, à qui partira la première. Quand l'une de ses voisines saisit sa chance: « Elle le mérite mieux que moi, dit-elle, avec un sourire mouillé de larmes; comme le bon Dieu voudra! » Jusqu'aux derniers temps, on la voit s'agenouiller durant des heures, face au tabernacle: *La voix de sa prière monte plus haut que l'aigle et que tout bruit du monde!* D'autres fois, elle se fixe aux pieds de Marie, elle la regarde doucement, toutes deux s'avisent dans le silence de leur cœur.

La Madone de la chapelle intérieure, au Monastère provincial, — Madone qui possède le secret de tant de lutttes et de victoires intimes! — fut jadis sculptée par le frère d'une de ses novices, sur les propres mesures de *Mère Saint-Thomas*: voilà pourquoi elles se comprennent à merveille!

Sa belle humeur, ses saillies d'esprit ne la quittent point: *Les saints possèdent les trois âges*, remarque Monseigneur Bournard, *parce qu'ils ont l'âge parfait*. « Vous n'irez pas en purgatoire », dit à la bonne Mère le révérend Père Joseph Nio, c.j.m., alors aumônier. Elle repart avec enjouement: « Je ne vois pas ce que j'irais bien faire par là... » A notre vif regret, elle s'éteint petit à petit. Un de ses derniers soirs, quelqu'une lui demande: « N'avez-vous pas un message pour nos Sœurs? — Qu'elles aiment bien la sainte Vierge! » est la réponse spontanée. Jusque dans la mort, notre chère ancienne garde sa dignité proverbiale. Dès l'aube du 19 mars 1934, au premier son de la crécelle, les anges et le glorieux Patriarche introduisent son âme au trône de Jésus et de Marie. Ses novices d'antan, qui maintes fois l'ont entendue insister sur la promptitude au lever, sont frappées de son envolée rapide, à l'instant du réveil. La tristesse envahit alors le vieux Monastère: la Mère d'une si longue lignée religieuse disparaît à la terre!

Durant les funérailles, une des assistantes lève les yeux vers la sainte Vierge, comme pour lui offrir des sympathies: elle perdait ici-bas une si fidèle amante! Or, Notre-Dame, dans sa délicatesse, s'était voilée de deuil! (Nous étions au lundi de la Passion.)

Souriez-nous encore du haut de la patrie, Mère bien-aimée! Souriez-nous toujours: là-haut, votre sourire s'imprègne davantage encore des suavités de la Reine des anges.

Et nous, de Jésus,
Les frères, les élus,
Bénissons Marie!
Comme dans le ciel,
Au pied de son autel,
Bénissons, bénissons Marie!

Mère Marie-de-Saint-François-de-Borgia Mooney remplace, comme provinciale, en 1905, Mère Marie-de-Sainte-Hélène. Elle naquit à Lachine, le 13 octobre 1856; puis suivit un brillant cours d'études au pensionnat justement renommé, qu'y dirigent les Sœurs de Sainte-Anne; à vingt ans, elle entre au noviciat. y prononce ses vœux le 21 novembre 1878 et se dépense à Saint-Louis-de-Gonzague. Bientôt, en 1879, elle y devient assistante, et supérieure en 1890. Son éducation distinguée, ses manières graves et douces, son angélique modestie, son aimable réserve, lui gagnent d'emblée tous les cœurs. A l'école du saint Monseigneur Racicot, sa belle âme s'ouvre aux pures délices de l'oraison, elle aspire à longs traits le souffle vivifiant des cieux. En 1901, Mère Marie-de-Sainte-Hélène l'appelle comme assistante provinciale. Au chapitre qui élit Mère Marie-de-Sainte-Domitille à la charge suprême, en 1905, Mère Marie-de-Saint-François-de-Borgia devait assumer les fonctions de provinciale.

De prime saut, elle manifeste l'une des premières qualités des chefs: discerner les aptitudes et les talents de ses sujets, les cultiver, les utiliser. A la fin de son sexennat, elle fonde le bercaïl de Kildonan Ouest, au Manitoba, et quelques mois plus tard, elle en prend la direction, car elle est remplacée, en 1911, par la regrettée Mère Marie-de-Saint-Jean-Baptiste. Après onze années de priorat à Kildonan, on lui confie, en 1923, le monastère d'Halifax, où elle ouvre un noviciat pour les Anglaises. En 1929, on la voit à la tête de la maison de Saint-Jean, mais en 1932, sa maladie cardiaque l'oblige à résigner ses fonctions, et le monastère d'Halifax devient l'oasis de ses derniers jours. Apôtre jusque dans la mort, elle offre son reste de vie pour notre fondation de Sendai (Japon). C'est le 14 septembre de l'année rédemptrice 1933, qu'elle s'en alla au chez nous du beau ciel. Les phalanges du paradis durent la saluer par le plus gracieux accueil, la reconnaissant à son air de famille: sa piété portait leur cachet angélique.

Du 17 octobre 1906 au 10 août 1910, le pilote de notre Asile. Mère Marie-de-Saint-Joseph-de-Bethléem Beauchemin pousse

au vent du large notre heureuse nacelle. Supérieure à l'œil ouvert et intelligent, son zèle accentue nos progrès; son activité érigea notre troisième aile destinée au monastère.

Sœur Marie-de-la-Salette, depuis neuf ans notre assistante, devient supérieure de Saint-Jean, N.-B., le 10 mai 1909. A Sœur Marie-du-Cœur-de-Jésus Brodeur, nous souhaitons la bienvenue, au 19 juin suivant, en ce poste d'auxiliaire.

Lorsqu'en septembre 1903, la Prison reçut les Pères Jésuites en qualité d'aumôniers, bien vives s'élevèrent nos actions de grâces. Sur le zèle apostolique de cette illustre société, notre bienheureuse Marie-de-Sainte-Euphrasie s'est modelée, s'est appuyée: grâce à la puissance de ces religieux, elle remporta victoire, dans cette lutte qui lui coûta tout le sang de son cœur. Providentielle et prophétique coïncidence, Mère Pelletier était née le 31 juillet; puis en cette même date de la Saint-Ignace 1829, elle avait établi la clôture d'Angers, grain de sénévé qui produira l'arbre gigantesque du généralat.

Grâce à la charitable bienveillance du révérend Père recteur de l'Immaculée-Conception, nous possédons les notices substantielles des religieux qui se succédèrent en notre Asile jusqu'à fin juillet 1914. Cette pièce d'éloquence ajoute le poids du sanctuaire à notre modeste travail: nous l'insérons textuellement, y laissant le poste d'honneur au Père E. Lecompte, de sainte mémoire, qui nous obligea si aimablement; puis au vénéré Père T. Filiatrault qui, au besoin, suppléait volontiers pour les charges du ministère.

Le Père Edouard Lecompte tient une place remarquable dans l'histoire de la Compagnie de Jésus au Canada. Il fut un modèle de vie surnaturelle et de régularité, comme simple religieux, et surtout dans les charges qu'il a remplies avec tant de dévouement.

Né en 1856 à Sainte-Marie-des-Neiges (Montréal), le Père Lecompte entra au noviciat en 1876 et fut ordonné en 1887. Il fut ensuite préfet au collège Sainte-Marie et à celui de Saint-Boniface pendant six ans, maître des novices de 1894 à 1903, dernier supérieur de la *Mission du Canada* de 1903 à 1907.

premier provincial de 1907 à 1912. Recteur du collège de Saint-Boniface pendant un an, puis obligé de prendre sa retraite pour cause de maladie, il fut écrivain de 1914 au 20 décembre 1929, date de sa mort survenue au collège Jean-de-Brébeuf. C'est dans ses charges de maître des novices et de provincial, que se dessine surtout la vigoureuse personnalité du Père Lecompte et que s'affirme en lui le vrai jésuite à la piété profonde et au zèle enflammé.

Le Père Lecompte fut l'homme de l'âge *quod agis* et du *non multa sed multum*. Il réfléchissait et priait beaucoup avant d'agir. Gardien du dépôt sacré légué par saint Ignace, il voulut conserver intact ce noble héritage et donner à la compagnie au Canada un élan sûr et solide.

Il savait discerner les valeurs d'hommes et faire donner à tous leur plein rendement, même aux plus timides.

Dans ses sermons, ses causeries, ses exhortations, la voix faible et presque éteinte du Père recevait couleur, chaleur et force, de l'intensité du verbe intérieur qui le possédait. Là, sonnait toujours la note claire, robuste, celle du combat spirituel, celle de l'abnégation et de la mortification à la suite du Sauveur. Il fut un grand apôtre du Christ et un beau type de la survivance française en Amérique.

A partir de 1914, le Père revint à la vie cachée, qu'il affectionnait, dans la solitude de la Villa Saint-Martin; pendant ces quinze dernières années, il fut occupé surtout à écrire. La liste des ouvrages qu'il a laissés est assez fournie: *Les Jésuites au Canada au XIXe siècle* (1842-1872), *Nos Voyageurs*, *Sir Joseph Dubuc*, *Une Vierge Iroquoise*, *Catherine Tekakwitha*, *Les anciennes missions de la Compagnie de Jésus dans la Nouvelle-France*; plusieurs opuscules ou tracts: *Le premier patron du Canada*, *Les Retraites fermées au Canada*, *Notre-Dame de Liesse*, *La Y. M. C. A.*, *Monseigneur François de Laval*, *Saint Pierre Canisius*, enfin une *Vie du Père Louis Lebeuf, s.j.*, et une ébauche d'une *Vie populaire de Monseigneur Bourget*.

Clair et sobre, le style du Père Lecompte manifeste bien l'homme qui sait toujours faire jaillir de l'exposé la note

surnaturelle. La documentation de l'écrivain était sûre et bien informée, les solutions justes et le tout présenté dans un style et un vocabulaire des plus classiques.

Pendant quarante ans, la maladie n'a pas quitté un seul jour ce vaillant travailleur, elle l'a retenu bien en deçà de ses généreux désirs. Le Père a beaucoup travaillé et beaucoup souffert, il s'attendait à la mort depuis près d'un demi-siècle, mais il ne consentit jamais à se reposer. Il voulut se tenir et mourir debout, comme le laboureur au milieu de son sillon. Jusqu'à la fin, malgré les défaillances des forces physiques, il utilisa les merveilleuses qualités qu'il avait reçues de la Providence. Le Père Lecompte voyait venir le terme avec la sérénité du bon soldat du Christ, qui porte devant son cœur *l'armure et le bouclier de la foi*.

Le Père Téléphore Filiatrault, s.j., est mort le 11 décembre 1930, au collège Jean-de-Brébeuf, à l'âge de 78 ans.

Il était né à Saint-Athanase, le 9 novembre 1852. Après ses études classiques et deux années d'enseignement, au collège de Montréal, il entra au noviciat du Sault-au-Récollet, le 13 février 1875, et prononça ses vœux au scolasticat de Saint-Acheul (France), où il étudia pendant trois ans. De 1879 à 1883, il enseigna les lettres au collège Sainte-Marie, étudia la théologie aux Trois-Rivières puis à l'Immaculée-Conception, où il fut ordonné par Monseigneur Fabre, en 1886.

Professeur de philosophie pendant un an, ce religieux est en 1888 vice-recteur du scolasticat et, après son troisième an à Slough (Angleterre), devient Père spirituel des élèves au collège de Saint-Boniface.

Professeur de philosophie et de théologie jusqu'en 1896, alors commence la longue série de ses supérieurs.

En 1895, vice-recteur à l'Immaculée-Conception, en 1896, supérieur général de la mission canadienne, en 1903, recteur et maître des novices, ensuite recteur au scolasticat de l'Immaculée-Conception, puis recteur à Saint-Boniface, recteur du collège Sainte-Marie, supérieur au Sault-Sainte-Marie, enfin de nouveau recteur à l'Immaculée-Conception.

En 1927, il est assistant provincial, et à l'ouverture du collège Jean-de-Brébeuf il y devient Père spirituel. C'est dans cette fonction que le Seigneur vint le chercher.

Le Père Filiatrault était un homme très versé dans la vie spirituelle et un directeur de conscience très éclairé. On aimait à suivre une de ses retraites. Religieux exemplaire, il était tout à sa règle et à sa tâche d'obéissance, sans lâcheté, sans vaines récriminations. Malgré ses multiples occupations, il vivait une vie intérieure intense.

Type de gentilhomme de belle tenue et même d'allure un peu solennelle, il n'avait pourtant rien de prétentieux et de cassant. Il inspirait le respect et la vénération plutôt que la crainte; son bon sourire ne manquait jamais de lui gagner la confiance. A ses heures, il savait égayer aimablement ses intimes, sans rien perdre de cet ascendant ou de ce prestige qu'on lui reconnaissait volontiers. Et chacun se rappelle avec quelle facilité il savait dire un bon mot aux plus humbles.

Les Jésuites canadiens et le clergé du Canada ont largement bénéficié du savoir-faire et du dévouement du Père Filiatrault.

Dieu daigne l'en récompenser et nous accorder de poursuivre son œuvre!

Le Père Théophile Caisse, s.j., aumônier, de septembre 1903 au 11 août 1904: Le seul nom du Père Caisse suffit à déridier les anciens. Son souvenir provoque toute une série d'anecdotes amusantes et souvent peu vraisemblables. Que ne dit-on pas sur le compte de l'original Père Caisse? Sa mémoire reste vivante chez tous ceux qui l'ont connu, tant sa fougue, son austérité et sa science profonde en faisaient un original et accusaient une forte personnalité.

Théophile Caisse naquit dans la paroisse Saint-Paul au diocèse de Joliette, le 31 décembre 1844. Après de brillantes études au collège de l'Assomption, il entra au grand séminaire de Montréal. Ses trois premières années de théologie l'épuisèrent; il dut revenir à l'Assomption où il enseigna, en guise de repos, les mathématiques et la philosophie. A ce moment, retentit

l'appel à la vie parfaite, et l'abbé Caisse entra au noviciat des Jésuites, au Sault-au-Récollet, le 14 août 1869.

Encore novice, ses supérieurs envoyèrent le F. Caisse au collège Saint-François-Xavier (Nouvelle-Orléans), où il enseigna les mathématiques pendant deux ans. Puis ce fut la philosophie à Woodstock, et la théologie à Saint Bruno's (Angleterre), où Monseigneur Knight l'éleva à la prêtrise, le 25 septembre 1881.

Revenu fatigué au pays, le Père Caisse fut envoyé au scolasticat des Trois-Rivières, d'abord comme répétiteur de théologie, ensuite en qualité de professeur d'Écriture sainte.

Une cure de cinq années à Monaco libéra temporairement le Père Caisse de ses continuels maux de tête. De retour au pays, il prononça ses derniers vœux au Gesù en 1887, puis pendant quelques années, exerça le saint ministère à la résidence de Québec. En 1897, il est nommé vicaire à la paroisse de l'Immaculée-Conception et Père spirituel au scolasticat. Il garda ce poste jusqu'en 1907; c'est au cours de ces années qu'il fut aumônier de Sainte-Darrie.

Après quelques années à Port-Arthur et à Fort-William, le Père revint en 1912 au collège Sainte-Marie. Il mourut accidentellement à Niagara Falls, le 23 septembre 1913, au sortir d'une retraite prêchée aux Auxiliatrices-du-Purgatoire. Sa dépouille, ramenée à Montréal, repose au cimetière du noviciat. Le Père Caisse a laissé la mémoire d'un homme de doctrine très sûre et d'une érudition consommée.

Le Père Eusèbe Durocher, s.j., aumônier, du 11 août 1904 au 31 juillet 1907, de juillet à septembre 1910:

Eusèbe Durocher est né à Saint-Charles, diocèse de Saint-Hyacinthe, le 5 février 1851. De brillantes études au petit séminaire de Saint-Hyacinthe le firent connaître comme un homme de prière et un ardent travailleur. Il prend d'abord la soutane séculière, puis entre au noviciat du Sault-au-Récollet, le 14 août 1873. Après sa philosophie, il enseigna tour à tour à Montréal, à New-York, en Nouvelle-Orléans, et de nouveau à Montréal.



Le Monastère, aile affectée à la Communauté (1910).

Les supérieurs envoyèrent ensuite le Père Durocher à Louvain, où il fit de sérieuses études théologiques, couronnées par le sacerdoce, le 8 septembre 1884. De retour au pays, ce religieux enseigne la philosophie au collège Sainte-Marie, et fait sa troisième année de probation au Sault-au-Récollet. Nommé professeur au scolasticat de l'Immaculée-Conception, il y prononça ses derniers vœux le 15 août 1890. Il enseigna la première, puis la troisième année de philosophie et enfin la théologie. Entre temps, il fut recteur du scolasticat, de 1892 à 1895.

Le Père Durocher mourut le 1er décembre 1916, à l'âge de 66 ans. Pendant trente ans, il fut intimement lié à la vie de l'Immaculée-Conception. Il enseigna à toute une génération: presque tous les membres de son ordre, au pays, ont profité de son enseignement solide et profond, de son labeur constant et consciencieux. Nombre de communautés religieuses ont apprécié, dans ses retraites, la vigueur et la réconfortante douceur de sa piété; sa direction était recherchée, à cause de sa prudence et de sa bonté.

Tous ceux qui vécurent avec lui admirèrent toujours sa vie exemplaire, toute en Dieu et tout à fait étrangère aux préoccupations du monde, excepté quand il s'agissait de conseiller et de consoler.

Il passa sa vie à étudier et à enseigner les plus profonds mystères de la religion: Dieu et ses perfections, la Trinité Sainte, Notre-Seigneur Jésus-Christ dans son Incarnation et sa Passion, la grâce qu'Il nous a méritée, avec les vertus de foi, d'espérance et de charité, mises à la base de la vie chrétienne. Dieu a appelé son bon et fidèle serviteur à voir sans voile ce qu'il a cru et adoré, à jouir de la récompense qu'il a espérée, à posséder dans un embrassement éternel ce Dieu qu'il a aimé sur terre, dans toute la ferveur d'une vie irréprochable.

« En lui, la compagnie de Jésus a perdu l'un de ses fils les plus accomplis; il personnifiait ce que l'on a appelé justement l'esprit de saint Ignace de Loyola. La régularité du Père Durocher était proverbiale et son amour du travail, un

exemple continuel pour les jeunes religieux qui, tour à tour, bénéficièrent de son dévouement infatigable et de sa haute science. C'était une autorité en matière théologique et la solidité de son enseignement a largement contribué à former cette phalange de Jésuites, qui sont l'ornement de l'Eglise catholique au Canada... » (*La Presse.*)

Le Père Toussaint Lussier, s.j., aumônier, du 31 juillet 1907 au 31 juillet 1910:

Le Père Lussier fut un élève de l'ancien collège de Monnoir, où il devint professeur, puis procureur. Il entra ensuite au noviciat, 14 août 1869, étudia la philosophie à Woodstock, puis remplit pendant trois ans la charge de préfet au collège Sainte-Marie. Il commença ensuite sa théologie à Laval (France), d'où il fut expulsé en même temps que les religieux français, en 1880. Le Père Lussier quitta la France pour St. Bruno's (Angleterre), où il termina sa théologie et fut ordonné, le 21 septembre 1880.

De nouveau préfet au Gesù, il fit ensuite son troisième an au Sault, et prononça ses derniers vœux, le 15 août 1884. Trois-Rivières, Saint-Boniface, Montréal, Sudbury et le Sault-Sainte-Marie profitèrent de son zèle. Dans ses dernières années, le Père fut confesseur au Gesù. Il mourut au noviciat, le 16 mars 1922, à l'âge de 77 ans: il était né à Saint-Damase, le 1er novembre 1844.

Le Père Lussier fut un homme très prudent, grand travailleur; il se montra toujours bon et aimable; sa patience et sa soumission se manifestèrent largement dans les épreuves et la maladie, qu'il accepta toujours comme un don du bon Dieu.

Le Père Arthur Melançon, s.j., aumônier, de septembre au 25 décembre 1910:

Le Père Arthur Melançon est né le 31 octobre 1863. Il fit la première partie de ses études à Saint-Sulpice et les termina au collège Sainte-Marie. Il fit ensuite d'un trait sa philosophie, sa théologie et son troisième an.

Prêtre le 26 juillet 1896, le Père fut d'abord ministre, puis vicaire, puis prédicateur. De 1903 à 1906, il est curé de Caughnawaga; depuis 1910, le Père Melançon s'occupe des archives

au collège Sainte-Marie. Ses longs et fructueux travaux de recherches lui ont permis d'être le témoin principal dans la cause de béatification et de canonisation des Martyrs canadiens; c'est lui qui prépara tous les documents des procès apostoliques.

Il a mis encore la main aux causes de béatification (actuellement en cour de Rome) de Catherine Tekakwitha, Catherine-de-Saint-Augustin, Mère Marie-Rose, Marie de la Ferre et Monsieur de la Dauversière.

Le Père Melançon fut longtemps un professeur d'histoire du Canada très réputé. Il donna pendant dix ans de suite la grande retraite à la Maison-Mère des Sœurs de Jésus-Marie.

Confesseur au Gesù depuis vingt-six ans, il s'y montre d'un zèle vraiment apostolique. Sa clientèle est infinie, comment résister à un tel homme du bon Dieu?

Le Père Olivier Neault, s.j., aumônier, de Noël 1910 au 18 février 1912, du 28 décembre 1913 au 30 juillet 1914:

Olivier Neault est né à Saint-Maurice, le 19 janvier 1850. Ses études terminées au petit séminaire des Trois-Rivières, il entra dans la compagnie de Jésus, le 18 mars 1871. Après sa philosophie (Woodstock), il enseigna les classes de grammaire à Fordham puis à New-York, reprit ensuite ses études de philosophie à Laval (France), puis commença sa théologie à Louvain. Il fut ordonné aux Trois-Rivières en 1882. La troisième année de probation faite au Sault-au-Récollet, il y prononça ses vœux le 15 août 1885.

Le Père Neault exerça son ministère à Sudbury, aux Trois-Rivières, puis à Nominigüe où il est supérieur et curé de 1889 à 1891, enfin au Sault-Sainte-Marie, comme supérieur. Il fut ensuite vicaire à l'Immaculée-Conception, puis à Port-Arthur, il passa une année à Guelph, où il célébra son jubilé d'or de vie religieuse.

Le Père Neault mourut à Montréal, le 4 décembre 1921, à l'âge de 71 ans. Il a laissé le souvenir d'un homme au grand cœur et au jugement très sûr; comme religieux, il fut un modèle dans l'accomplissement des tâches que l'obéissance lui confia.

Le Père Jean-Baptiste Meloche, s.j., aumônier, du 18 février au 13 avril 1912, 19 juin au 31 juillet 1913:

Né à Sandwich, le 13 décembre 1853, Jean-Baptiste Meloche entra dans la compagnie de Jésus, le 4 janvier 1878. Il étudia d'abord les lettres à Rochampton, puis la philosophie à Stonyhurst. Professeur au Gesù en 1883, il enseigne ensuite pendant deux années la rhétorique au juvénat du Sault. Malade durant une grande partie de sa théologie, il la termina en Californie; puis fut ordonné à l'Immaculée-Conception par Monseigneur Fabre, le 29 juillet 1888. Il fit son troisième an au Sault-au-Récollet, et prononça ses derniers vœux le 15 août 1894. Pendant trente ans, le Père Meloche fut professeur de morale et de casuistique au scolasticat. Sa grande érudition et la solidité de sa doctrine en firent le conseiller d'un grand nombre de prêtres et même d'évêques. Le Père Meloche dépensa aussi son zèle au confessionnal, il eut la réputation d'un très bon confesseur. Il mourut à Montréal le 25 mars 1924, à l'âge de 70 ans.

Lui qui, pendant des années, fut chapelain de la prison des hommes de Montréal, qui prépara et accompagna à la potence plusieurs condamnés à mort, qui se faisait l'ami de ces pauvres détenus pour les gagner à Dieu, était en même temps un directeur recherché par un grand nombre de religieux et de religieuses, qu'il conduisait avec sûreté et délicatesse, dans les voies de l'oraison et de la perfection. Et pendant les deux mois d'été, où chômaient les cours de théologie morale, à combien de communautés d'hommes et de femmes a-t-il donné avec succès les *Exercices de Saint-Ignace* ! Que Dieu le récompense des immenses services rendus à la province du Canada !

Le Père Louis Drummond, s.j., aumônier, du 21 avril 1912 au 19 juin 1912:

Louis Drummond est né à Montréal le 19 octobre 1848, de famille très distinguée; son père, l'honorable Louis-Thomas Drummond, fut procureur général pour le Bas-Canada, de 1851 à 1856, et juge de la cour du Banc du Roi; sa mère était de la famille de Saint-Ours, de la haute aristocratie canadienne.

Irlandais par son père et Canadien français par sa mère, le Père Drummond se faisait une gloire de manier, avec une égale maîtrise, le français et l'anglais; il parlait l'une et l'autre langue sans aucun accent qui pût faire distinguer son origine.

Ses études terminées au collège Sainte-Marie, le jeune Drummond entra au noviciat du Sault-au-Récollet, le 29 janvier 1868. Il commença ses études au Canada et les termina en Angleterre; il fut ordonné à St. Bruno's, le 23 septembre 1883, et prononça ses derniers vœux à Saint-Boniface, le 15 août 1886.

Le centre de l'activité du Père Drummond fut toujours le Manitoba; il y arriva avec les premiers Jésuites, qui prirent possession du collège de Saint-Boniface, en 1885. Il enseigna la rhétorique avec un grand succès, et trouvait le temps, au milieu de ses occupations, d'écrire beaucoup, de prendre une part active à la défense des droits scolaires; sa connaissance des deux langues lui permettait d'atteindre tous les milieux: puissant conférencier, il contribua à la bonne entente entre les deux races et à la défense de toutes les institutions catholiques.

Parmi les principaux ouvrages sortis de sa plume, mentionnons: *L'Elément catholique au Nord-Ouest*, *Le vrai et le faux idéal en éducation*, *Les Jésuites*, *Controverse sur les Constitutions des Jésuites*, aussi une traduction de *Acadia* d'Edouard Richard; de plus, des articles dans plusieurs journaux et revues, surtout à la *Northwest Review*, dont il fut longtemps le principal collaborateur.

Le Père Drummond fut le fondateur et le premier curé de la paroisse Saint-Ignace, dans Fort-Rouge, Winnipeg; on le vit aussi à Edmonton, à Montréal et à Guelph, où il célébra son jubilé de vie religieuse et mourut, le 28 juillet 1929, à l'âge de 81 ans.

« Peu d'hommes ont eu une vie plus remplie et plus féconde que la sienne. Il a sûrement mérité la reconnaissance de toute une génération de catholiques, surtout au Manitoba, où il a lutté si vaillamment pour les droits des minorités. Que Dieu

lui rende au ciel tout le bien réalisé ici-bas! » (D'après un article de *la Liberté*, Saint-Boniface.)

Le Père Edmond Rottot, s.j., aumônier, juillet et août 1912, du 31 juillet au 28 décembre 1913:

Le Père Edmond Rottot est né à Saint-Césaire, diocèse de Saint-Hyacinthe, le 2 mars 1850. Après ses études au collège Sainte-Marie, il entra au noviciat des Jésuites, le 15 août 1871. Il fit son juvénat au Sault-au-Récollet, puis étudia pendant deux ans la philosophie à Saint-Acheul (France). De 1877-1882, le Père Rottot enseigne la physique et les mathématiques au Gesù; il y monte aussi des séances dramatiques, qui ont un grand retentissement. Sa théologie faite, partie aux Trois-Rivières, partie à St. Bruno's, il fut ordonné dans cette dernière ville en 1885. Revenu au Canada, ce religieux fit son troisième an au Sault-au-Récollet et prononça ses derniers vœux en 1886. Divers ministères le retinrent à Québec, puis à Sudbury, mais sa vie, à partir de 1890, fut entièrement consacrée à la paroisse de l'Immaculée-Conception.

Puis le Père Rottot tomba un soir (14 août 1915), après une dernière course aux malades et un dernier souper donné à des miséreux. Le coup mortel le terrassa, sans lui ôter toutefois le temps de recevoir les derniers sacrements et de reprendre suffisamment conscience pour reconnaître son crucifix et le presser dans sa main jusqu'au moment de l'agonie. Il expira vers midi, en la fête de l'Assomption de la Sainte-Vierge.

Le Père Rottot se fit surtout remarquer par sa grande charité. Il fut charitable sous toutes les formes... La charité jaillissait spontanément de son âme, comme l'eau d'une source, mais d'une source à l'ombre, cachée sous bois et dans les mousses.

Chez lui, on aurait dit que l'égoïsme n'avait pas de prise. Il se croyait obligé à toutes les corvées, à tous les travaux les plus durs du ministère.

Peu parlant, il trahissait parfois, dans l'intimité, un esprit vif, piquant, capable de dérider les plus sérieux. Mais jamais,

lui qui portait dans son carquois tant de flèches barbelées, ne dit une parole qui pût blesser.

Le Père Rottot n'avait aucun souci matériel: sa charité les lui enlevait. Peu soigneux de sa toilette, pauvrement vêtu, il proclama toute sa vie son grand dédain des vanités humaines et son amour ardent du Dieu Charité. (D'après un article du Père Louis Lalande.)

Ad majorem Dei gloriam! Ce mot tombé du ciel inspire la glorieuse lignée de saint Ignace: ses dignes fils édifient, non pour le temps, mais pour l'éternité. Puisse leur surnaturelle impulsion chez nous leur ajouter un apport de récompenses, aux parvis de là-haut!

Le 3 mai 1905, vif enthousiasme au Bon-Pasteur: Monseigneur Racicot était sacré évêque de Pogle, comme auxiliaire de Montréal. Dans notre saint Monseigneur Racicot, vibrât l'âme de Jésus bon Pasteur, ce qui lui valut un couronnement d'épines, à cause de son zèle pour nos Œuvres au vêtement d'abjection. Nous nous glorifions ici d'avoir bénéficié de son dévouement, dès le berceau de notre Asile: nos cœurs se plaisent à le répéter. Jusqu'à 1876, nous n'avions pas d'aumônier attitré: Monsieur l'abbé Racicot, alors vicaire à Saint-Vincent-de-Paul, donnait bénévolement les sermons à nos pénitentes, tour à tour en anglais et en français, les confessait, les attirait à la Table eucharistique où ses intuitions de *saint* voyaient l'unique secret des ascensions de l'âme. En 1877, il devenait aumônier de notre Monastère provincial; puis supérieur ecclésiastique de notre province monastique, de 1880 jusqu'à sa mort, le 14 septembre 1915. Ainsi, durant plus de quarante ans, les bénédictions du ciel inondèrent le Bon-Pasteur canadien, grâce à la surnaturelle influence de cette personnalité sacerdotale si puissante sur le Cœur du bon Dieu.

Quand mourut messire Arraud, en 1878, monsieur Racicot prit à cœur de le remplacer, de combler l'immense vide. Précisément en cette même année, se fondait Saint-Louis-de-Gonzague et se bâtissait notre chapelle semi-publique de la rue Sherbrooke. Le succès de ces entreprises appartient, après Dieu,

à notre bon Père Racicot. L'on ne saurait rendre à sa mémoire un culte égal à la reconnaissance qui lui revient.

Au pensionnat Saint-Louis-de-Gonzague, il entra dans tous les détails de l'organisation, tant au point de vue matériel que du côté moral et spirituel. Il organisa les programmes d'études et forma les jeunes religieuses au labeur de l'éducation.

Quant à l'érection de la chapelle du Monastère provincial, il s'improvisa quêteur à domicile, pour subvenir aux besoins urgents. Il rentrait, le soir, harassé de fatigue; l'une de nos Sœurs, lui offrant alors des sympathies, reçut cette réponse touchante: « Ce qui fatigue davantage, c'est de recevoir plus d'injures que de sous », et en dépit de son héroïsme, de grosses larmes roulaient sur ses joues. Le diable rageait tellement contre cette entreprise que, durant les travaux, il soulevait chaque nuit des ouragans de tapage infernal. Tout semblait s'écrouler avec un fracas assourdissant: l'on croyait entendre des éboulis de planches lancées du plafond, des courses effrénées de brouettes, des renverses de barils de clous, des coups de massues sur les murs... Dès que les religieuses, armées de leur chapelet, arrivaient sur les lieux, le poltron se tenait coi; aussitôt seul, il reprenait son charivari de plus belle. Des exorcismes diminuèrent ces bruits insolites, mais ils ne cessèrent qu'à la bénédiction définitive: lorsque la chapelle devint *temple de Dieu*, elle devint du même coup, *maison de silence*. De graves religieux virent dans cette surexcitation du malin un pronostic du bien qui s'opérerait en ce sanctuaire. Les multiples et si prodigieuses conversions qu'y réalise aujourd'hui le Saint Cœur de Marie, témoignent que Dieu ratifia ces prévisions, au delà de toute espérance.

Trois jours après sa consécration épiscopale, Monseigneur Racicot célébrait la messe chez nous, assisté des révérends Pères Philippe Bournival et Eusèbe Durocher, jésuites. Très ému de notre bien modeste, mais si filiale réception, Monseigneur remercia en termes chaleureux; avec une indicible humilité, il rappela ce qu'il croyait *devoir au Bon-Pasteur!* s'estimant trop heureux d'avoir contribué à notre Œuvre!...

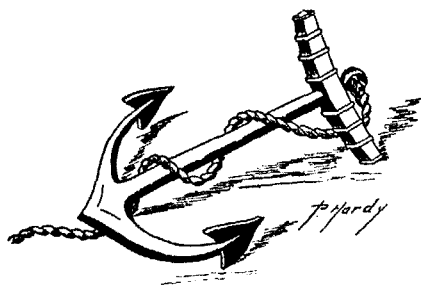
Le 10 août 1905, nous offrions à ce vénéré Père nos hommages jubilaires, pour son vingt-cinquième anniversaire sacerdotal. Vers ce temps-là, à diverses reprises, Monseigneur administre chez nous la confirmation; il nous accorde même, au 21 avril 1907, le privilège de l'ordination d'un prêtre américain, monsieur l'abbé Hugh O'Reilly, qui nous donne ses premières bénédictions.

Notre incomparable Père s'inclinait avec une tendre compassion vers les plus misérables de nos brebis. Un jour, une habituée de la prison dit à Mère prieure: « Je voudrais me confesser à Monseigneur Racicot. — Priez la Sainte Vierge », lui fut-il répondu. Le lendemain, sans être appelé, Monseigneur se présente et dit à la supérieure: « Il y a ici une enfant qui a besoin de me parler. » Vite d'avertir l'intéressée qui, précisément, renouvelait ses appels aux pieds de la Madone. Une autre fois, c'est la supérieure elle-même qui, dans un grave embarras, demande au bon Dieu le secours de notre sage conseiller. Quelle n'est pas sa stupéfaction de voir arriver le prélat désiré: « Ma Mère, dit-il, vous avez quelque chose à me confier... » Et le Saint-Esprit acheva de parfaire cette démarche. L'amour de Dieu, le saint abandon, dans ces deux mots se résume la spiritualité de ce vénéré dignitaire de l'Eglise. Notre-Seigneur a donc aimé le Bon-Pasteur, puisqu'il lui a sacrifié, de temps immémorial, le meilleur de son héritage! Arborons noblement l'étendard d'aussi illustres ancêtres.

Comme souvenir durable, il nous reste de Monseigneur Racicot, nous devrions dire la prospérité de notre Asile, mais aussi les bénédictions successives des différentes annexes de l'immeuble. Souvenir, sans doute, que nos yeux n'aperçoivent guère plus que la petite Thérèse ne voyait la transformation de son petit chapelet, mais les consécérations des saints relient aux promesses du temps les assurances de l'éternité.

Ainsi, la voix de notre cloche chante la mémoire de notre bon Père Racicot qui l'a baptisée, au 25 octobre 1909. A l'instar de nos reines modernes, elle porte une traînée de gentils noms

bien significatifs: *Marie-Joseph-Domitille-Paul-Zotique-Françoise-Hélène-Darie*. L'on devine le pourquoi de cette élection?... Et puis, elle parle, notre cloche; sur son airain, se grave cette sentence de Maurice de Casanove: *Laudo Deum verum, plebem voco, congreco clerum, defunctos ploro, fugo fulmina, festa decoro*. Lorsqu'elle se met en branle, son âme intelligente traduit ainsi, pour qui aime l'entendre: « Je loue le vrai Dieu, j'appelle le peuple, je rassemble le clergé, je pleure les morts, je chasse la foudre, j'orne les fêtes. » Au jour radieux de la Toussaint, quand elle carillonna les prémices de ses envolées, tout notre monde entra en liesse. L'original et bon Père Meloché, s.j., entendant sa mélodieuse sonnerie, s'exclama: « Oh! quelle belle cloche; elle a une voix de femme!... »





AU Coeur de Jésus par le Coeur de Marie

1910-1920

Triduum de béatification du Père Eudes — Les Pères Eudistes — Le Congrès Eucharistique — Maladie et mort de Monseigneur Racicot — Nos Supérieurs Ecclésiastiques — Monseigneur L.-A. Dubuc — Mère Marie-de-Saint-Jean-Baptiste — Mère Visitatrice — La guerre — Mort de Pie X — Benoît XV — Jubilé d'or et mort de Mère Marie-de-Sainte-Hélène — Mademoiselle Marguerite Quigley — Nos domestiques — Nos médecins — Monseigneur Gauthier — Monseigneur Bruchési.

Jésus et Marie m'ont donné leur
Cœur, afin que tout en moi s'ac-
complisse dans l'amour.

Saint Jean Eudes.

Pie X béatifiait notre Instituteur, au 25 avril 1909. En ces jours-là, se construisait, sous les soins de Mère Marie-de-Saint-Joseph-de-Bethléem, l'annexe de la communauté, ce qui retarda jusqu'après son inauguration le triduum alors fixé aux 21, 22 et 23 avril 1910. Nos Pères Jésuites, tant par la présence d'éminents dignitaires que par leurs services de tous genres, assurèrent à nos solennités leur plein succès. « Les novices de la compagnie de Jésus, affirme le correspondant de *la Semaine Religieuse*,

nous ramenèrent aux meilleurs temps des mélodies palestriennes. » Monseigneur Bruchési, Monseigneur Latulippe et Monseigneur Racicot se succédèrent au trône, pour chacune des messes; l'éloquent Père Henri Hage, o.p., le Père Joseph Fouillet, s.j., puis monsieur l'abbé Elie-J. Auclair prirent tour à tour la parole.

Retenons un mot de Monseigneur Bruchési, adressé à l'assistance, après l'éloquent panégyrique du Père Hage: « La miséricorde, c'est surtout dans ce Monastère que nous la voyons en pratique. Il y a ici des personnes prisonnières d'un jour, mais moi je connais des femmes prisonnières pour la vie, se dévouant à une œuvre ingrate, donnant le meilleur d'elles-mêmes pour soulager la plus profonde des misères, la misère morale. Et l'on a osé les attaquer, les calomnier! Preuve encore de leur miséricorde, elles ont pardonné, n'attendant que de Dieu et non des hommes la récompense de leur dévouement. Et vous, mes chères enfants, bénissez le jour où vous êtes entrées dans cette maison. Aimez vos Mères, celles qui, pour vous, sont plus que des mères, celles qui vous protègent, vous consolent et prient pour vous. Elles vous ont consacré leur vie, elles ne vivent que pour votre bonheur... » Les larmes de nos pauvres enfants donnèrent réponse à notre paternel archevêque.

Gardons encore, en l'écrin de nos souvenirs, l'exhortation suprême de notre fondateur lui-même, rappelée en ces heures de grâce, par monsieur Auclair. « Regardez vos Règles comme le fondement, le cœur, l'âme de votre Congrégation. Elle ne peut subsister, ni rendre aucun service à Dieu et aux âmes dévoyées, que par la fidèle observance des choses y contenues. C'est pourquoi je vous exhorte de tout mon cœur à vous rendre très zélées et affectionnées à les suivre ponctuellement, sans incliner ni à droite ni à gauche, et sans y ajouter, ni diminuer, ni changer aucune chose. Voilà le chemin qu'il faut tenir pour aller au ciel. Ce sera par ce moyen que vous serez selon le Cœur de votre adorable Epoux, qui est Jésus, et que sa divine Mère, et la vôtre, vous aimera comme les véritables filles de son Cœur. *Amen! Amen! fiat! fiat!* »

La Semaine Religieuse ajoute: « Nulle part la fête ne fut plus expressive. C'est que, nulle part, l'Œuvre que le Bienheureux a voulue pour le relèvement des âmes coupables n'apparaît immédiatement et sensiblement plus vivante, plus féconde et plus efficace. Les Samaritaines, les Chananéennes, les Madeleines, — que Jean Eudes aima d'un amour surnaturel et purificateur, à l'exemple de son divin Maître Jésus, — où les trouve-t-on, déjà changées ou purifiées, ou en voie de l'être, si ce n'est à Sainte-Darrie? » Puis l'article continue: « Depuis la supérieure jusqu'à la plus modeste Sœur tourière, les bonnes religieuses ont voulu saints et heureux, pour leurs chères *pensionnaires*, ces jours de pieuse réjouissance. »

L'historiographe avisé, monsieur Henri Joly, dont le chant du cygne fut la Vie abrégée de notre bienheureuse Marie-de-Sainte-Euphrasie, affirmait de saint Jean Eudes, canonisé depuis 1925: « L'on ne connaît bien ni l'Eglise de France, ni la plus belle partie du dix-septième siècle, si l'on ignore le rôle qu'y joua le Père Eudes. » *La merveille de son siècle*, suivant le mot de monsieur Olier. « Nous devrions tous prêcher comme cet apôtre », ajoutait l'immortel Bossuet. A part ses missions incessantes et fructueuses, il fonda les Prêtres de Jésus et de Marie, l'Ordre de Notre-Dame-de-Charité, le Tiers-Ordre de la Mère Admirable; il institua le culte liturgique des Saints Cœurs de Jésus et de Marie, composa une quantité d'ouvrages, d'une richesse de doctrine incomparable. « Son livre de feu », *Le Royaume de Jésus*, se présente comme le plus populaire: ses enseignements onctueux et substantiels recèlent des secrets puissants, pour centupler notre avoir éternel.

Etablie à Caen le 25 mars 1643, la congrégation des Eudistes ou Prêtres de Jésus et de Marie, a comme but la formation du clergé et les missions. Les besoins des temps ont fait accepter des collèges aux religieux de saint Jean Eudes, et leur esprit éminemment sacerdotal transforme ces écoles, en pépinières de vocations ecclésiastiques. « Ces Français, ils gardent le monopole de la sainteté! » s'exclamera Monseigneur Gauthier, lors de la béatification de Mère Marie-de-Sainte-Euphrasie. La France, enseigne le docte Père Louis Lallemant, s.j., dans sa *Doctrine*

spirituelle, semble avoir reçu plus large part du don de piété qu'aucune autre nation. » S'il est juste de le reconnaître surtout de la Vendée, l'assertion appartient encore d'une façon singulière à la Normandie et à la Bretagne: les antiques menhirs seraient-ils plus solides que leur foi de granit?

Dans la biographie de Monseigneur Gustave Blanche, évêque de Sicca et vicaire apostolique du Golfe Saint-Laurent, par le révérend Père Emile Georges, c.j.m., nous lisons: « Un ensemble de faits ont préparé la reprise des relations providentiellement établies entre l'Eglise canadienne et la société des Eudistes, alors que l'une et l'autre n'étaient qu'au berceau.

« Ces relations avaient eu pour point de départ l'étroite amitié qui unissait saint Jean Eudes à deux des plus éminents personnages des premiers temps de la colonie française: le vénérable Monseigneur de Laval et la Mère Catherine-de-Saint-Augustin. Ne serait-ce pas même à cette précieuse amitié que la chère dévotion dont saint Jean Eudes a été le père, le docteur et l'apôtre ardent et infatigable, dut l'accueil fervent de la Nouvelle-France, et que le Canada français eut l'honneur, qu'aucun autre pays ne partage avec lui, d'être consacré dès sa naissance aux Sacrés Cœurs de Jésus et de Marie?

Le Père L. Hudon, s.j., dans sa Vie de Mère Catherine-de-Saint-Augustin, écrit: « C'est pour les Hospitalières de Québec une grande gloire et un insigne bienfait du Seigneur de se pouvoir réclamer d'une fleur de sainteté aussi admirable. Elle leur a légué, avec l'exemple de ses vertus, le culte tout particulier au saint Cœur de Marie, qu'elle tenait du vénérable Jean Eudes. De l'Hôtel-Dieu du Précieux-Sang, en effet, comme de son foyer principal, la salutaire dévotion a rayonné par tout le Canada, au dix-septième siècle.

« En 1690, quand la Nouvelle-France était encore trop faible pour être livrée, sans un grand danger pour sa foi, aux mains de l'Anglais protestant, ses protecteurs veillaient du haut du ciel. On vit Phipps obligé de lever le siège de Québec, sa superbe Armada brisée contre les récifs du Saint-Laurent. La Nouvelle-France était délivrée.

« En reconnaissance de cette victoire, la novice de prédilection de Mère Saint-Augustin, la célèbre Mère Juchereau de Saint-Ignace, demanda avec instance à Monseigneur de Saint-Vallier d'instituer, dans l'église de l'Hôtel-Dieu de Québec, la fête du saint Cœur de Marie. Sa prière fut exaucée. »

Voyons la réponse du deuxième évêque de Québec: « Nous avons sujet de croire que la Mère de Dieu, qui, par plusieurs miracles, vient de nous délivrer des Anglais, inspira à ses filles de rendre à son aimable Cœur des honneurs nouveaux dans la Nouvelle-France, pour graver plus profondément dans tous les cœurs le souvenir de ce bienfait signalé. Ainsi, pour satisfaire au devoir si pieux et si propre à immortaliser la victoire, dont nous sommes redevables à la Reine du ciel, après avoir vu et examiné, l'office et la messe du très saint Cœur de la bienheureuse Vierge Marie, composés par saint Jean Eudes, dont la mémoire est en bénédiction, et approuvés par plusieurs illustres prélats, nous permettons à nos filles qui les ont présentés, de chanter l'un et l'autre solennellement tous les ans, le troisième jour de juillet. »

Voilà une longue digression: elle fera toucher du doigt l'admirable enchaînement de l'action providentielle, surtout lors de l'érection d'une église dédiée au saint Cœur de Marie à Québec. Mais suivons le fil des événements.

Les Pères Gustave Blanche et Aimé Morin, appelés par Monseigneur O'Brien, s'installent, en 1890, à la Baie Sainte-Marie, à Pointe-de-l'Eglise et à Saulnierville; le Père Blanche se met aussitôt en devoir d'ériger un collège, pour cette partie française du sud-ouest de la Nouvelle-Ecosse. Ils travaillent ferme, et en moins de quinze ans, mûrit une belle moisson de jeunes lévites. Depuis, les Pères Eudistes ont pris charge du grand séminaire d'Halifax; ils ont ouvert le collège de Bathurst et son juvénat, le noviciat et le scolasticat de Charlesbourg, puis une maison provinciale à Laval-des-Rapides, laquelle se trouve en même temps résidence des missionnaires. Ils desservent neuf paroisses, et ils ont charge du vicariat apostolique, au Golfe Saint-Laurent.

Pour reconnaître officiellement notre Congrégation comme branche eudistine et renouer nos rapports avec son Institut, le Père Ange Le Doré, en 1865, nous l'avons déjà noté, s'était rendu auprès de Mère Marie-de-Sainte-Euphrasie, qui le reçut avec une joie bien vive; elle accepta de grand cœur ses propositions, s'associa à ses démarches pour la cause de saint Jean Eudes et promit qu'en arrivant au ciel, sa première prière serait pour la canonisation de notre Père. — Et le bon Dieu, qui n'est point sourd, récompensera cette loyauté de la fille: sa propre cause montera vite jusqu'à l'apothéose.

Au Bon-Pasteur de Montréal, dès 1890, nous étions visitées par nos Pères des provinces maritimes. Plus tard, dans ses tournées apostoliques, le Père P.-M. Dagnaud choisit notre Asile comme pied-à-terre: retraites, conférences, heures saintes, faisaient jaillir de son cœur les enseignements évangéliques harmonisés sur un thème toujours nouveau. Surtout le vénéré Père était inépuisable, inimitable, lorsqu'il parlait de *la bonne Vierge*. Ouvrir les lèvres et publier les louanges mariales était pour lui synonyme. L'attentive Providence, *qui protège la blancheur du lis et dirige le vol du petit oiseau vers le grain de froment laissé pour lui dans un sillon*, veille sur les peuples comme sur chacun de ses enfants: rien ne lui échappe dans l'ensemble des temps. *Elle donne à chaque âme sa place en ce monde comme à l'étoile la sienne au firmament*. Ainsi, dans ce Québec, *la ville sainte*, d'où rayonna sur la colonie naissante la dévotion au Cœur Immaculé, inculquée par saint Jean Eudes à Mère Catherine-de-Saint-Augustin, surnommée *la Jeanne d'Arc de la Nouvelle-France*, l'on verra surgir la première église canadienne consacrée au saint Cœur de Marie, un Eudiste la fondera et cet Eudiste élu sera le prédicateur de *la bonne Vierge*, nous avons nommé le regretté Père Dagnaud.

Né en 1858, à Bains-sur-Oust, en Bretagne, le Père Pierre-Marie Dagnaud, dès l'éveil de son âme, pointa sa nacelle vers les horizons célestes. Sous les clartés de l'Etoile des flots, elle glissera rapide vers la haute mer d'un surnaturel intense. Le 4 mars 1884, il est ordonné prêtre et se dévoue comme professeur dans les institutions de la vieille France, jusqu'en 1899



Bienheureuse Mère MARIE-DE-SAINT-EUPHRASIE
Pelletier. (1796-1868)

*Notre devise, c'est le zèle, et ce zèle doit embrasser
le monde entier.*

où il traverse l'Océan, pour exercer la charge de supérieur au collège Sainte-Anne, à Pointe-de-l'Eglise. Il succédera à Monseigneur Blanche, comme vicaire provincial au Canada. De 1918 à 1927, il établira sa paroisse du Saint-Cœur-de-Marie, sur des assises qui tiennent du prodige. Alors ses capacités suréminentes épuisées au service de la Nouvelle-France, il reprend le chemin de sa Bretagne, d'où nous parviendront des échos — harmonieux toujours! — jusqu'à l'heure suprême, survenue le dimanche 27 juillet 1930. Ce prêtre distingué semblait avoir fait sienne l'œuvre de la prison; il fut l'un des religieux qui exerça la plus durable influence sur notre Monastère.

L'enthousiaste Mère Marie-de-Saint-Thomas-de-Villeneuve désirait recevoir la doctrine sainte dans l'esprit de famille, elle en parlait au bon Dieu. A l'automne de 1913, les Pères François-Xavier Crèchemine et Joseph Haquin arrivaient comme aumôniers à notre Monastère provincial, et le Père Camille Le Doré, à Lorette (Laval-des-Rapides). Le 31 juillet 1914, le Père Joseph Haquin ouvrait ici la lignée de nos aumôniers eudistes. Quelques heures plus tard, il eût été trop tard: la guerre déclanchée mobilisa les religieux français, et nombreux furent les vides à combler.

Dès 1891, le Père Haquin était débarqué en Acadie; il s'y dévoua jusqu'en 1903 où il fut envoyé comme curé dans le Dakota, E.-U. De là, il vint au Bon-Pasteur de Montréal et s'adapta vite au nouveau milieu; son zèle intelligent fit merveille chez nos pénitentes. Dans un excès d'humilité cependant, malgré sa parole facile et agréable, il se crut incapable de prêcher à notre communauté. Le Père Crèchemine nous gratifia de ses conférences si éloquentes, si entraînantes. Après son ministère chez nous, le Père Haquin fut curé de Chandler, au comté de Gaspé, de 1916 à 1927; il prit alors sa retraite à Plancoët où il mourut, le 6 mars 1934.

Nous devons un tribut de reconnaissance profonde à celui que nous nommions avec une vénération filiale *notre saint Père Crèchemine*. Ce contemplatif à l'âme de feu, ardent apôtre de l'Eucharistie, réalisa une véritable transformation dans notre

province monastique. Il exerça ses fonctions à notre Monastère de la rue Sherbrooke durant douze années, et mourut à Chicoutimi, au 3 février 1933, un premier vendredi: coïncidence remarquable, car il brûlait d'un amour séraphique pour le Sacré-Cœur.

Le révérend Père Joseph-M. Sébillet nous desservit, du 20 septembre 1916 au 28 août 1921. Sa doctrine substantielle et toujours sûre versait la lumière dans les âmes, tandis que sa bonté paternelle ouvrait les cœurs à la confiance en Dieu. Ajoutons, bien que ce soit au delà de notre cadre, que, de cette époque jusqu'à aujourd'hui, se succédèrent le Père Emmanuel Le Bouter, août 1921 au 3 juin 1925, le Père Clément Veillard, 16 juillet 1925 au 14 juin 1927, le Père Alexandre Braud, 15 août 1927 au 21 avril 1930, le Père Pierre Le Bellégo, avril 1930 au 22 août 1933, le Père François Le Quémener, depuis le 22 août 1933.

Un événement de portée plus générale encore que la béatification du Père Eudes, et qui resterait devant la postérité la gloire de l'Eglise de Montréal et du règne de Monseigneur Bruchési, allait se produire, en septembre 1910: la tenue dans notre ville du XXI^e congrès eucharistique international. Sans doute, les modestes recluses de la rue Fullum n'y participeraient que par leurs prières; quelques échos pourtant de ces glorieuses manifestations en l'honneur de Jésus vivant dans l'Hostie de l'autel arriveraient jusqu'à leur prison. Le Cardinal légat du pape et d'autres personnages ecclésiastiques éminents viendraient les visiter et les bénir. Surtout, elles se réjouiraient devant Dieu, avec le clergé du diocèse, avec les communautés et le peuple fidèle, de l'honneur et de la grâce unique que le congrès assurerait à notre ville et à notre pays canadien tout entier.

Du 8 au 11 septembre 1910, Montréal vécut des jours inoubliables. On se rappelle comment ce congrès nous fut offert. En 1908, Monseigneur Bruchési assistait à celui de Londres. L'archevêque de Montréal, invité à porter la parole, donna en anglais et en français deux allocutions, avec sa maîtrise accoutumée. En terminant son discours, l'un des plus vibrants

qu'il ait prononcés, lui qui, de son cœur d'apôtre, en a tant fait jaillir et de si magnifiques. Monseigneur invita spontanément les directeurs de l'œuvre à venir au Canada; sur l'heure, ce fut question réglée.

Le monde catholique se tourna vers Montréal et s'y dirigea en partie. Un légat du pape, le cardinal Vanutelli, deux autres cardinaux, une centaine d'archevêques et d'évêques, un millier de prêtres et au delà d'un million de fidèles catholiques venus de tous les pays, se réunirent dans notre métropole. Les autorités civiles constituées, nos chefs de peuple d'Ottawa, de Québec et de Montréal rivalisèrent d'entrain pour seconder nos pasteurs ecclésiastiques, et le succès dépassa toutes prévisions. Les séances d'étude à l'Université et au Monument National, les grandes séances publiques à la cathédrale et à Notre-Dame, la procession du Saint-Sacrement le dimanche 11 septembre, de l'église de *la Paroisse* au parc Jeanne-Mance près de l'Hôtel-Dieu, qui dura près de sept heures, grandiose comme on n'en vit jamais, tout fut superbe d'enthousiasme et de piété, de piété surtout. Ajoutons qu'alors fut promulgué dans notre ville en même temps qu'à Rome, le décret de Pie X conviant les petits enfants, dès qu'ils comprennent la différence entre le Pain de l'autel et le pain de nos tables, à s'approcher du Banquet sacré, pour communier au Corps et au Sang du Christ. Ce seul fait rattache notre congrès de Montréal à l'histoire générale de l'économie de l'Eglise et de sa haute discipline pour la sanctification des âmes.

Le cardinal Vanutelli, légat du pape, que Monseigneur Bruchési se plut à conduire dans ses communautés, daigna visiter Sainte-Daric. Ce prince de la cour romaine fit son entrée dans la chapelle au chant du *Benedictus*. Il voulut bien adresser quelques mots à tout le personnel réuni: Son Eminence nous félicita de la bonne tenue des prisonnières. Nous reçûmes aussi, entre autres personnages, Monseigneur Rumeau, évêque d'Angers, le père spirituel de la Maison généralice. La simplicité monastique de notre Asile le charma; puis sa parole tendre et émue complimenta nos enfants de rester volontiers sous

notre toit, leur détention terminée. Pendant tout le congrès, Monseigneur Racicot et Monseigneur Gustave Blanche, c.j.m., s'hébergèrent chez nous.

A cette époque, Monseigneur Racicot, épuisé par ses labeurs, perdit peu à peu l'usage de ses facultés mentales. Quelle peine de le voir accablé par la plus humiliante des afflictions! C'était l'heure de nous rappeler ses prédications de parole et d'exemple, pour adorer les desseins du Seigneur et reconnaître que *le bon Dieu écrit toujours droit, même en traçant des lignes courbes*. Après quatre ans de langueur, Monseigneur Racicot mourut le 14 septembre 1915, jour de l'Exaltation de la sainte Croix. Nous conservons un culte de vénération profonde à la mémoire de cet incomparable père en Dieu, que le clergé et le peuple appellent, comme nous, *le saint Monseigneur Racicot*.

Toujours, il avait gardé son titre de supérieur ecclésiastique de notre province claustrale. Mais successivement, monsieur le curé Georges Payette (maintenant Monseigneur Payette) de Longueuil, en octobre 1912; monsieur le chanoine W. Martin (plus tard Monseigneur Martin) de l'archevêché, en mars 1913; et monsieur le curé Louis-Alexandre Dubuc (aujourd'hui Monseigneur Dubuc, P.D., depuis 1919) de Saint-Jean-Baptiste, en mars 1915, furent nommés par Monseigneur Bruchési, pour suppléer notre vénéré supérieur dans ses fonctions. Le 20 septembre 1915, après la mort de Monseigneur Racicot, monsieur le curé Dubuc reçut officiellement cette charge de supérieur ecclésiastique du Bon-Pasteur, qu'il exerce encore. Mentionnons, d'un mot plein de gratitude, que Monseigneur Dubuc ne nous ménage ni ses attentions, ni sa bienveillance.

Quatre ans avant la mort de Monseigneur Racicot, en juillet 1911, Mère Marie-de-Saint-Jean-Baptiste avait remplacé Mère Marie-de-Saint-François-de-Borgia, comme supérieure provinciale. C'est à Saint-Antoine-sur-Richelieu, que volontiers nous appellerions *vallée des lis*, tant les vocations religieuses y foisonnent comme en leur climat, que, le 25 octobre 1860, les cloches paroissiales carillonnent pour la nouvelle petite chrétienne, nommée Célanire Dupré.

Orpheline de mère à deux ans, elle prendra, hélas! le deuil de son père, dès ses quatorze printemps. Un frère célibataire se constitue son ange gardien; il lui fait poursuivre ses études chez les Dames de la Congrégation et l'enveloppe de sollicitudes quasi maternelles. Un jour, ce frère chéri vend son patrimoine pour s'acheminer vers la Grande Chartreuse de Notre-Dame-des-Prés à Pas-de-Calais. Bientôt, elle-même quittera tout pour le cloître. Saint Benoît et sainte Scholastique s'entraînent-ils avec plus d'émulation que ces deux âmes d'élite, vers les horizons des hautes cimes? Les anges, ravis, devaient se chuchoter leurs mystiques messages, durant leur va-et-vient à travers l'Océan... Le noviciat de Mère Marie-de-Saint-Jean-Baptiste prélude à sa vie de sainteté. Jamais elle ne ralentira le pas: *Toujours plus haut!* telle est sa devise.

Quarante années de sa carrière religieuse se dépenseront à Saint-Louis-de-Gonzague: professeur, directrice, supérieure, elle-même se forgera. Il lui fallut souffrir, elle fit souffrir aussi: la délicatesse du doigté maternel, ces ineffables intuitions d'un cœur de maman, elle n'en avait point goûté l'expérience. Au soir de sa vie, elle déplorera cette lacune et les erreurs de ses débuts; mais combien sa ténacité sut élever son âme et la maintenir à un niveau de rare perfection! Mère Marie-de-Saint-Jean-Baptiste raffermirait notre pensionnat sur une base stable de progrès florissants. Ses élèves brillent dans la haute société, elles exercent une salutaire influence, sur les chefs de nos destinées canadiennes. D'autres, enfants espiègles qui décourageaient les maîtresses, transformées par l'ascendant surnaturel de cette éducatrice émérite, perpétuent sous divers costumes religieux, actifs ou contemplatifs, son bel et fructueux apostolat.

Elle possède le don de faire rendre à chacune sa pleine mesure, et ses talents personnels se développent, sous une intelligente et persévérante culture. Quel art pour animer les enthousiasmes! « Entretenez votre enthousiasme, répète-t-elle, c'est nécessaire pour bien remplir sa tâche. Soyez une âme chantante!... » Oui, elle désire des âmes chantantes, mais imbuës de *sérieux divin. La marque de Dieu sur une âme qu'il veut*

mener à la sainteté, observe le bienheureux Père Eymard, *c'est de lui donner avant tout un esprit sérieux*. Mère Marie-de-Saint-Jean-Baptiste n'agissait que par ces principes et sa vie porta cent pour un. Afin de fixer les irrésolutions, elle revient toujours à la parole de saint Paul: *Je puis tout en celui qui fortifie*. Sur l'aveu d'une faiblesse, elle répond avec un élan de confiance: « Reprenez-vous, reprenez-vous!... Soyons fidèles dans les petites choses, c'est le nerf de la vie spirituelle », voilà encore l'un de ses mots. Rien n'échappe à son œil pénétrant, exercé, perspicace, rien!... Cependant son ingéniosité fait ressortir le meilleur côté des personnes et des choses, des personnes surtout. « L'on ira en purgatoire, remarque-t-elle, pour ne s'être pas suffisamment estimées les unes les autres, par le manque d'observation des qualités d'autrui. » Sa discrétion impénétrable, invulnérable, complément nécessaire de la charité, restera proverbiale.

Supérieure à Saint-Louis-de-Gonzague, de 1901 à 1911, provinciale de 1911 à 1914, elle reprend sa charge de prieure au pensionnat, de 1914 à 1921. Une grave maladie menace alors ses jours: elle va remonter ses forces à Sainte-Domitille, monastère bâti par ses soins durant son provincialat; sa santé refaite, la surdité s'accroît et elle reste à Laval-des-Rapides, dans l'humble office de secrétaire. Son élégante main tracera des lignes où ruisselle l'onction suave et forte de son âme magnanime et si délicate. Cependant, il faut parfois deviner, car la Mère reste quelque peu mystérieuse; une fois l'écorce énigmatique rompue, on se soumet volontiers à l'emprise de cette supériorité morale, de cette religieuse *forte comme le diamant, plus tendre qu'une mère*.

« Ame d'élite, excellente servante de Dieu, écrira sur sa tombe le digne religieux à qui elle donna sa confiance, au versant de sa noble montée, elle n'osa souhaiter ni une vie plus longue, ni une mort plus prompte; elle s'abandonna au bon plaisir divin, ce à quoi l'obligeait son vœu du plus parfait. Son cœur aimait passionnément le Christ... il était tout à Dieu! »

Parfois, avec un brin de malice, d'aucunes la surnommaient tout bas *la grande Chartreuse!*... Sa figure ascétique, sereine et souriante, évoquait ces temples de la prière sculptés au style gothique, ces traits burinés de surnaturel, ciselés par la souffrance et par une lutte énergique, que l'on admire chez nos éminentes contemplatives, qu'elle aimait tant: une sainte Thérèse ou une Marie de l'Incarnation, notre *Thérèse de la Nouvelle-France*. Au fait, sa vie intérieure éclairée et profonde la rendait excellente religieuse du Bon-Pasteur: comment sauver les âmes autrement que par les armes spirituelles? Le Christ, *son bien-Aimé*, c'était son Tout. Lui gagner des âmes était son objectif. Le 6 mars 1935, l'Époux divin la conviait aux noces éternelles.

O Mère Marie-de-Saint-Jean-Baptiste, votre souvenir ranime l'amour de notre vocation sublime, si judicieusement comprise, en l'extase de vos continuelles oraisons! Honneur et vie à votre mémoire, dans les siècles sans lendemain!

Mère Marie-de-Saint-Joseph-de-Bethléem Beauchemin gouverne la province, de septembre 1914 à juillet 1921; tandis qu'en notre Asile, Mère Marie-de-Saint-Thomas-de-Villeneuve exerce son deuxième terme comme prieure, de 1910 à 1918; alors lui succède Mère Marie-de-Saint-Ferdinand Dagenais. Mais qu'on nous permette une modeste discrétion sur l'administration des supérieures encore bien vivantes, grâce à Dieu.

Angers visite Montréal, en la personne de Mère Marie-de-la-Sainte-Enfance Laffon et de Sr Marie-de-Sainte-Euphrasie Paré, sa compagne; du 8 juillet au 8 août 1914, nous jouissons de ces hôtes si aimables et distinguées. La chère Mère nous disait: « Monseigneur Bruchési répète fièrement que notre très honorée Mère Marie-de-Sainte-Domitille fait sa gloire, elle fait la vôtre aussi, et plus d'une Française voudrait ressembler aux Canadiennes!... » Ajoutons bien vite qu'une Mère La Rose, il n'en existait qu'une, et l'on s'est empressé de la transplanter en bonne vieille terre de la douce France.

Grande Dame au noble cœur, Mère Marie-de-la-Sainte-Enfance a laissé chez nous un souvenir impérissable: *Je me*

souviens! chante-t-elle, dans ses lettres charmantes. *Je me souviens*, répondons-nous en chœur, dans nos refrains de reconnaissance fidèle. Et lorsque nos petites Sœurs, heureuses privilégiées, vont se former au noviciat de la Maison-Mère, elles y retrouvent *tout un groupe de la Nouvelle-France* pour les gâter avec tendresse. La chère Sr Marie-de-Sainte-Euphrasie, aujourd'hui maîtresse des novices, avait eu la délicatesse d'emporter deux plants d'érable; un seul a pris racine (emblème sans doute de Mère Marie-de-Sainte-Domitille?). Aux heures de nostalgie — inspiration délicieuse d'un cœur français, — l'on ravive à son ombre les petites exilées. (Le 29 novembre 1936, Mère Marie-de-la-Sainte-Enfance est décédée, à l'âge de 83 ans.)

Au bruit de la guerre, nos chères Visitatrices, en hâte, quittent le Canada. Voici, racontée par Angers, cette minute formidable du 31 juillet 1914: « Le soleil de juillet s'était levé radieux sur notre Maison-Mère. Nous fêtions le quatre-vingt-cinquième anniversaire de sa fondation et la naissance de Mère Pelletier; une double cérémonie de profession et de prise de voile venait d'enchaîner treize de nos Sœurs au service de Jésus: limpide était le ciel des âmes. Soudain, tel un éclair sur un fond d'azur, des alarmes de guerre sillonnent la foule; le clairon sonne l'appel aux armes, les trains sont mobilisés, nos parloirs voient des scènes douloureuses, des adieux déchirants... »

Pendant ces années de terreur, prières et mortifications, tant de la communauté que des classes, appellent les miséricordes du Seigneur. Nos chères enfants sacrifient leurs loisirs à la confection de linge et de tricots, pour les pauvres soldats et les familles éprouvées de la mère-patrie. Quand vibrera le *Te Deum* de la victoire, 11 novembre 1918, jour de l'armistice, les esprits des milliers de religieuses aux blanches livrées seront fusionnés par une commune souffrance, subie pour la réparation des crimes qui avaient déclenché d'aussi terribles vengeances.

Mais la bourrasque avait emporté le Père de cette famille mondiale, qui s'entretenait barbarement. Le 20 août 1914, Pie X rendait sa belle âme à Dieu. Comment le cœur de ce saint,

nommé avec amour *le Pape des petits enfants*, de ce nautonier, dont le menu peuple de Venise disait naguère, en saluant la gondole vénérée: « Celui-là, quand nous arriverons devant le paradis, pour avoir le plaisir de nous retrouver, il nous fera ouvrir toutes les portes », comment ce cœur si tendre ne se serait-il pas brisé de douleur? Quelques mois avant cette perte immense de la sainte Eglise, la Mère Marie-de-Sainte-Modeste Respighi, r.b.p., en audience privée — elle en dépassait la soixantaine! — remettait au Saint-Père une petite bourse, pour le denier de Saint-Pierre. « Chère Modeste, avait dit en riant le bon Pape, l'avez-vous volée? — Saint-Père, pour si peu, il ne vaudrait pas la peine de commettre un vol », avait répondu l'heureuse Mère... Puis, changeant de ton, le Souverain Pontife avait insisté pour que, dans nos classes, l'on séparât soigneusement les enfants, d'après leur âge et leurs catégories. « Nous le pratiquons fidèlement », reprit notre choyée. Nous devons à Pie X la double auréole de notre Père Eudes: sa béatifications — 25 avril 1909 — et son titre de père, de docteur, d'apôtre des Sacrés Cœurs de Jésus et de Marie.

Avec Benoît XV, monte sur le trône de Pierre l'amour de l'archevêque de Bologne pour notre Congrégation. Quelques jours après son couronnement, le Pape de la charité fraternelle, le Pape de la prière intense, recevait en audience nos Sœurs de Rome; il témoignait de paternelles et spéciales attentions aux maîtresses des détenues, puis envoyait à notre très honorée Mère générale et à tout l'Institut sa bénédiction apostolique.

Quarante-cinq années ont passé sur notre Asile et l'aimable Providence lui a conservé, du 30 mars 1870 au 23 mars 1915, la directe influence de Mère Marie-de-Sainte-Hélène. Au chapitre deuxième, consacré à cette incomparable fondatrice, déjà son jubilé d'or — 21 novembre 1911 — invitait à l'action de grâces; mais célébrons encore les prodigalités du bon Dieu.

Une cousine, Sœur Marie-de-Sainte-Rosalie, ceint en même temps la couronne du cinquantenaire. Monsieur l'abbé Alphonse La Rivière offre le saint sacrifice; au sanctuaire, ont pris place, à la suite du clergé nombreux et sympathique,

le sénateur A. C.-La Rivière, avec les cousins et les neveux. L'unique et si aimée sœur, madame Roch Desjardins, les nièces et les arrière-nièces remplissent la galerie intérieure de notre chapelle. Les nefs, les autels, le sanctuaire sont parés avec élégance, grâce à leurs récentes largesses.

De sa voix poétique et chantante, le Père Dagnaud, c.j.m., donne l'allocution. Retenons-en deux alinéas: « Dans mon pays, il y a de charmants petits oiseaux, dit-il, qui vivent en leur première enfance cachés dans une solitude, comme leurs sœurs les violettes. Et lorsque parfois le promeneur, dans ses landes bretonnes, foule du pied les touffes de bruyères, soudain ces oiselets, qui ne faisaient pas entendre leur voix et ne montraient pas le battement de leurs ailes, devenus forts, sortent de leur cachette, et prennent leur essor vers le ciel azuré, en nous charmant par leur voix, qui lance en s'élevant des notes claires et harmonieuses... Je vois, dans cette figure, une analogie avec votre existence, ma Mère et ma Sœur. Dans la solitude du cloître, vous avez vécu cachées aux yeux du monde, on n'a plus entendu le battement de vos ailes, ni le chant joyeux de votre voix. Vous étiez *mortes* pour le monde; mais c'est alors que votre âme blanche et pure, pour Dieu seul a brillé de tout son éclat... »

Le prédicateur termine ainsi: « Dans les familles profondément chrétiennes, lorsqu'on se trouve réuni autour de l'aïeule, il est d'un pieux usage de lui demander sa bénédiction... Ma Mère, voulez-vous permettre à notre vénération respectueuse de vous adresser la même demande en ce jour? Oh! oui, bonne Mère, bénissez-nous, priez pour nous, nous en avons besoin pour accomplir notre tâche; laissez tomber vos bénédictions sur ces enfants, sur cette portion choisie de votre cœur, et sur nous-mêmes, prêtres, qui renouvelons en ce jour nos promesses cléricales, afin que nous puissions y être fidèles. Enfin, que pour tous ici présents, parents et amis, cette fête soit celle du souvenir, de l'action de grâces et de la sainte espérance! »

Mère Marie-de-Sainte-Hélène a vécu pour les âmes les plus en détresse: héberger les pauvres détenues qui, une fois libérées,

veulent se convertir tout de bon et se prémunir contre les dangers renaissants, tel fut, en 1870, le but de notre Institution. Dès lors, on s'en souvient, l'on aspirait à exercer son apostolat auprès des prisonnières elles-mêmes, faveur obtenue en 1876. Et la fondatrice, personnification du bon Pasteur, passait parmi son peuple cher, l'auréole de sérénité sur le front, le sourire de paix sur les lèvres, la parole de réconfort, tendre et compatissante, jaillissant de son cœur. Les conversions se multipliaient... A son pieux couchant, sa vie se fanera-t-elle inconsciemment? Il faudrait méconnaître le Cœur du Maître, jusqu'à friser le blasphème, pour s'arrêter à pareille défiance!... Douce attention de la Providence, pour qui rien n'est un détail, lorsque, dans le silence et le recueillement, l'honorable sénateur, père du jeune prêtre qui préside la solennité, s'avance vers l'autel, suivi d'une longue escorte, affamée comme lui du Pain des Anges, une prisonnière, enlisée dans le vice depuis vingt ans — elle en comptait quarante — se sentit bouleversée, pénétrée jusqu'aux moelles.

Déjà, en février précédent, notre bon Père Dagnaud avait ramené la prodigue de bien loin; mais dans la pieuse atmosphère de cette heure aux reflets divins s'opérait le miracle décisif. La pauvre fille revoit son excellent foyer, assombri par sa conduite indigne: son vénérable père qu'elle a, avant saison, de par sa main coupable, couronné non d'honneur, mais de neige!... Et ses frères, et ses sœurs, qui péniblement se fraient leur chemin, à travers les épines qu'elle y a semées!... Pourtant, elle a joui d'une éducation soignée, dans un pensionnat de renom... « Sans la fascination de la bagatelle, j'aurais ouvert aux miens une voie de félicité comme celle contemplée aujourd'hui », se reproche-t-elle, en l'amertume de son âme contrite. *Je me lèverai et j'irai à mon père*, conclut-elle, résolue...

Vingt-cinq ans ont perpétué cette décision; X... persévère dans les larmes de la pénitence et de l'amour; elle répare sa vie malheureuse, par un ardent et fructueux apostolat, auprès de compagnes encore chancelantes aux sentiers du salut. Voilà bien de vos coups, Epoux adoré des cœurs vierges !

Autre souvenir des noces d'or: à l'instigation de mademoiselle Marguerite Quigley, le département des pénitentes portera la gracieuse appellation de *Maison Saint-Hélène*, nom de grâce et de bénédiction!

Et l'ombre du Pasteur couvre tout le troupeau.

Les lustres s'éteignirent, les cantiques se turent, mais au foyer claustral, restait Jésus. La bonne Mère continua sa faction au pied des saints autels.

L'Âme disait à Dieu dans un hymne vibrant:
« Seigneur, vous êtes bon; Seigneur, vous êtes grand! »
Et le monde écouta cette parole fière
Où respirait l'amour, où tremblait la prière.

Orientée vers les clartés d'en haut, la chère fondatrice, chaque jour, se dégageait de l'exil; tels les anges, dans leur vol rapide, son influence atteignait tout notre peuple.

Le soleil répandait en tombant du ciel bleu
Des vagues de lumière et des gerbes de feu.

Au 23 mars 1915, à l'âge de 77 ans, Mère Marie-de-Sainte-Hélène s'en alla recueillir ses moissons immortelles; sa présence nous restera maintenant invisible, mais sa mémoire et son œuvre raconteront ses louanges aux siècles à venir.

Nous venons de signaler mademoiselle Marguerite Quigley, *Marguerite du Bon-Pasteur*, comme elle se dénommait gracieusement. Cette chrétienne éminente, sur l'invitation de Monseigneur Bruchési, se consacra au soulagement de la misère: un refuge selon l'esprit de Mère Marie-de-Sainte-Hélène gagnerait d'emblée sa compatissante sympathie. « Je suis les pieds du bon Pasteur », redisait-elle, dans son humilité; ajoutons qu'elle en avait le Cœur.

Mademoiselle Quigley semblait notre servante obligée, lorsque nous sollicitons les plus pénibles services, jusqu'à pénétrer, pour sauver une âme, en des lieux rebutants; jusqu'à s'exposer à de grossières injures, en accompagnant aux tribunaux ses chères protégées... Comme les martyrs, elle se réjouissait alors

et riait ensuite de si bon cœur, nous racontant ses aventures: aux greniers du Père céleste, sa foi le lui assurait, elle venait d'entasser fortune! Femme délicate et de haute culture, notre apôtre prit, comme lot, de se battre contre Satan, pour lui arracher ses proies, et ce qu'elle lui en a ravi! Alors, joyeuse, elle nous les amenait, les visitait ensuite, leur apportait de petits présents et n'abandonnait jamais la pauvre personne à qui une fois elle s'était intéressée. Lorsque nos enfants retournaient dans le monde, elle les suivait encore, les conseillait, leur trouvait des positions avantageuses, et nous tenait au courant de leur conduite. La mort presque soudaine de mademoiselle Quigley, au 26 janvier 1933 nous enleva une collaboratrice insigne, dont les bienfaits puisent aujourd'hui leur récompense dans l'Océan du Cœur divin.

Disons encore que, de son coup d'œil sûr — et une rigoureuse justice nous oblige à le reconnaître, — Mère Marie-de-Sainte-Hélène avait su choisir le personnel de son importante fondation; la preuve, c'est que les fonctionnaires s'y attachèrent comme gens de la maison et prodiguèrent leur dévouement au delà de leur mandat. Monsieur Ferdinand Chartier reste au poste de gardien du 15 octobre 1877 au 22 décembre 1923; à son vif regret et au nôtre, la maladie l'oblige alors à se retirer; il meurt le 27 janvier 1928. Monsieur Edmond Germain, reçu comme gardien le 1er mai 1884, et son frère, monsieur Bruno Germain, admis le 3 juillet 1888, tiennent bon jusqu'à leur mort, survenue pour le premier, le 18 octobre 1915, et pour le second, le 1er novembre de la même année. Monsieur Israël Brazeau, menuisier, décédé le 28 mai 1924, nous servait avec dévouement depuis plus de trente années; nous l'avions surnommé *saint Joseph*: sa bonne volonté, son intégrité, sa recherche du bon Dieu lui méritaient *son petit nom*.

Honneur et reconnaissance encore à nos charitables médecins! Plusieurs nous ont gratifiées — et cette libérale tradition se continue, — qui de tous leurs soins professionnels, qui d'une partie de l'exercice de leur art! Nous devons une mention spéciale aux docteurs Narcisse Picotte, Edouard Desjardins,

J.-L. Guilbert, Albéric Marien, Edouard Plamondon, pour autrefois; et, pour aujourd'hui, à messieurs les docteurs Adonai Quintal, Edouard Grenier, Emmanuel Benoît, J.-Baptiste Prince, Daniel Plouffe, Hector Julien, J.-U. Gariépy: leur dévouement sans calcul ne saurait s'acquitter en monnaie courante.

L'inoubliable juge Gustave Lamothe nous prodigua, sans rémunérations, services et conseils judicieux et expérimentés, durant sa longue et belle carrière. A sa mort, le 24 novembre 1922, ses collègues proclamèrent *qu'il avait illuminé le banc, par ses profondes qualités de juriste et son incommensurable bonté*. Ce témoignage peint au vif notre bon juge Lamothe, qui vit à jamais en la mémoire de nos cœurs.

La pénible maladie de Monseigneur Racicot, relatée aux pages précédentes, avait exigé un nouvel auxiliaire pour le diocèse, et Monseigneur Georges Gauthier fut sacré le 24 août 1912. (Il deviendra archevêque coadjuteur le 14 février 1923.) Déléguée par Monseigneur Bruchési pour sa visite du Vendredi Saint à la prison, en 1916, 1917 et 1918, Son Excellence daigna s'en dire heureuse: « Lorsque j'étais séminariste, affirme Monseigneur, je me rendais souvent à la chapelle de la rue Sherbrooke où j'aimais, le soir, à entendre le point de méditation. Je vous dois un peu de ma vocation, puisque votre sanctuaire a entretenu ma bonne résolution. O mes Sœurs, que votre part est belle! Quand vous n'empêcheriez qu'un seul péché mortel, ce serait déjà beaucoup... Pour vous, c'est Vendredi Saint tous les jours, puisque tous les jours vous coopérez au salut des âmes. Continuez donc votre œuvre divine... A l'exemple de Marie, en qui rayonnait Jésus, suivant l'expression de saint Bernard, soyez des âmes limpides, en qui Jésus puisse faire resplendir ses divines vertus. Pour cela, qu'il n'y ait aucune tache en vous, que tout soit lumineux, transparent. »

Le lourd fardeau retombé sur les épaules de Monseigneur Gauthier ne lui a guère permis de revenir jusqu'à nous, mais notre piété filiale lui garde soumission, et la reconnaissance nous fait ajouter notre modeste apport, dans la balance des sacrifices et des prières, en faveur de l'archidiocèse de la Vierge Marie.

Pour clore cette période de nos cinquante ans, nous avons réservé, comme pages d'or, nos réminiscences sur Monseigneur Bruchési, dont la brillante carrière archiépiscopeale, hélas! s'estompe précisément vers 1920.

Le 6 janvier 1913, accompagné du révérend Père W. Hings-ton, s.j., Monseigneur nous gratifie de sa visite traditionnelle. Il dit aux détenues: « Vous le saviez, n'est-ce pas, que j'allais venir aujourd'hui? Depuis bientôt quinze ans, je fais à votre Asile ma visite des Rois: je ne me souviens pas d'y avoir manqué une seule fois. Je suis venu pour vous bénir et vous apporter mes souhaits. Puisse cette année être bonne et sainte pour vous, mes pauvres enfants!

« En ce moment, je le sais bien, vous n'avez qu'un désir, recouvrer votre liberté et retourner dans vos familles. Voulez-vous me permettre de vous donner un conseil? Profitez bien du temps que vous devez passer dans ce séjour; on l'appelle la prison, mais pour nous, nous préférons le nommer: l'Asile Sainte-Darrie, la maison du bon Pasteur, où il vous est donné de pouvoir rentrer en grâce avec le bon Dieu. Ici, rien ne vous manque, afin de prendre des forces pour l'avenir: vous avez la sainte messe chaque matin, la confession, la communion fréquente; vous avez un bon Père aumônier, qui exerce avec zèle son ministère auprès de vos âmes; souvent ses paroles vous réconfortent et vous instruisent; les Mères du Bon Pasteur sont là, pour vous prodiguer leurs salutaires avis, pour vous montrer toujours l'exemple de la charité, du dévouement; enfin, vous vivez sous le même toit que Notre-Seigneur, lui aussi prisonnier par amour. Oh! soyez reconnaissantes de toutes ces grâces et bénéficiez le mieux possible de tous ces secours spirituels.

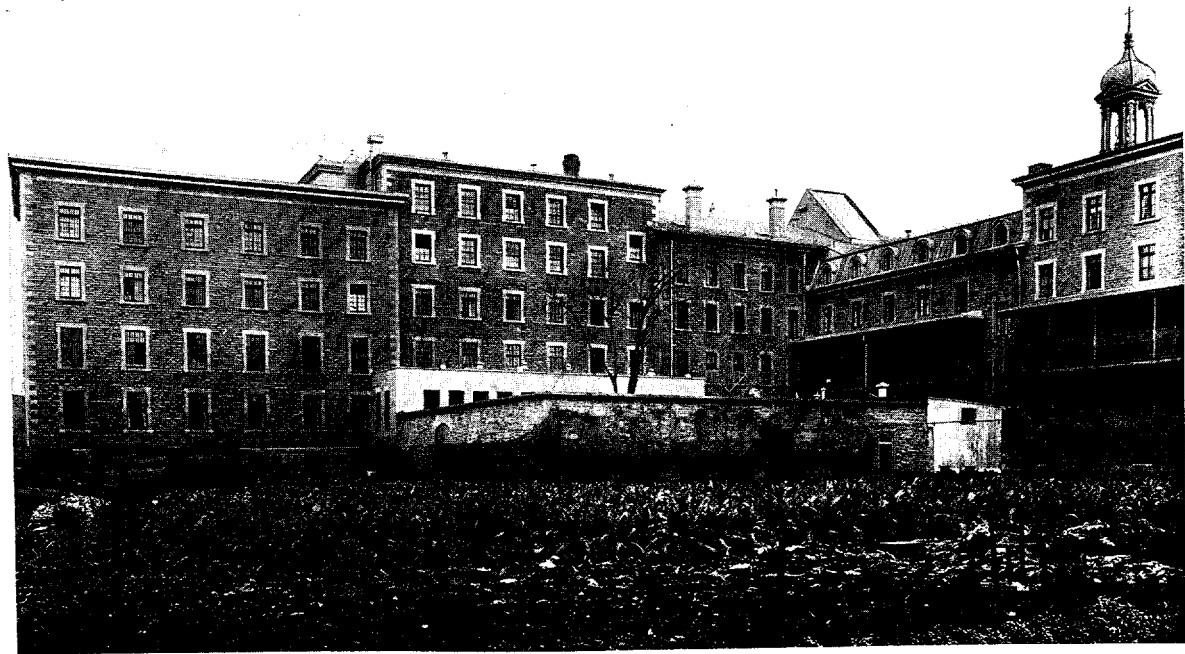
« Puis, prenez de bonnes résolutions pour plus tard, en particulier celle de fuir ce qui a causé votre détention. Évitez les narcotiques, n'en usez jamais; n'allez plus avec telles compagnes, fuyez telles occasions, telles places. Enfin, employez tous les moyens possibles, puis avec la grâce de Dieu, la prière, les sacrements, le chapelet récité tous les jours, vous persévèrerez... Souvenez-vous qu'il n'y a de bonheur que dans la paix de l'âme. »

Pendant la visite des classes, les Sœurs dînent; après les Grâces, l'on se rend à la salle de communauté; son manteau de cérémonie *sur le bras!*... Monseigneur est bel et bien installé dans son fauteuil, nous invitant à aller baiser son anneau: « Venez, venez, troupe innocente! répète-t-il. Je vous souhaite d'être des miséricordieuses: le cœur de la religieuse du Bon-Pasteur doit s'incliner vers la misère et en avoir pitié. Il doit se donner aux pauvres âmes, à celles qui souffrent et sont abandonnées, à celles que la Providence lui envoie... »

Le 6 janvier 1914, visite de Son Excellence, accompagnée de l'honorable Rodolphe Lemieux et de monsieur le shérif L.-J. Lemieux, m.d. L'honorable ministre presse les détenues à la reconnaissance: « C'est une grâce du bon Dieu que vous soyez ici, leur dit-il, vous le devez à une spéciale Providence; aussi, votre devoir est-il de le remercier. Dans votre épreuve, vous êtes privilégiées: combien de soi-disant dames, bien mises dans le monde, ne connaissent pas ce bonheur de pouvoir facilement se convertir; elles n'ont pas un cœur rempli de bonne volonté comme le vôtre, c'est pour cela que, bien plus coupables que vous, elles ne subissent pas la même peine, mais elles ne partagent pas non plus d'aussi appréciables avantages. Oh! remerciez le bon Dieu de vous avoir amenées dans cette maison, et profitez bien du temps où vous y demeurez. Pour votre parfaite conversion et votre persévérance, je ferai prier mes petits enfants et je prierai moi aussi avec eux. »

Au département des pénitentes, le chant du *Benedictus* accueille Monseigneur. Leur salle présente un beau coup d'œil, avec ses cent cinquante personnes revêtues de l'uniforme noir et des livrées des diverses congrégations: bleu pâle pour les enfants de Marie, rouge pour les enfants de la Croix. Monseigneur leur souhaite bonne année, non seulement une, mais plusieurs, mais toute une vie de bonnes années.

Invité à prendre la parole, monsieur Lemieux s'exécute de bonne grâce et nomme ses auditrices *mes petites amies*. Il leur rappelle les bienfaits dont elles sont comblées: « Plusieurs d'entre vous n'avaient plus de mère et, je le sais par



La Maison Sainte-Hélène (1901) et le Monastère des religieuses (1910).

expérience, c'est bien dur de n'avoir plus de mère: je n'ai jamais tant aimé la mienne qu'au jour où j'en ai été privé. Vous avez trouvé ici, dans les religieuses qui se dévouent pour votre bonheur, des Mères, de vraies amies, aimez-les bien. Et si, un jour, le goût de la fausse liberté vous reprenait, oh! alors soyez fortes pour la lutte, et souvenez-vous que les âmes vraiment libres sont précisément celles qui savent le mieux se discipliner.

« Parmi toutes celles qui pratiquent le renoncement, ce sont, je crois, les religieuses qui se plient ainsi davantage au devoir; aussi sont-elles les plus libres. Au contraire, les âmes mondaines, qui n'opposent aucun frein à leurs passions, sont les plus misérables, ce sont les esclaves du monde... Vous avez connu par expérience les premières duperies, les premiers mensonges de la vie... vous avez erré. Oh! mais qui donc ici-bas n'a pas ses toits? Le juste, dit-on, pèche sept fois le jour. Oui, Monseigneur pourrait bien pécher sept fois le jour! Et moi donc, quatorze fois bien sûr! D'ailleurs, Notre-Seigneur n'a-t-il pas défendu la pauvre femme qu'on lui amenait pour être lapidée, quand il dit à ses accusateurs: *Que celui qui est sans péché lui lance la première pierre?*

« Mes jeunes amies, puissiez-vous bénéficier de votre séjour en cet Asile, de cette atmosphère de piété, qui se dégage des murs de cette maison, et des bons exemples que vous offrent les religieuses, vos Mères! L'œuvre qu'elles accomplissent ici est admirable de dévouement. Il y a quelques jours, un de mes amis protestants s'extasiait devant la philanthropie et le zèle apostolique d'un docteur protestant, qui opère actuellement des œuvres de bienfaisance dans le Nord du Canada. « A cet « homme-là, on devrait élever un monument de son vivant! « s'exclama-t-il. — Mon cher monsieur, lui répondis-je, vous ne « connaissez pas votre histoire; il y a bien au delà de deux cents « ans que le bien de cette façon se réalise sans bruit, par nos « religieuses et nos missionnaires catholiques, du Pôle arctique « jusqu'à la Patagonie. L'évangélisation, n'est-ce pas la civilisa- « tion? Et ne voyons-nous pas nos Canadiennes, missionnaires

« sublimes, s'en aller en Chine et en Afrique, pour soigner les « lépreux? » Mais, mes chères amies, vous priant d'excuser mon discours à bâtons rompus, je laisse la parole à Monseigneur... »

L'escorte de Son Excellence, au 6 janvier 1916, se compose ainsi: monsieur le chanoine Magloire Laflamme, le révérend Père D. Archambault, o.p., le Père Joseph Haquin, c.j.m., notre aumônier, monsieur le chanoine Emile Roy, messieurs L.-J. Lemieux, shérif, Trefflé Bastien, Bourbeau-Rainville, A. Goua, représentant du *Devoir*, M. Singer, représentant du *Canada*.

Une pénitente exprime gracieusement les hommages qui dérivent de la poésie suivante, œuvre de l'abbé A. Gingras:

L'ANGE DE L'ESPÉRANCE

*Enfants, l'été, sous les riants bocages,
Faites captifs d'éclatants papillons;
L'automne, enfants, peuplez d'oiseaux vos cages,
Les blancs frimas vont charger leurs buissons.
Mais prenez garde à votre insouciance,
Et dans vos cœurs pleins de fleurs et de miel,
Enfants, tâchez d'encager l'espérance,
Car l'espérance est un oiseau du ciel.*

*L'homme ici-bas peut marcher sans richesse;
Le mendiant chante au bord du chemin;
Le cœur encor peut jeûner de tendresse,
Et le Lévite a le front bien serein!
Mais sous nos yeux voilés par la souffrance,
Il est un vin qu'il faut mêler à l'eau;
Sans ton breuvage, ô céleste espérance!
L'homme ici-bas tombe sous son fardeau.*

*La folle joie étourdiment vous quitte...
Laissons partir: cet ange est passager,
Si l'amitié désertait votre gîte,
Riez, cet ange est encor plus léger!
Il en est un pourtant plein de constance,
Gai, radieux, sous son plumage vert:
Oh! retenez l'Ange de l'espérance,
Retenez-le, sous votre toit désert!*

*Aux noirs soucis, ne fermez pas la porte :
Il faut subir ces hôtes familiers ;
La vie hélas ! est un rosier qui porte
Contre une rose... épines par milliers !
Mais si votre âme, un jour de défaillance,
Dans sa prison se sent agoniser,
Appelez vite, appelez l'espérance :
Son élixir peut tout cicatriser !*

*Sainte espérance ! O ma suave amie !
Reste avec nous dans ce séjour obscur :
C'est ta chanson qui fait aimer la vie
C'est ton regard qui teint les cieux d'azur.
Au trône, au cloître, au crime, à l'innocence,
Au laboureur comme au prêtre à l'autel,
Montre sans cesse, ô divine espérance,
Montre toujours, montre du doigt le ciel !*

Monseigneur paraissait touché; il répondit: « Mes chères enfants, c'est toujours avec bonheur et non sans émotion que je reviens à vous en cette fête de l'Épiphanie. Voilà déjà plusieurs années que j'entreprends ce pèlerinage, il est pour moi l'occasion de joies bien douces: toujours, je pars d'ici avec d'excellentes impressions. Les compagnons de ma visite sont vos amis: ce que je ressens, ils le ressentent eux-mêmes.

« Mes chères enfants, l'Épiphanie est votre fête; vous l'attendez, je l'attends moi aussi; je l'attends, non pas pour la cérémonie solennelle de la cathédrale, mais pour célébrer cette fête avec des âmes qui souffrent. Je viens de voir les prisonnières; maintenant je viens à vous, les âmes généreuses, les âmes sages qui, dans la jeunesse, avez compris l'importance de la vertu et qui, avec courage, avez voulu saisir les moyens de la pratiquer toujours fidèlement.

« En ce moment, c'est un peu le mystère de l'Épiphanie qui se répète pour vous et pour nous. Les mages étaient loin de Bethléem où était né le Messie; ils ont aperçu l'étoile, ils l'ont suivie et sont arrivés auprès du berceau du divin Enfant. Ils reconnurent leur Dieu et lui offrirent l'or de leur

cœur, l'encens de leurs louanges, la myrrhe de leurs sacrifices. Nous, disciples du Christ, nous avons vu briller l'étoile; elle nous a conduits ici. Nous y trouvons Notre-Seigneur; vous savez ce qu'il a dit: *Ce que vous ferez aux petits et aux humbles, c'est à moi que vous le ferez.* Il vit, ce Dieu, dans tout ce qui est malheureux et nous venons à vous, reconnaître Notre-Seigneur Lui-même. Nous vous offrons notre sympathie, notre affection sincère, nos bons conseils, pour l'année qui commence et pour toutes les années à venir.

« On dit que le petit Enfant de Bethléem n'a pas laissé sans récompense les Mages qui lui offraient ainsi leurs présents: il les a regardés, il les a bénis... il les a aimés. Mes enfants, est-ce que vous ne faites pas comme Notre-Seigneur?... Vous nous regardez d'un regard qui nous dit beaucoup; vous nous adressez de bonnes paroles; vous formulez des vœux que Dieu doit entendre certainement; vous m'offrez, pour moi, pour mes diocésains, des souhaits qui me touchent... et j'espère qu'ils se réaliseront.

« Le spectacle ici nous impressionne beaucoup; nous ne voyons pas en vous des élèves comme celles qui habitent nos pensionnats... Vous avez connu la tristesse, les épreuves de la vie, vous avez peut-être, à la suite de quelque imprudence, dévié de la voie droite, et puis vous êtes venues en cette maison; vous avez compris qu'ici vous pouviez être fortifiées, et alors que vous étiez libres, que vous pouviez quitter Sainte-Darie, vous sentant trop faibles pour affronter de nouveau les dangers du monde, vous êtes restées. Plusieurs ne resteront pas toujours. Quand vous sortirez, vous pourrez vaincre toutes les difficultés qui se présenteront et demeurer fidèles à Dieu. Cela est beau de votre part, mes enfants. Dans la vie, on a toujours à lutter; il faut mériter, par le combat, la palme qui nous est réservée dans les cieux.

« Il y a dans le monde des jeunes filles qui, sans doute, possèdent leur liberté, mais non la protection dont vous jouissez sous ce toit. Ces enfants traversent des heures pénibles; elles ont sous les yeux de mauvais exemples qui les malédifient; ici, vous

avez un prêtre, qui s'occupe de vous; vous lui donnez le nom de Père et il le mérite en effet. Vous lui révélez vos petites misères et il a une consolation pour toutes. A chacune de vos douleurs, il dit: *Non, ma fille, ne désespère pas, l'espérance est la vertu que tu dois pratiquer.* Ce bon Père vous donne le pardon qui purifie et vous allez à la sainte Table recevoir Celui dont le prêtre n'est que l'humble ministre. Notre-Seigneur se donne à vous tous les matins, comme aux prêtres et aux religieuses.

O mes enfants, votre séjour ici est une grâce. Toujours vous avez sous les yeux ces exemples de vos Mères, les religieuses. Elles auraient pu avoir dans le monde une existence heureuse et brillante; elles avaient aussi un cœur pour aimer. Elles ont fait des sacrifices énormes pour venir dans le cloître, uniquement pour glorifier Dieu, lui gagner des âmes et consoler les affligés. Oui, elles sont bien nommées : les Sœurs du Bon-Pasteur, car pour montrer à Notre-Seigneur un plus grand amour, elles ont fait comme Lui, qui est venu pour les âmes faibles, pour les âmes qui avaient péché. Ces religieuses sont ici pour vous, mes enfants. Vous, vous n'y serez pas toujours; un jour, vous prendrez votre liberté, elles, ce sont des *prisonnières perpétuelles*, amenées ici par l'obéissance. Leur bonheur, c'est vous qui le leur donnez; si vous vous corrigez de vos défauts, elles sont contentes. Le soir, elles se couchent satisfaites si elles ont pu vous faire un peu de bien, jeter un rayon dans votre âme, et, quand elles vous voient généreuses, alors, elles ne savent comment remercier Dieu. Jamais elles n'iront voir leurs parents: elles sont cloîtrées et vivent derrière leurs grilles; leur nom de famille, on l'ignore; moi-même, je ne les connais que sous leur nom de religion. Comme les apôtres, elles ont dit adieu à tout ce qu'elles aimaient. Quand viendra la souffrance, elles s'en iront dans une pauvre petite cellule, et n'en demanderont pas davantage. Vous ne pouvez pas rester insensibles à cette abnégation; et vous n'oublierez jamais vos Mères. »

Le 6 janvier 1918, dans la suite distinguée de Monseigneur, se remarque monsieur le sergent Dobelle, de l'armée française.

qui, sur l'invitation de Son Excellence, adresse la parole à nos diverses catégories. Voici le résumé de son discours à nos pénitentes: « Je suis profondément touché, édifié, de tout ce que j'ai vu et entendu dans cette maison. Laissez-moi, mesdemoiselles, vous en féliciter et vous en remercier. Jamais je n'oublierai cette journée de l'Epiphanie. J'en conserverai le meilleur souvenir, dans les annales de mon voyage, et j'en ferai un rapport fidèle à mes compatriotes.

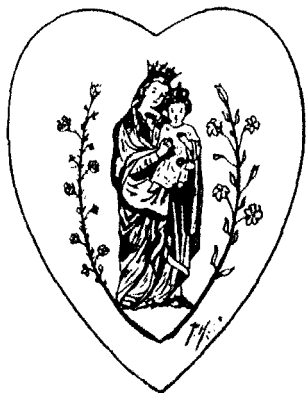
« Très humblement, je me permettrai de joindre ma supplique à celle de Monseigneur votre archevêque, pour vous demander de prier pour obtenir la paix. J'ai quarante ans, j'ai une femme et trois petits enfants; depuis le début de la guerre, je suis mobilisé; j'ai connu la vie des tranchées... J'étais à Verdun lors de la grande menée; nous nous battions dans la boue et dans le sang... Vous ne pouvez vous faire idée de ces horreurs... Vous ne pouvez vous imaginer les souffrances dont nous avons été les témoins: les victimes tombaient par milliers et par milliers. Grâce au Sacré-Cœur, la victoire fut à la France!... Oh! que je voudrais en ce moment pouvoir recueillir tous les cœurs des soldats français, des pères de famille, des mères, des sœurs et des orphelins, et au nom de la France catholique, vous crier: *Priez! priez! afin que cesse la guerre! Obtenez une paix honorable à la France!...* » Des larmes silencieuses répondent à l'éloquent appel.

Terminons par le mot de Monseigneur à la communauté: « Dans votre œuvre, mes chères filles, il n'y a rien d'attrayant pour la nature, vous ne travaillez pas pour votre intérêt personnel, ni pour le temps; non, dédaignant ce qui passe, vous êtes, comme disait Jules Simon, des missionnaires, *des âmes d'éternité*. Les hommes, pendant cette guerre, combattent pour un gain périssable, mais vous, c'est pour ce qui doit durer toujours que vous luttez. Vos armes, ce sont: la prière, le sacrifice, l'immolation, l'obéissance; votre part est belle, puisque, comme dit le poète: *Deux mains jointes et levées vers le ciel font plus, pour le salut d'un peuple, que toutes les machines de guerre*. Vous soutenez aussi le combat contre vous-mêmes, seul moyen d'obtenir la paix. La paix, c'est le souhait que

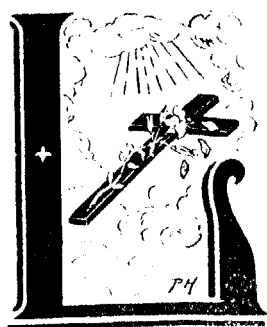
je formule pour l'univers, pour la France, pour la patrie, et pour chacune de vous, mes chères filles. Quand on garde la paix dans son âme avec Dieu, dans sa conscience avec soi-même, et dans son cœur avec le prochain, il est aisé de vivre abandonné à la divine Providence. Et comme on le chantait à Notre-Dame, dans la nuit du premier de l'an, il me semble, en ce temps-ci, que le bouquet spirituel de toute âme, vivant pour Dieu, pourrait bien se résumer en ces paroles :

D'un cœur qui t'aime,
O mon Dieu, qui peut troubler la paix ?
Il cherche en tout ta Volonté suprême,
Et ne se cherche jamais.
Sur la terre, dans le ciel même,
Est-il rien de plus doux que la tranquille paix.
D'un cœur qui t'aime ! »

Nul ne fut père comme ce Père au cœur magnanime, vrai soleil, dont les rayons pénétraient les plus humbles recoins de son vaste diocèse, pour illuminer de saine gaieté, vivifier d'une sève jeune et féconde... O Monseigneur, nous nous inclinons avec une vénération profonde devant votre diadème de souffrance, diamants immortels, qui rehaussent et couronnent justement vos labeurs, sous l'œil des Anges de votre Gethsémani ! *In Domino confido!* noble enrôlement à la douleur, à la suite du Maître, qui, *ayant voulu la joie, a choisi la croix*, pour la rédemption de ses enfants !



Blason de N.-D. de Charité du Bon Pasteur d'Angers.



YS de Chez nous

Trente religieuses décédées de 1900 au 30 mars 1920.

L'Agneau les conduira aux sources
des eaux vives, et Dieu essuiera tou-
tes larmes de leurs yeux.

Apocalypse Ch. VIII, v. 17

Mon esprit est ravi de joie en Dieu mon Sauveur, cette hymne jaillie du Cœur de Notre-Dame résume la vie intime de ses vierges. *Voici la servante du Seigneur*, redisent-elles, au jour de leur oblation. Elles chantent ensuite, dans l'étonnement de leur reconnaissance: *Le Tout-Puissant a fait en moi de grandes choses!* Oui, le Dieu Saint veut greffer tout le mystère du Christ sur chaque âme baptisée; il n'impose qu'une exigence: notre docilité. Or, les quarante-cinq religieuses envolées au chez nous de là-haut, du 30 mars 1870 au 30 mars 1920, dans leur foi toujours en éveil, ont répondu à l'Esprit-Saint: *Me voici!* et leur âme *magnifie le Seigneur!* Dès notre terre d'exil, elles ont goûté une félicité que *l'œil de l'homme n'a point vue, que son oreille n'a point entendue, que son cœur ne saurait comprendre.* Voilà ce que Dieu réserve à ceux qui l'aiment. Non, la vie intense ne réside point dans l'agitation et le bruit, elle circule sous sol.

Charles de Foucauld, qui avait tout expérimenté — et Dieu sait s'il en avait connu des audaces! — écrivait, de son grand

silence du Sahara: *L'âme n'est pas faite pour le bruit, mais pour le recueillement, et la vie doit être la préparation du ciel, non seulement par les œuvres méritoires, mais par la paix et le recueillement en Dieu. L'homme s'est jeté dans des discussions infinies: le peu de bonheur qu'il trouve dans le bruit suffirait à prouver combien il s'y égare loin de sa vocation.* Quelle est donc, encore un coup, cette vocation révélée dans le calme des cloîtres? Passons la plume à l'un des maîtres contemporains, qui enseigne sous le souffle de saint Thomas d'Aquin: « De toute éternité, écrit le révérend Père R. Garrigou-Lagrange, o.p., Dieu le Père engendre nécessairement un Fils égal à Lui, le Verbe; il lui communique toute sa nature, sans la diviser, ni la multiplier; il lui donne d'être *Dieu de Dieu, Lumière de Lumière*; et par pure bonté, gratuitement, il veut avoir dans le temps d'autres fils, fils adoptifs, selon une filiation non pas seulement morale et figurée, mais très réelle, qui nous fait vraiment participer à la nature divine, à sa vie intime. Cette filiation adoptive est ainsi réellement une similitude participée à la filiation éternelle du Verbe. *Voyez, dit saint Jean, quel amour le Père nous a témoigné, que nous soyons appelés enfants de Dieu, et que nous le soyons en effet! Nous sommes nés de Dieu, participants de la nature divine,* ajoute saint Pierre. *Car ceux qu'il a connus d'avance, Dieu les a aussi prédestinés à être conformes à l'image de son Fils, afin que Celui-ci soit le premier-né d'un grand nombre de frères.*

« Les élus sont vraiment de la famille de Dieu, ils entrent au ciel dans le cycle de la Trinité sainte, qui habite en eux. Le Père en eux engendre son Verbe, le Père et le Fils en eux spirent l'Amour. La charité les assimile au Saint-Esprit, la vision béatifique les rend semblables au Verbe, qui les assimile au Père dont il est l'image. En chacun d'eux la Trinité connue et aimée habite comme en un Tabernacle vivant, et plus encore ils sont en Elle, au sommet de l'Etre, de la Pensée et de l'Amour.

« Tel est le but de toute la vie chrétienne, de tout progrès spirituel; il ne s'agit plus ici de chercher à développer notre personnalité, pauvre formule sottement répétée par bien des

chrétiens oublieux de la vraie grandeur de leur vocation; la révélation nous dit que c'est infiniment plus haut qu'il faut tendre; Dieu a prédestiné ses élus à devenir conformes à l'image de son Fils. Cette doctrine, le monde dans sa sagesse la repousse; ses philosophes refusent de l'entendre; alors le Seigneur appelle les humbles, les pauvres, les infirmes, à participer aux richesses de sa gloire: *Je vous bénis, Père Saint, Seigneur du ciel et de la terre, de ce que vous avez caché ces choses aux prudents et aux sages, et les avez révélées aux petits!* »

Sur cet idéal, recherché par nos chères Sœurs défuntes, nous pourrions clore la page de leur notice: *un peuple heureux n'a pas d'histoire*. Toutefois, aux jardins du Père céleste, dans l'unité de l'harmonie, s'admire la variété de la coupe et des nuances. Contemplons l'intelligente caractéristique de chaque corolle.

Sœur Marie-des-Cinq-Plaies (Marie-Louise Audet, native de Saint-Gervais), très unie à l'Epoux divin, en reçoit un tact délicat, le doigté du Saint-Esprit. Aimée de Dieu et de ses Sœurs, cette jeune religieuse, modeste et souriante, donne sa pleine mesure, dans l'accomplissement de ses devoirs quotidiens. *Contenter tout le monde*, constitue la devise de son âme charitable. Nos enfants la surnomment *la petite sainte Mère*. L'ambiance surnaturelle qui se dégage de sa personne élève quiconque recourt à son aimable obligeance. Cette bergère s'éteint paisible le 12 janvier 1900, à 41 ans dont 18 de religion.

Sœur Marie-de-Sainte-Béatrice (Philomène Gosselin, de Verchères) s'offre comme victime en 1891, pour la guérison de Mère Marie-de-Sainte-Hélène: les médecins n'espèrent que dans un miracle. Aussitôt, de douloureuses lésions au cœur lui donnent réponse: la Mère bien-aimée se remet, tandis que sa pieuse fille entreprend une montée de calvaire. Généreuse, elle s'efforce quand même de rendre service: si précieuse nous est son adresse aux travaux manuels! Mère Marie-de-Sainte-Hélène, dans sa délicatesse, l'appelle à notre Monastère provincial, afin de l'entourer de sollicitudes maternelles, mais bientôt elle y prend son essor vers Dieu, le 6 avril 1900; elle était âgée de 54 ans, dont 32 de vie religieuse.

Sœur Marie-du-Bon-Conseil (Adéline Bergeron, née à Ottawa), envoyée à ce Monastère pour rétablir sa santé, se dévoue à la lingerie des prisonnières, mais bientôt sa maladie de poitrine s'aggrave; alors, à l'aide de la très sainte Vierge, son espérance et sa joie, elle prépare son voyage suprême: le lendemain de l'Epiphanie 1902, aux clartés de l'étoile, elle part pour les régions du Roi céleste. Agée de 35 ans, elle en compte 9 de religion.

Sœur Marie-de-Saint-Eusèbe (Marie-Eva Drolet, née à Sainte-Elisabeth de Joliette), âme privilégiée, silencieuse et cachée en la Face de Dieu: les anges, dans leur hâte de l'introduire en leurs cohortes, tressent bien vite sa couronne où s'enguirlandent de multiples actes de charité, de patience, d'héroïque dévouement. *Faire mourir toute souffrance dans un sourire*, cette résolution, qu'elle garde avec ténacité, voile à son entourage ses douleurs et son épuisement. Au mercredi des cendres 1904, une hémoptysie l'oblige à s'aliter: la mort approche à grande vitesse. Cette saison de pénitence sert aux dernières purifications de sa vie candide. Par une extraordinaire faveur, durant tout le carême, le révérend Père aumônier la gratifie de l'absolution et de la communion quotidiennes, insigne bienfait prisé par sa piété tendre et éclairée.

Deux compagnes se présentent un jour avec les livres de l'économat, dont elle avait charge avant sa maladie: l'on a besoin d'explications, le temps presse... D'un regard étonné, la chère mourante leur dit: « Vous agissez comme cela, vous autres? » puis, tranquille, elle fait un grand signe de croix, récite le *Veni Sancte* et donne ensuite les renseignements attendus. Précieuse habitude, dont elle ne s'était jamais départiel... Dans un foyer modèle, la chère petite avait compris le Cœur de Dieu, à travers le cœur de ses vénérables parents: *Ce qu'on a reçu au berceau, on l'emporte au tombeau*. Le lundi de Pâques, 4 avril 1904, âgée de 31 ans, dont 10 passés en religion, elle s'en allait accompagner l'*Alleluia* céleste, de ses doigts d'artiste, abandonnant ici-bas dans les larmes ses deux aimées sœurs: Mère Marie-du-Carmel, aujourd'hui provinciale

à Lima, et Sœur Marie-de-l'Epiphanie, qui atteint sa trente-septième année comme directrice de la prison.

Sœur Marie-de-Saint-Hyacinthe (Delphine Guildry dit Labine, née à Saint-Jacques-de-l'Achigan) se dépense avec zèle à notre Monastère provincial, après une année d'obédience à Chicago; mais alors une demi-cécité la relègue à l'infirmerie; on l'envoie à notre Asile, où elle s'utilise clopin-clopant. Les compagnes qui, par quelques minutes de lecture, préviennent son attrait pour la Vie des saints, lui apportent une bien vive consolation. Au premier vendredi de février 1906, qui se trouve en même temps la fête de la Purification, elle s'exclame: « Que je suis heureuse! J'ai communie ce matin et c'est une si belle fête, un si grand jour! » En effet, ce jour, il devait être grand pour cette bonne religieuse: subitement, une hémorragie la met à toute extrémité; le révérend Père aumônier n'a que le temps de l'absoudre; déjà, blanchit l'aube sans lendemain. Agée de 64 ans, elle en a passé 39 dans le cloître.

Sœur Marie-de-Saint-Maurice (Rose-de-Lima Véronneau dit Denis, née à Saint-Joseph de Soulanges) ne respire que pour les âmes et se dépense laborieusement en leur faveur. Une légendaire statue de saint François-Xavier l'accompagne partout comme *saint Roch et son chien*. Elle lui recommande nos pauvres enfants, l'entretient de leurs besoins spirituels: ils se comprennent à merveille! Quel n'est pas notre pieux étonnement de la voir définitivement s'aliter, au premier jour de sa neuvaine de grâce, et s'en aller rejoindre son fidèle protecteur à l'heure précise du 12 mars 1906. Elle avait 64 ans, dont 39 de religion.

Sœur Marie-de-Sainte-Paula (Laura Godin, née à Saint-Damase de Saint-Hyacinthe) vit de confiance, d'amour et d'abandon. *Que ma nourriture soit d'accomplir la Volonté de Dieu pour Lui gagner des âmes*, lisons-nous dans ses notes intimes. Pour ses brebis, elle a donné sa vie, en qualité de première maîtresse des pénitentes. Le révérend Père Durocher, notre aumônier de sainte mémoire, la surnomme: *la petite Sœur évangélique*, tant sa doctrine est claire et sûre. Après deux mois

de souffrances, le 27 mars 1906, elle s'envole joyeuse vers son Jésus, avec qui elle vient de resserrer ses liens par les vœux perpétuels; âgée de 31 ans, il s'en est écoulé 7 depuis sa prise d'habit.

Sœur Marie-Alice-de-Jésus (Victoria Saint-Arnault, née à Saint-François-Xavier de Batiscan) empourpre de souffrances résignées la fleur de son jeune âge et s'en va riche d'espérance, vers son Christ vivant. Elle expire à 29 ans, au vendredi de Pâques, 20 avril 1906; la regrettée défunte compte 5 années de religion.

Sœur Marie-de-l'Ascension (Marie-Laura Massicotte, née à Montréal), élève de notre pensionnat Saint-Louis-de-Gonzague, s'y dévoue comme professeur de musique, après son noviciat. Bientôt, s'incline cette frêle tige; on la transplante en notre Asile, où elle essaie de reprendre racine, mais le divin Jardinier l'emporte en son paradis, le 14 mars 1907; âgée de 25 ans, elle en a passé 6 dans le cloître.

Sœur Marie-de-Saint-François-Régis (Aurélie La Rivière, de Montréal), entrée au noviciat de New-York au temps où Mère Marie-de-l'Enfant-Jésus — l'une des nôtres — y exerce la supériorité, s'attache filialement à cette éminente religieuse. Après onze années passées dans les classes, à ce monastère de la grande République, elle s'en vient à notre Asile. En ses derniers temps, les forces déclinent, mais elle tient bon et circule jusqu'à une semaine avant sa mort. Alors, on la voit joyeuse sur sa dure croix; son amour de Dieu et son adhésion à ses Volontés saintes croissent avec l'approche du terme de l'épreuve. Quelqu'un lui dit, pour sonder sa confiance: « Le bon Dieu vous mettra peut-être en purgatoire? — Qu'il me mette où il voudra, répond-elle tranquille, je l'aimerai partout! » Le 4 mars 1907, premier samedi du mois, elle implore saint Joseph de venir la chercher. De temps en temps, elle répète: « Il reste bien loin, saint Joseph! Il prend bien du temps à arriver!... » Sur le soir, il se présente enfin, pour ouvrir les portes de la patrie à cette vertueuse ancienne ornée de 73 hivers, dont 41 passés sous l'abri du cloître.

Sœur Marie-de-Sainte-Catherine-de-Sienne (Marie-Parmélie Daignault, née à Saint-Hubert, comté de Chambly), dans l'efflorescence de ses 24 printemps, est transplantée aux parterres de Jésus. Sur ses instances, parce que, ex-élève de notre petit pensionnat, les supérieures l'admettent dans notre communauté, avec l'assurance toutefois qu'elle n'y travaillera que du ciel. Les âmes n'ont point d'âge, et la jeune religieuse semble consommée dans l'amoureuse union aux Volontés divines; elle passa aux demeures éternelles le 7 mai 1908, revêtue des livrées saintes tant désirées et portées avec ferveur durant 4 ans.

Sœur Marie-de-Sainte-Aurélie (Marie Therrien, née à Sainte-Monique de Nicolet) dépense ses forces dans l'enseignement à Saint-Hubert. Elle vit de devoir, de foi et de croix; elle meurt pour les âmes, pour qui elle a tout immolé. « Que le bon Dieu ne se gêne pas, dit-elle, pourvu qu'il me donne des âmes. » Agée de 33 ans, elle s'endort paisible, au jour octave de l'Immaculée-Conception, le 15 décembre 1905; elle porte l'habit religieux depuis 12 ans.

Sœur Marie-de-Sainte-Emilienne (Rosalie Tougas, née à Saint-Rémi de Napierville) s'est usée sans calcul, tout d'abord à l'infirmerie des prisonnières, où elle prépare plusieurs de ses clientes à rendre leur compte au Juge suprême; puis surtout à la roberie de la communauté. Un cancer couronne sa carrière de zèle; mais oublieuse d'elle-même, l'édifiante ancienne ne songe qu'à satisfaire le bon Dieu, à lui sauver des âmes. En ses derniers jours, elle désire ardemment le ciel. « Mon Jésus, mon amour, soupire-t-elle, vous savez comme je vous aime, j'ai hâte de vous voir, venez, venez, venez! » Le 23 septembre 1909, ses aspirations trouvent réponse en l'au-delà; elle avait 69 ans, dont 43 de religion.

Sœur Marie-Eugénie (Marie Lacerte, native de Maskinongé), fervente religieuse tourière, gagne le bon Dieu à ses moindres désirs: elle le prend par le Cœur. Son courage sait vaincre sa débilité naturelle et donner durant vingt ans, au rude labeur de la buanderie, le rendement d'une personne bien portante.

Dans ses rares loisirs, elle quête des étoffes, qui se métamorphosent en linge de rechange pour les écoliers pauvres.

Quand sonne l'heure fatale, elle-même écrit ses adieux à son père, pour qui elle entretient un culte filial: « Combien je suis heureuse de mourir, lui dit-elle, je verrai le bon Dieu et la sainte Vierge! Réjouissez-vous et remerciez avec moi; je vous attends là-haut! » Longtemps à l'avance, dans sa confiante simplicité, notre chère Sœur avait choisi le mois de saint Joseph, pour la grande traversée; elle annonçait avec assurance qu'il serait le sien. L'aimable Patriarche lui demeura fidèle jusque dans ce détail. Au beau jour de sa fête, 19 mars, elle reçoit l'Extrême-Onction. « Vous seriez bien gâtée de mourir durant l'octave et en l'Annonciation », observe une compagne. « Oui, le jour de l'Annonciation! » répond la mourante avec un ineffable sourire, et c'est chose convenue. Dans la nuit du 24 au 25 mars 1911, on la veille pour la première fois; à deux heures du matin, elle demande la sainte communion. La Sœur infirmière conseille d'attendre, puisqu'elle n'est pas plus mal. « Plus tard, dit-elle, sera trop tard. » On accède à son désir; pendant son action de grâces, qui dure deux heures, cette privilégiée pénètre pour jamais dans l'Etre inconnu de son Dieu. Elle était âgée de 46 ans, dont 23 de religion.

Sœur Marie-de-Sainte-Filuména (Marie-Odéna Savary, née à Therville), n'était-ce point une petite sœur de Thérèse-de-l'Enfant-Jésus, que cette aimable religieuse de 28 ans, dont le passeport pour le ciel arrive au matin de sa fête? Nous étions en la sainte Philomène, 11 août 1912: atteinte de tuberculose, la chère malade compte sur quelques mois de vie. Ce matin-là, une compagne lui offre ses vœux de fête, quand tout à coup elle la voit pâlir, et des gouttes de sueur perlent à son front. Le révérend Père aumônier accourt l'administrer, tandis que la communauté chante au chœur: *Je me suis réjouie en cette parole qui m'a été dite: Nous irons dans la Maison du Seigneur.* C'est dimanche. « Comme bouquet de fête, je vais célébrer la messe à vos intentions », promet le révérend Père, en la quittant. La douce mourante esquisse un pâle sourire et remercie. Lorsque le célébrant s'apprête à chanter l'Evangile des vierges,

l'Epoux se présente. Vierge sage, sainte Philomène, à qui notre petite sœur a demandé sa guérison ou son entrée en paradis, lui a choisi la plus excellente des deux grâces. *Parler peu avec les créatures, afin de s'entretenir avec le Créateur*, tel fut le programme de la regrettée défunte, suivant le conseil de notre, bienheureuse fondatrice. Ornée de 5 années de religion, déjà, de la belle éternité, elle lance son défi: *Du monde, elle a passé la fugitive image, à moi le ciel!*

Sœur Marie-de-Saint-François-de-Sales (Philomène Brossard, née à Laprairie): oh! l'affable ancienne! Son histoire se confond avec les premières heures de l'Institut à Montréal. Un petit pensionnat se tient alors au Monastère de la rue Sherbrooke, et mademoiselle Brossard en suit les classes, au temps même de la première supérieure, Mère Marie-de-Sainte-Céleste Fisson. On y cultive son rare talent musical, qui servira à la splendeur du culte. Sous la direction de Mère Marie-de-Saint-Alphonse-Rodriguez Cadotte, elle se prépare aux saints vœux qu'elle prononce le 21 novembre 1866. Ses qualités administratives, son abnégation religieuse, son esprit intérieur, la désignent dès 1871 comme supérieure à notre petit pensionnat de Saint-Hubert, fondé l'année précédente. Ame de forte trempe, elle y remplit diligemment les fonctions de prieure, d'économe et de professeur de musique. Les dimanches et les jours de fête, elle tient l'orgue à la paroisse, et ses élèves, toutes fières de chanter sous sa direction, ravissent le bon Dieu et son peuple.

Après sept années, le local trop restreint ne peut contenir les étudiantes: l'on fonde Saint-Louis-de-Gonzague et l'active Mère a charge des constructions, des transactions, des déménagements: ce sont les temps héroïques, ce sont les temps heureux! L'on s'improvise des lits de fortune; la bonne Mère trouve mille prétextes pour céder sa couchette à l'une ou l'autre des Sœurs; elle s'en va, avec ses couvertures, s'installer sur... un piano! L'un de ces pianos antiques à grande surface carrée et solide! Quoi d'étonnant qu'elle se réveillât avec des idées d'harmoniel

Elle était douce et humble: dans son cœur, se fusionnaient les cœurs de ses sœurs, de ses enfants, de ses multiples relations.

« Impossible de ne pas aimer Mère Marie-de-Saint-François-de-Sales, pas moyen de faire autrement », disait-on.

Le bon Dieu ne tient pas la même balance que les gens de la terre: la récompense des dévots à son service, c'est l'épreuve. *En arrivant au ciel*, avertira le délicieux petit Guy de Fontgaland, à celle qu'il aime avec passion, *en arrivant au ciel, maman, je t'enverrai bien des croix...* Des travaux, des souffrances et des croix! parure empourprée des élus, tu les rends dignes du cortège de l'Agneau, dont la toison immaculée s'est teinte en foulant le pressoir! Une infirmité très humiliante retire de l'apostolat actif Mère Marie-de-Saint-François-de-Sales; elle ressent vivement le coup, mais se dégageant davantage encore de la terre, elle s'ancre dans l'au-delà. A sainte Angèle de Foligno, qui lui demande un témoignage de ses opérations dans son âme, Notre-Seigneur répond: *Je te donnerai un joyau plus précieux qu'une perle, je te donnerai la joie dans l'humiliation.*

Après dix années au Monastère provincial, notre Asile hospitalise cette religieuse modèle, qui utilise en notre faveur son art musical. Depuis 1908, elle garde l'infirmerie, mais jusqu'au bout, se dépense comme aide auprès des malades. L'édifiante Sœur! Où puise-t-elle ses secrets d'affabilité? *La beauté d'une fleur vient de ses racines*, cette âme plonge les siennes dans le Cœur de Jésus. Durant les récréations, où sa belle humeur égaie la communauté, parfois aux dépens de ses distractions, la pieuse ancienne aime à parler d'oraison, à stimuler les jeunes à vivre en la présence de Dieu.

La douce Vierge la prépare à son éternité par huit jours de solitude: Sœur Marie-de-Saint-François-de-Sales suit la retraite de la communauté lorsque, au 18 novembre, elle s'affaisse à la chapelle, frappée de paralysie: « C'est la fin, dit-elle, je vais mourir, je suis contente. » On l'administre et le lendemain, 19 novembre 1912, tel le cierge de l'autel, la pieuse ancienne se consume et s'éteint à l'exil, pour se rallumer aux feux de la patrie. Agée de 72 ans, elle en comptait 49 dans le cloître.

Sœur Marie-de-la-Paix (Elisabeth Brabant, de Montréal) a puisé son esprit de foi et de confiance dans un foyer exception-

nellement chrétien, qui devait consacrer quatre lis au bon Dieu. *Prier, souffrir et se taire*, cette devise de notre bienheureuse fondatrice devient sienne. Elle écrit à sa courageuse mère: « Portons nos croix dans un amoureux silence, c'est un trésor qu'il faut tenir caché, un baume précieux, qui perd sa bonne odeur quand il est découvert. » Ce qu'elle enseigne, elle le pratique avec vaillance. Dès son noviciat, ses forces ébranlées font hésiter à sa réception, mais l'énergie de son âme sait dominer la santé chancelante. Ainsi, Sœur Marie-de-la-Paix remplit des emplois très actifs, notamment l'office de sacristine, où son amour de l'Eucharistie alimente ses forces. Sur son lit de souffrance, elle économise les grâces de chaque instant, pour sauver le plus d'âmes possible. Munie des sacrements, elle expire après une longue agonie, le 24 août 1913, à l'âge de 37 ans, dont 7 passés en communauté.

Sœur Marie-de-Saint-Barthélemi (Sarah Farley, née à Saint-Ambroise de Kildare) entre à dix-sept ans au noviciat et vient, en 1878, se dépenser à notre Asile. *Le zèle et l'activité soutiennent et sauvent les maisons*, affirme notre bienheureuse Marie-de-Sainte-Euphrasie: ce Monastère doit large part de sa prospérité au dévouement de cette Marthe intelligente. Le succès répond à ses labeurs arrosés de ses sueurs et de ses peines. Après quelques années passées dans les classes, on lui confie l'économet, qui répond à ses talents pratiques. Rien n'échappe à son œil clairvoyant. Les travaux de réparation, d'agrandissement, s'entreprennent avec diligence et se conduisent à bonne fin. Elle cumule même les charges de la procure et de la buanderie, avec celle de surveillante. Les domestiques reçoivent un traitement généreux, et leurs épreuves de famille sont partagées avec sympathie, ce qui les attache fort à notre institution.

Plusieurs mois d'indicibles souffrances parachèvent sa carrière religieuse. Les terreurs du jugement forment le cauchemar de sa vie; mais à l'approche de l'heure suprême, une ferme confiance rassérène son âme. Sur son désir, après la réception du saint viatique, l'on entonne: *Beau ciel, éternelle patrie!*...

Le 9 juillet 1914, notre aimée Sœur voit poindre ses espérances immortelles, à l'âge de 58 ans, dont 41 de religion.

Sœur Marie-de-Sainte-Joséphine (Jovite McNeil, née à Saint-Cyprien de Napierville) porte dignement son nom: le bon saint Joseph dut reconnaître comme sienne cette religieuse régulière et pieuse, toujours à son poste, jamais empressée. Elle arrive à notre Asile la veille de la grand'messe célébrée pour l'ouverture officielle de la prison, 8 septembre 1876. Tout d'abord seconde maîtresse à ce département, la première charge lui incombe ensuite. Elle met son cœur à discipliner ces natures revêches et tient bon dans son héroïsme, durant dix années; alors, Jésus l'appelle tout près de Lui, comme sacristine: son exquise propreté, son bon goût, se déploient pendant vingt ans pour le Maître divin. *Le règne permanent de l'ordre en nous et autour de nous*, dit Monseigneur Gay, *c'est le règne de Dieu*. Sœur Marie-de-Sainte-Joséphine ne s'encombre jamais: elle arrive à ses fins, sans se départir de son calme.

Quand elle sentira le coup mortel, la vertueuse Sœur demandera les derniers sacrements, afin de bien accomplir toutes choses: comme elle a vécu, elle meurt, le 29 janvier 1915, dans la paix et la confiance en Dieu, sa lampe en mains, luisante et bien garnie, escortée sans doute des légions du paradis, avec lesquelles sa ferveur entretenait les plus aimables relations. Agée de 68 ans, elle en a passé 41 dans le cloître.

Sœur Marie-de-Sainte-Agnès (Emélie Bourdon, née à Boucherville), candide comme son nom, arrive à vingt ans, pour se dévouer auprès des prisonnières; puis elle se dépensera surtout dans l'office d'infirmière des pénitentes. *A cause de votre vérité, de votre mansuétude et de votre justice, votre bras opérera des prodiges*, dit l'office des vierges martyres. Sœur Marie-de-Sainte-Agnès ramène au bon chemin les pauvres âmes qui vont entreprendre leur voyage d'éternité, et lorsque la mort lui ravit ses malades, elle en demande d'autres au bon Dieu, qui, bien vite, réalise sa prière. Le divin Pasteur lui en ramène parfois du dehors et des plus pitoyables. *Que le rayon de la paix brille toujours sur vos fronts, tandis que des paroles de charité*

découlent de vos lèvres, recommande notre bienheureuse Mère: Sœur Marie-de-Sainte-Agnès n'a garde de l'oublier, et ses malades vivent heureuses sous son égide.

Une pneumonie grave avertit de sa fin prochaine; néanmoins, tous ses préparatifs terminés, elle semble se remettre: soudain, une crise de cœur précipite le dénouement: vite, le révérend Père aumônier se rend, mais tout est fini. Ce matin-là, 15 mai 1915, elle communiait pour obtenir une bonne mort, par l'entremise de la très sainte Vierge. Notre-Dame l'exauçait tout de suite. Elle avait 61 ans, dont 42 de religion.

Sœur Marie-Eulalie (Sara Bergeron, de Saint-Grégoire de Nicolet) prononce ses vœux dans notre chapelle, sous le gouvernement de Mère Marie-de-Sainte-Hélène, en l'Immaculée-Conception 1887; toute sa carrière s'écoule en faveur de notre Asile; l'aimable et douce religieuse tourière mourra au lendemain de la fête du Saint Cœur de Marie, 9 février 1916.

Si l'on frappe à la porte de Sœur Marie-Eulalie, elle apparaît revêtue de son beau tablier blanc, les lunettes sur le bout du nez, pour mieux vous comprendre! Souriante, elle vous accueille avec sa fine politesse; puis, sans bruit, à petits pas, met tout son excellent cœur à vous satisfaire. *Je suis la servante du Seigneur*, se répète-t-elle tout bas. Cette religieuse, c'est la spirituelle bonté, l'originale gaîté. Elle use habilement de son droit d'ainesse sur nos sœurs tourières, pour aider celles-ci, réjouir celles-là. Qui ne connaît la valeur de ces agréables riens où, comme les feux du soleil dans une gouttelette de rosée, resplendit la charité délicate d'une âme généreuse? Son écrin de pensées offre des perles où l'on revoit son esprit prime-sautier, sa piété tendre et savoureuse. Lisons quelques-unes de ces lignes: *Comme l'oiseau, il faut savoir sans se piquer, bâtir son nid au milieu des épines. — Serai-je assez heureuse pour être du petit nombre de ceux dont le cœur devient plus jeune, à mesure que la tête vieillit? — Le cœur d'une religieuse est un autel fixe, où le sacrifice se perpétue jour et nuit.* La douce petite Sœur n'est pas une sainte triste; son inaltérable bonne humeur anime nos récréations de ses récits humoristiques: il

faut rire aux larmes. *La joie est belle et sainte qui est l'expression du contentement de l'âme pure. La joie n'est pas frivole qui est la vertu des cœurs vaillants et droits. Croyez-moi, assure un ancien, c'est une chose sérieuse que la joie.*

Nos Pères aumôniers, les prédicateurs de retraite, les prêtres de passage, tous, sans exception, éprouvent comme de la vénération pour cette petite Sœur discrète, qui les sert avec une si aimable diligence. Sa foi vive et profonde lui inspire le culte des ministres du Seigneur.

Encore à son poste de l'aumônerie, au 3 février, elle rend sa belle âme à Dieu six jours plus tard, gracieuse jusque sous les étreintes de la mort. « Voulez-vous que nous demandions votre guérison? » lui propose Mère supérieure. « Oh! non, ma Mère, non! allons-nous-en plutôt », telle est la tranquille réponse. Elle s'unit aux prières récitées à son chevet, malgré d'indicibles douleurs. On lui suggère le saint nom de Jésus; avec effort, elle articule: *Le voir!*... sa parole suprême. Elle vécut 60 ans, dont 38 passés chez nous. Votre pieuse mémoire, ô Sœur Marie-Eulalie, embaume notre cloître!

Sœur Marie-Hubert (Hermine Hudon, de Waterloo, Ontario) suit de près sa chère Sœur Marie-Eulalie, qu'elle affectionne religieusement. C'est le 1er avril 1916, premier samedi du mois, que la douce Vierge, et sans doute aussi notre charitable défunte de février précédent, viennent la chercher. *Le travail est notre pénitence*, dit notre bienheureuse fondatrice. Employée à la buanderie, Sœur Marie-Hubert choisit toujours la plus rude besogne et s'y donne corps et âme, mais avec esprit surnaturel. « Mon Dieu, implore-t-elle ingénument, par chaque tour des machines, je vous offre autant d'actes de réparation, d'actions de grâces et de louanges pour nos pauvres enfants. »

Dame Pauvreté est sa caractéristique: il faut des ordres de l'autorité pour lui faire échanger des vêtements dont les pièces elles-mêmes entrecroisent leurs reprises; l'on aurait pu conserver comme des raretés les objets à son usage. Les plus misérables parmi nos brebis, voilà ses choyées. *Tant que nous tenons à quelque chose, soit pour l'habit, la nourriture, les emplois, les*

aises et les louanges, note-t-elle, *nous ne sommes pas tout à fait pauvres*. Détachée même de la vie, elle préfère s'en aller voir le bon Dieu, lorsqu'une opération chirurgicale lui est proposée. Un cancer interne la réduit bientôt à l'extrémité; pas une plainte ne s'échappe de ses lèvres, durant ses douloureuses crises. Autant elle a travaillé, autant elle s'épuise à prier. Réconfortée par les secours de la sainte Eglise, elle s'en va riche de bonnes œuvres, âgée de 62 ans, dont 31 de vie religieuse.

Sœur Marie-Euphrasie-de-Jésus (Hélène Milot, d'Yamachiche) avait hérité du zèle de notre bienheureuse fondatrice, dont elle s'honorait de porter le nom. Ses qualités d'ordre la rendent aptes au travail de l'emballage; puis, souffrant bien jeune de paralysie, elle continue l'exercice de notre quatrième vœu, dans l'immolation unie aux agonies de Jésus. Le 20 février 1917, elle expire âgée de 41 ans, dont 20 de religion.

Sœur Marie-Claire-du-Saint-Sacrement (Catherine McDonald, de Sheet Harbour, N.-E.), l'une des fondatrices du monastère de Kildonan Ouest, vient à notre Asile s'y préparer à la mort. Son éducation supérieure la tient dans une élévation surnaturelle constante; c'est une âme sœur d'Elisabeth-de-la-Trinité. Les Epîtres de saint Paul et les Psaumes alimentent cet esprit lumineux, qui s'entretient dans le silence *avec ses Trois*. Là, gît le secret de son apostolat fécond auprès des *terribles brebis* de l'Ouest: la Sainte Trinité n'est-elle pas notre Mère? Le 8 juin 1917, à l'âge de 36 ans, dont 11 années de vie religieuse, l'édifiante Sœur *s'en allait à la lumière, à l'amour, à la vie*.

Sœur Marie-de-Sainte-Félicité (Angèle Vachereau, de Saint-Philippe) arrive à l'Asile Sainte-Darrie une année après la fondation, au 18 avril 1871; sa santé débile éveillait des craintes, en dépit desquelles la chère petite religieuse, dans l'oubli d'elle-même, poussera son pèlerinage jusqu'à ses 82 hivers. *Soyez charitables, affables, actives*, conseille notre bienheureuse Mère, et l'ingénieuse cuisinière prévient les besoins de ses Sœurs; si elle voit quelqu'une surchargée ou malade, discrètement, elle abandonne ses fourneaux et lui porte quelque bouillon... Ainsi

passe-t-elle, en semant le bien, par les divers emplois de nos Sœurs converses.

Son billet de Garde d'Honneur du Cœur Immaculé, au dernier mois, contient ces mots: *Voici que je suis à la porte de votre Cœur et que je frappe, ô Mère bien-aimée. Ouvrez-moi, afin que j'entre par vous dans le royaume du Cœur de Jésus, pour l'y bénir et glorifier à jamais!* La regrettée disparue, âgée de 82 hivers, compte 52 ans de vie religieuse; nous étions au 31 juillet 1918.

Sœur Marie-de-Nazareth (Virginie L'Abbé, de Saint-Gervais de Québec) s'exerce de bonne heure à l'abnégation d'elle-même. L'aînée d'une nombreuse famille, la mort de sa mère la charge de responsabilités; son cœur d'or l'inspire si bien dans ses fonctions de petite maman, que ses sœurs, armées de brevets, déploient leurs ailes, et notre courageuse Virginie, libérée, se présente à notre noviciat. L'on hésite à lui ouvrir, vu son âge avancé, mais son humilité, sa magnanimité dans le sacrifice, compensent pour la tardive vocation. *Plus vous serez humbles, plus l'Institut sera béni*, assure notre bienheureuse fondatrice. Que de bénédictions ne mérite pas à notre Ordre cette vertueuse ancienne, au sourire accueillant, au dévouement toujours en éveil. Retrouver l'agréable compagnie de ces inimitables anciennes, qui ignoraient ici-bas leur héroïsme continu, voilà l'une de nos joies convoitées pour l'éternel paradis! C'est le 13 septembre 1918 que Sœur Marie-de-Nazareth expire, âgée de 75 ans, dont 34 au service du bon Maître.

Sœur Marie-de-Saint-Léonard-de-Port-Maurice (Georgiana Spedding, née à Saint-Henri de Montréal), marquée dès sa tendre enfance du signe consécrateur de la croix, se verra choisie comme une pure hostie. A trois ans, la petite vérole la rend presque aveugle. Sa pieuse mère commence une neuvaine à la très sainte Vierge et promet que la fillette portera jusqu'à sept ans les couleurs mariales, si la cécité lui est épargnée: cette grâce est obtenue.

Vers ses vingt ans, notre privilégiée aspire au cloître, mais sa santé débile la condamne à garder la chambre. En union

avec les religieuses du Précieux-Sang, elle entreprend une neuvaine, au bout de laquelle elle dîne à la table de famille: déjà elle se voit au Bon-Pasteur! A l'heure des adieux, l'une de ses sœurs essaie de la retenir; tout éplorée, elle étend ses bras en croix et avertit qu'elle ne sortira pas. Notre courageuse aspirante abaisse doucement la barrière, mais sa sœur s'évanouit: sans hésiter, son amour de Dieu franchit l'obstacle de ses tendresses fraternelles.

L'état précaire de sa santé lui fournit toujours ample moisson de mérite, sans entraver son dévouement. Le 22 octobre 1918, elle se dépense avec entrain chez nos enfants; la terrible épidémie mondiale, surnommée *grippe espagnole*, l'y guette. « Je demanderai au bon Dieu d'être la seule victime de la communauté », promet-elle, dans sa charité reconnaissante, prière qui, heureusement, se verra exaucée. En pressant son crucifix sur son cœur et le baisant avec amour, elle exhale le dernier soupir. Agée de 43 ans, elle en a passé 18 en religion.

Sœur Marie-de-Liesse (Annette Brosseau, de Saint-Hubert), après treize années dans la vigne du Seigneur, expire à 36 ans, le dimanche 23 mars 1919. Lorsque le médecin avait ordonné le repos absolu: « C'est fini, dit-elle en pleurant, je ne travaillerai plus, mais comme le bon Dieu voudra! » Bientôt elle désire le ciel et s'y dirige à pas tranquilles. Peu avant sa mort, elle demande à une compagne de lui lire en français la recommandation de l'âme, qu'elle savoure avec recueillement. Vêpres sonnent, on ouvre la fenêtre donnant sur la chapelle. Au *Deus in adjutorium*, elle fait un grand signe de croix et suit les Psaumes quand, au troisième, elle perd connaissance. Le révérend Père aumônier accourt lui renouveler l'absolution et, tout doucement, selon la parole de notre bienheureuse fondatrice: *Après avoir vécu heureuse avec Dieu, elle s'endort sur son Cœur, pour se réveiller au sein de la gloire.*

Sœur Marie-de-Sainte-Lucie (M.-Louise Gougeon, de Notre-Dame-de-Grâce) nous est apparue dans la pratique constante de cette sentence *euphrasienne*: « Soyez fidèles à vos Sœurs en les aidant; ne leur causez jamais de peine; ayez avec elles des manières affables, affectueuses, tel qu'il convient aux épouses

de Jésus-Christ. » Aussi, la mort, écho de sa vie, la trouve-t-elle heureuse par l'arrivée du Maître. Nous étions au 31 octobre 1919; âgée de 76 ans, l'édifiante ancienne en comptait 53 au cloître.

Sœur Marie-de-Saint-Elie (Délia Benoît, de Saint-Césaire), à qui revient cette maxime de notre Bienheureuse: *Plus on souffre, plus Dieu est glorifié*, est décédée le 22 mars 1920. On la voyait très habile à manier l'aiguille: sa couronne se tresse par ses multiples points. L'union de son esprit avec la sainte Famille centuple ses mérites, et les douleurs continuelles l'obligent à tremper ses armes dans l'éternité. De graves opérations n'améliorent guère son état; mais aussitôt qu'elle tient debout, il lui faut se dévouer. La regrettée Sœur apprécie le don de la vie, dont chaque instant vaut le Sang de Jésus; aussi, l'annonce de sa fin prochaine lui occasionne-t-elle un sacrifice, mais généreusement, son cœur le dépose sur l'autel de sa dernière messe; elle avait 60 ans, dont 32 de religion.

Au fil d'or de notre dilection fraternelle, nous lions cette gerbe embaumée où domine la fleur du saint abandon. *Qui demeure en moi porte beaucoup de fruit*, assure Notre-Seigneur. Cueillons maintenant des tiges fleuries, sous la féconde rosée du Calvaire, des fruits d'immortalité, destinés aux réjouissances du beau ciel.



M OISSON d'éternité

1900-1920

Pénitentes et consacrées:

Une Âme vaut mieux qu'un monde.

Saint Jean Eudes

Notre première perle — impossible de la nommer autrement! — est une aveugle de 94 hivers, du nom gracieux de Béatrix; elle habitait ce toit depuis 1870. Issue d'une respectable famille écossaise, la pauvre fille, fascinée par les vanités d'un monde volage et trompeur, s'enrôla sous la bannière du plaisir. Son timbre de voix sonore, sa démarche, élégante jusque dans sa vieillesse, attestent qu'elle cueillit des lauriers.

Une maternelle Providence, un jour, la conduit à l'hôpital où elle rencontre une ex-pénitente, qui lui parle de la paix cachée au Bon-Pasteur. La chère prodigue vient y frapper, décidée à réparer sa jeunesse mondaine. A la suite de Madeleine, elle brise aux pieds du Maître le vase de son cœur contrit, et son âme purifiée s'élève de clarté en clarté. Bientôt, elle sollicite l'habit des Consacrées, afin d'exercer un plus efficace apostolat auprès de ses compagnes: son petit nom s'échange contre celui de Joséphine-des-Sept-Douleurs.

Parce que tu étais agréable à Dieu, disait Raphaël à Tobie, il te fallait subir l'épreuve. Sa vue d'abord s'affaiblit, puis une

cécité complète afflige notre bonne ancienne, durant ses dix dernières années. Elle prie toujours; elle prie pour ses maîtresses, pour ses compagnes, pour la sainte Eglise; elle prie surtout pour notre vénérée Mère Marie-de-Sainte-Domitille La Rose, qu'elle a connue et beaucoup aimée: ne fut-elle pas, à l'ouverture de cette Institution, la première directrice de notre classe? La chère aveugle multiplie ses visites au Saint-Sacrement, jusqu'à la tombée de sa vie. Alors, tout doucement, comme une lampe dont l'huile est épuisée, ses forces déclinent. l'Extrême-Onction lui est administrée; sa reconnaissance s'exprime touchante... Le premier samedi du mois, 5 mai 1905, durant les vêpres de Notre-Dame du bon Pasteur, — délicatesse du ciel, n'est-ce pas? — Béatrix nous quitte, pour ouvrir ses yeux à *la Lumière qui ne s'éteint jamais!* « C'est une sainte qui s'envole au ciel », dit Monseigneur Racicot, lui donnant une suprême absolution; et la conviction générale applaudit à sa parole autorisée.

Alphonsine, l'une de nos pénitentes de 1870, rend son âme à Dieu le 2 février 1905. Elle passa trente-cinq années dans le bercail. Très attachée à ses Mères du Bon-Pasteur, elle se plaisait à rappeler les mémorables années de *la petite Maison*, se glorifiant surtout d'y avoir connu notre vénérée Mère Marie-de-Sainte-Domitille La Rose: quelle gratitude elle lui portait, n'en parlant qu'en termes émus!... Toute sa vie, elle conserva pieusement un chapelet de Jérusalem, que la bonne Mère lui avait donné. Au moment de la mort, ses doigts égrenaient encore cette pieuse chaîne des Avé. Nos fidèles anciennes, par leur piété, leur dévouement, leur bon esprit, demeuraient comme les solides piliers de notre classe.

Après une maladie de deux ans, munie des assistances de la sainte Eglise, Alphonsine s'éteignit au beau jour de la Purification. La douce Vierge, sans doute, lui accorda ce privilège, comme retour de sa confiance filiale: tant de fois, son cœur lui avait redit avec amour: *Pleine de grâces!*

Du sang de nos martyrs, arrosant le sol canadien, germa l'âme baptisée de l'Iroquois. Sans doute, est-ce le secret de la

tendresse sympathique, qu'éveillent les reliquats de cette race fière, dont les cris de guerre et de victoire — sur les bancs de l'école — faisaient frissonner notre enfance. L'arrivée d'une Iroquoise en nos classes, où tour à tour se parlent toutes les langues, marque un événement joyeux. Leur nature agressive lentement se transforme, sous l'action du Saint-Esprit. A la fin, l'on n'aperçoit plus que les viriles qualités de la race, transfigurées aux rayonnements du christianisme.

Le 17 août 1907, mourait en notre *jardin fermé* Emma, pauvre sauvagesse, attachée à la sainte Vierge de toute la force de sa nature énergique, et devenue sous sa conduite le dévouement personnifié.

La veille de sa mort, on l'avait entendue formuler ainsi sa prière à Marie : « Ma bonne Mère, si je dois devenir aveugle — elle était menacée de cécité, — je vous en prie, prenez tout, et venez me chercher; que je ne cause point de peine à mes Mères. » Le lendemain, un samedi, une crise biliaire l'emporta si vite que, sans l'arrivée inopinée de Monseigneur Racicot, elle nous quittait, privée de l'Extrême-Onction. Marie veille sur ses enfants!

Talents, beauté, richesse, distinction: garantie de châteaux de cartes, contre le souffle impétueux des passions, lorsque manque le double rempart d'une mère et du saint Evangile. A dix-sept ans, la vie licenciuse d'Annonciata la conduit en prison; sa *retraite fermée* lui est sage conseillère et, après les trois mois de la sentence, elle sollicite son entrée chez les pénitentes. Bien vite, sa nature généreuse s'élève à l'idéal de l'apostolat: « Je serai consacrée », décide-t-elle. *Paris ne s'est point bâti dans un jour*. L'absence d'éducation chez certaines compagnes la révolte; sa nature sursaute et se décharge par de blessantes invectives sur qui lui déplaît. Elle s'oubliera jusqu'à frapper une enfant: on lui donne la porte. Mais elle a goûté *les beautés toujours anciennes et toujours nouvelles* de notre foi; bientôt, Annonciata revient implorer son pardon et reprendre son rang parmi nos ferventes brebis.

De l'apôtre, elle possédera les fines et profondes intuitions: les maîtresses apprécient cette auxiliaire intelligente toujours en éveil. Surtout, avec l'amour de son âme ardente, de sa voix mélodieuse, elle chante bellement la sainte Vierge. Peu de jours avant sa mort, ses suaves vocalises lancent encore à Marie les derniers appels de son cœur filial. Dans la paix du Seigneur, à 41 ans, Annonciata-des-Sept-Douleurs s'endort le 3 juin 1908, pour se réveiller aux concerts de l'au-delà. Plus de la moitié de sa vie a couvert des roses du sacrifice les oublis de sa prime jeunesse.

Mélanie avait presque étreigné notre prison. Internée en 1877, par sa passion de l'ivrognerie, elle portait de larges blessures, indices des mauvais traitements subis durant son ivresse. « C'est fini, je ne boirai plus! » dit-elle. Pour cette volonté de fer, décision prise, c'est résolution tenue. Elle passe chez les pénitentes; toutefois son mauvais caractère, un jour, oblige à son renvoi; mais bientôt elle implore son pardon et, à nouveau, l'arche l'abrite. Son dévouement et sa discrétion gagnent l'estime des maîtresses et des enfants. On lui confie n'importe quel message par la ville: sa fidélité est délicate à ce point, que, passant devant la maison paternelle, elle file son chemin, si auparavant elle ne s'est munie d'une permission. Jamais fille bien née ne porta plus vif intérêt aux affaires du foyer, que cet excellent cœur ne s'intéresse à notre Asile: sa bonne volonté réalise, à la couture surtout, des sommes d'ouvrage phénoménales.

Admise à la communion quotidienne, modèle de luttes généreuses, la chère Mélanie est douée du talent précieux d'égayer ses compagnes, aux heures de détente. Le soir de sa mort, elle dit: « J'ai prié Notre-Seigneur de mourir subitement, afin d'épargner la fatigue à nos Mères. » Vers sept heures et demie, frappée de paralysie, elle conserve sa connaissance et demande les sacrements; après leur réception, elle s'en va chez le bon Dieu. Larmes et sanglots des pénitentes, des plus jeunes surtout, témoignent de leurs affectueux regrets. Nous étions au 6 mars 1909, la chère défunte avait 66 ans, dont 32 passés à la classe.

Lion en cage, Marie-Louise, batailleuse et blasphématrice, se convertit durant une retraite prêchée par le Père Pierre Prince, s. j., de pieuse mémoire; elle insiste pour devenir pénitente: c'est merveille! Notre-Seigneur l'a transformée en agneau, qui se prêtera de bon cœur au couteau de l'immolation. Bientôt l'hydropisie la terrasse; elle répète dans ses crises aiguës: « Mon Dieu! tout ce que vous voulez! Encore plus de douleurs, pour l'expiation de mes péchés, si telle est votre Volonté! » Quelques heures avant sa mort, elle remercie en termes émus, confie son unique fille à la Mère directrice, suppliant de ne la laisser jamais partir de cet Asile. Le 11 mai 1910, âgée de 48 ans, Marie-Louise adresse ses adieux suprêmes: « J'ai hâte d'aller au ciel... Je vole au ciel... » Et la porte s'entr'ouvre... Qui chantera les miséricordes du bon Pasteur!

Le 28 décembre 1910, à 33 ans, une seconde Iroquoise, Lizzie, recluse aussi depuis vingt ans, mourait de même en prédestinée. Le ciel déploya sa puissance en faveur de ce caractère bizarre et revêché, si habile à dérouter tout son monde, qu'une fois, l'on se préparait à l'administrer, lorsqu'on s'aperçut qu'aussitôt seule, la résurrection se produisait!...

Mais, entre Lizzie de 1890 et notre aimable petite malade d'aujourd'hui, admirons un abîme de grâce, auquel correspond un abîme de fidélité généreuse. Elle n'accepte le repos que par obéissance; dans le silence et le recueillement, sa piété fait progrès: son heure d'action de grâces après ses communions lui semble trop courte. Insatiable à entendre la Passion de Notre-Seigneur, comme le cerf altéré soupirant après les sources d'eau vive, son âme, en s'y abreuvant, se fortifie au support de la souffrance. A la tendre compassion dont elle se voit l'objet, elle répond avec son petit accent iroquois: « C'est yen, Notre-Seigneur y souffrit plus que ça encore... » La paix qui inonde son intérieur se reflète sur sa physionomie et, d'instinct, s'établit le rapprochement avec une privilégiée de même famille, Catherine Tekakwitha, ce lis des bords de notre Saint-Laurent. Lizzie mourut *tout de bon* dans l'octave de Noël, en la fête

des saints Innocents. Le petit Jésus et sa cour enfantine durent la recevoir les mains pleines des jouets éternels...

N'éteignez pas la mèche qui fume encore. Une Marguerite-Marie nouveau-genre, morte à 48 ans, le 22 février 1912, a côtoyé maints précipices. Mariée à un franc-maçon, elle laisse l'impiété régner à son foyer où l'unique enfant grandit à l'école du vice. Néanmoins, cette pécheresse refuse d'aller à la sainte Table se pourvoir d'hosties consacrées, pour des orgies sacrilèges. Jésus s'en souviendra et ce reste de foi recevra sa magnifique récompense.

Par quel coup de grâce cette femme se présente-t-elle un jour chez nos pénitentes?... Son caractère y exercera sans répit la patience des maîtresses et des compagnes elles-mêmes: les instructions religieuses éveillent le remords, ce qui la rend d'une insubordination insoutenable... Sa résolution se fixe, elle ira s'étourdir dans le crime, et pour s'endurcir l'âme, elle débutera par une mauvaise communion. On essaie de la convaincre qu'elle s'ouvre elle-même le gouffre infernal: la malheureuse s'exaspère. Afin de la calmer, sa maîtresse l'isole un peu et va se prosterner devant le Saint-Sacrement. A son retour, la brebis furieuse brandit un couteau et, de son bras robuste, menace cette religieuse toute frêle et délicate. Mue par une force surhumaine, celle-ci feint de croire à un amusement, s'avance tranquille, met la main sur l'arme malencontreuse et dit souriante: « Vous n'y pensez pas, Marguerite-Marie?... Nous préparons votre linge, vous partirez tout de suite: allez saluer Notre-Seigneur à la chapelle. » *Si peu que l'on s'approche du Christ, l'on en sent la vertu.* La fugitive, agenouillée au pied du tabernacle, adresse cette étrange prière: « Mon Dieu, on me dit que vous êtes là; je ne le crois pas plus que je ne crois au ciel et à l'enfer, mais si c'est vrai, envoyez-moi une maladie qui me fasse mourir et m'empêche d'aller me damner dans le monde. » A l'instant, elle se sent exaucée... *Veilleux, qu'avez-vous vu dans la nuit?* interroge le prophète. Et le Saint-Esprit de répondre: *J'ai vu venir le matin des âmes.*



Fig. 1. The interior of the church.

Coïncidence remarquable pour une Marguerite-Marie, c'était un jeudi. Prise d'une grave bronchite et transportée de joie, elle demande le prêtre; tout d'abord, le médecin ne voit rien d'alarmant, on la croit folle. Mais enfin, elle se confesse, reçoit l'Extrême-Onction dans les plus étonnantes dispositions. Patient, héroïque dans la douleur, notre repentie évite tous soulagements, et se réjouit d'expier ses désordres. « Vous pourriez bien guérir, observe quelqu'une. — Si le bon Dieu veut que je vive, j'y consens; mais je préférerais mourir pour le voir au plus vite. — Vous vous attarderez peut-être en purgatoire? — Oh! non, je n'irai pas en purgatoire, j'aime trop le bon Dieu, j'ai trop hâte de le voir! Je ne saurais être séparée de Lui, maintenant! Que ne l'ai-je connu plus tôt! »

O prodige de la grâce! à l'exemple de Jésus obéissant jusqu'à la mort, cette véritable pénitente, auparavant si indépendante, sollicite ses moindres permissions!... Huit jours après sa scène, encore un jeudi, Marguerite-Marie, héraut des miséricordes eucharistiques, s'endort paisible sur le Cœur insondable du plus débonnaire Sauveur!

Née aux Etats-Unis de parents anglais, Léa, devenue orpheline à sept ans, est recueillie par une aïeule, qui bientôt disparaît à son tour. La pauvre jeune fille marche à l'aventure jusqu'à Montréal, où une méchante femme met la main dessus. Raconter les mauvais traitements que la pauvrette subit n'en finirait point; la mégère, par un coup de Providence, passe en prison et nous offre sa souffre-douleur. C'est un peu le paradis, pour la religieuse du Bon-Pasteur, que d'accueillir de telles détresses.

Pauvre fillette! sa santé tombe en ruines! « Elle se meurt de misère », affirme le médecin. Vite de lui enseigner prières et catéchisme; et l'on rivalise à qui lui rendra le nid plus moelleux et plus chaud. D'abord effarouché, notre oiseau s'apprivoise jusqu'à s'éprendre de la vie, pour jouir de ses Mères blanches. « Mais c'est ici le ciel, s'exclame-t-elle. Mère infirmière est si bonne, si bonnel Je baiserais la trace de ses pas. — Vous souffrez beaucoup? — Oui, mais c'est si bon de souffrir pour Notre-Seigneur! »

Comblée de joie, par l'annonce des derniers sacrements: « Tous mes péchés seront effacés? Oh! je le demanderai par l'onction de chacun des sens! » Et l'heureuse mourante ajoute prières et sacrifices pour ses compagnes d'autrefois, qui ignorent notre sainte religion. Goûtant combien le Seigneur est doux, Léa brise les liens de l'exil pour prendre son envol vers l'azur des vastes horizons. C'est le 23 janvier 1914, elle a 17 ans.

Devant l'âme qui se trompe ou qui s'égare, le chrétien ne rit ni ne persifle: il ouvre le cœur et il tend les bras. Il a pitié et il prie. Georgine appartient à une race indienne extrêmement revêche, mais, par contre, industrieuse et intelligente; elle-même porte ces traits caractéristiques. Les missionnaires la baptisent à sa naissance et la nomment Mary: nom de grâce et de bénédiction, qui renouvelle la face de la terre!

Hélas! son enfance ressemble à celle des jeunes de sa tribu, vrais tyrans d'un père et d'une mère incapables d'imposer leur autorité. — Dieu veuille que cette anomalie n'existe que chez les sauvages! — Ainsi se développent sans frein les instincts brutaux de la nature viciée: égoïsme, sensualité, cruauté, folle vanité, voilà les apanages de cette liberté criminelle.

L'avantage de passer quelques années dans une maison tenue par des religieuses semble redresser ce caractère indompté. Si l'on en juge par un certain sérieux, la première communion et la confirmation améliorent ses tendances. Mais sonnent les seize ans! La flamme des passions allume le désastre et l'incendie: tout l'édifice de la foi s'écroule. La religion? elle la prend en haine, tant il est vrai que *ce n'est pas la raison qui détourne de Dieu l'adolescent, c'est la chair...* Au jour auguste de la Rédemption, Georgine, en ricanant, dit à ses compagnes: « Je voudrais qu'il y eût un bal aujourd'hui, je voudrais danser le Vendredi Saint! » En mai, voyant décorer l'autel de la très sainte Vierge, elle ajoutera, avec son cynisme éhonté: « Je hais, j'ai en horreur le nom de Marie! »

S'élançant dans le tourbillon des amusements pervers, l'égarée court jusqu'à Montréal, s'engouffrer dans la Babylone de son choix.

De mille manières, se manifeste la bonté de l'Éternel: chez le pécheur, l'infortune est ordinairement l'ambassadrice de Dieu: Georgine s'échoue en prison. Au point de vue humain, c'est le malheur, c'est le comble de l'ignominie; au point de vue surnaturel, ce sera le relèvement, la résurrection, le premier pas vers la joie du cœur, vers la gloire du ciel.

Arrachée au brouhaha du monde, loin des séductions extérieures, Georgine réfléchit. *L'abomination de la désolation dévaste la terre*, dit l'Esprit Saint, *parce que personne ne réfléchit en son cœur*.

Après de multiples luttes, qui rappellent les péripéties de saint Augustin, Georgine, à l'expiration de sa sentence, décide son entrée chez les pénitentes; c'est le 22 juillet 1912, elle a 20 ans. *O Seigneur, vous avez brisé mes liens, je vous immolerai des hosties de louange!* Jusqu'à sa mort — 28 avril 1914, — son âme justifiée s'élèvera vers le bon Maître, petit à petit, d'étape en étape: *Le sentier du juste est comme la brillante lumière du matin, dont l'éclat va croissant jusqu'au milieu du jour*.

Sa dernière retraite marque une ferveur sans égale: « Je serai une véritable enfant de Marie, note-t-elle. Plutôt mourir, ô mon Dieu, que d'offenser votre bonté! » Sa conduite prouve la sincérité de ces lignes éloquentes dans leur concision.

Jésus, en sa miséricorde, vient lui offrir l'avantage de la réparation: la Semaine Sainte, premier terme d'infirmerie, l'associe aux expiations de notre doux Rédempteur. « Laissez-moi mes souffrances, ne les allégez pas », implore-t-elle, avec un calme et profond sourire, tandis que les efforts pour se maîtriser l'inondent de sueur. « C'est un ange que je soigne », avoue la Sœur infirmière. Avec Notre-Seigneur agonisant, dont elle aime à contempler l'image, elle répète: « Mon Père, votre volonté et non la mienne. » Elle-même sollicite les sacrements, manifeste une grande joie à l'annonce de sa mort prochaine; puis avant d'expirer, elle baisera avec tendresse son crucifix, le placera bien en face pour mieux le voir, s'unissant aux prières de l'Eglise, tenant ferme son cierge allumé. Tout à coup,

un sourire céleste illumine sa figure, elle incline la tête et s'élançe vers l'éternel bonheur. Le Christ a vaincu !

Claire, maltraitée par une marâtre, s'étourdit dans le tourbillon des amusements frivoles, sûr chemin de la prison. Après deux sentences, elle se convertit et passe chez nos pénitentes. Esprit médiocre et inculte, son grand cœur lui donne cependant l'intelligence du dévouement. Terrassée par la maladie, après cinq ans de surdépense pour ses Mères, elle doit garder la chambre. C'est là que Notre-Seigneur l'attend, pour combler de pures délices cette pauvre enfant si indigente des joies terrestres ! Devenir l'apôtre du Cœur de Jésus, cet idéal la hante ; elle supplie sa Mère infirmière de lui laisser ses souffrances : « C'est mon seul moyen de sauver les âmes ! » soupire-t-elle. Son zèle s'oriente vers une nouvelle venue tourmentée par la tentation de retourner au milieu pervers qu'elle vient de quitter. « Vous ne partirez pas, insiste la mourante, promettez-le-moi. Je suis sur mon lit de mort, vous ne pouvez rien me refuser... Dites-moi que vous restez,.... répondez, dites-moi oui!... » Avec des sanglots, la chère âme conquise donne sa parole. Jusqu'à son dernier soupir, le nom de cette compagne s'unit sur ses lèvres au nom béni de Jésus. « Le premier mot que je dirai au bon Dieu, affirme-t-elle, sera le nom de X... »

Au mercredi 29 juillet 1914, elle décline visiblement : « Bientôt vous serez au ciel, lui dit sa Mère infirmière. — Je mourrai aujourd'hui, et partir au jour consacré à saint Joseph, quelle grâce ! »

Si on lui présente son crucifix, un éclair de joie illumine ses yeux... Les prières des agonisants terminées, elle murmure : « Jésus!... Jésus!... » Son âme purifiée par la souffrance et par l'amour suit l'élan qui l'entraîne dans les bras du Sauveur. Elle était âgée de 26 ans.

Dieu commande aux vents et aux tempêtes, et les larmes pieuses des mères ne semblent-elles pas une décharge des nues ? Leur puissance toujours ramène l'azur des flots et, dans la sombre nuit, apparaît à l'âme apaisée la clarté d'une Etoile scintillante... *Ave maris Stella!*

Simonne a vingt ans: intelligence éveillée, instruction quelque peu développée, mais tête légère!... Surtout, ce qui la prédispose au naufrage, ce sont des désirs inconsidérés de courses à l'aventure et l'imprudence de lier conversation avec des inconnus. Voilà comment, un jour, Simonne arrive en prison.

La mère atterrée puise dans les ressources de sa foi assez de force chrétienne pour solliciter une condamnation et protéger ainsi son enfant, sous la houlette du Bon-Pasteur. Elle n'obtient que deux mois, la pauvrete ayant à peine effleuré le danger: néanmoins, par amour pour sa mère, Simonne passera chez nos protégées, prolongeant sa réclusion d'une demi-année. Enfin, le terme s'avance: plus que neuf jours!... La chère enfant se rive au seul vouloir de sa liberté. Devant l'œil enfiévré de son âme, flottent des rêves d'or, qui se gazent de rose... O Simonnel *la vie est plus sérieuse, et plus sérieuse l'amour!*

Là-bas, sous l'humble toit, une mère angoissée, étouffant ses sanglots, lentement déroule son rosaire... Notre-Dame des Douleurs, souvenez-vous des gémissements des mères qui, debout au pied de leur croix, n'attendent le salut que de votre Jésus mort pour tous!

La directrice, religieuse au zèle de feu, se penche vers cette pauvre, si près de l'abîme; l'on approche de juin: « Simonne, j'ai pitié de votre mère et j'ai grand'peur pour votre âme. Allons! un peu de bonne volonté, commencez une neuvaine de communions et promettez au Sacré-Cœur une conduite parfaite. » Convenu!... Notre héroïne se maintient irréprochable depuis huit jours; tout à coup, durant le travail, l'enfant est appelée... « Qu'y a-t-il donc? C'est demain mon anniversaire, maman viendrait-elle me chercher?... » Dans cette lueur de caressant espoir, la joyeuse fillette vole vers la surveillante et, en guise d'au revoir: « Etes-vous contente de moi. Mère? — Si je suis content! nous n'avons plus de Simonne, c'est un ange! » Un merci hâtif, un bond, et l'escalier est franchi: « Vous m'avez

demandée, Mère? — Oui, mon enfant. Êtes-vous fidèle au devoir? — Notre surveillante se dit très satisfaite, et je ne sais ce que j'éprouve d'extraordinaire. Je me sens si heureuse, si heureuse! il va m'arriver quelque chose bien sûr!... » (O douce Reine du beau ciel! ne serait-ce pas votre réponse aux *Avé d'une mère?*) « Je voudrais vous confier l'enseignement de quelques compagnes, reprend la maîtresse. — A moi, Mère? Elles se moqueront de moi qui suis si maussade! — Puisque vous n'êtes plus la même! »

Ce soir-là, Simonne, de plus en plus empoignée par un intime et mystérieux bonheur, eut fantaisie de s'accorder une bonne toilette, avant de se mettre au lit. Un mot lui échappe: « Si je meurs cette nuit, j'arriverai proprement au paradis!... » Un rire à la sourdine donne réponse: par un signe imperceptible, la maîtresse rappelle à l'ordre. L'air contrit de notre espiègle répare aussitôt; puis, au sommeil! Une demi-heure plus tard, elle éprouve un malaise étrange; on la conduit à l'infirmerie où, soulagée par quelque médicament, elle reprend son repos. La dévouée garde-malade lui passe au cou son long chapelet de consacrée et son grand crucifix: pieuse gâterie, qui berce notre fillette et l'endort dans une calme sérénité.

Arrive le réveil matinal; il n'est pas entendu et l'on évite tout bruit... Mais enfin, voici l'heure, on s'approche... Simonne *est allée voir l'autre côté du ciel!*... Sur ses lèvres, s'est immobilisé le sourire; dans ses mains jointes, le Christ demeure serré sur son cœur, tandis que la longue chaîne des roses mariales, pour jamais, la fixe au bonheur! « Maman, quand vous me trouverez avec mon chapelet autour du cou, avait prédit l'enfant, au jour de sa première communion, cela signifiera que je suis en état de grâce... »

La mère est mandée; elle se rend tremblante. « Ma fille est malade? — Non, madame, elle n'est pas malade. — Tenez, Mère, Simonne entre aujourd'hui dans sa vingt et unième année; hier, j'ai récité pour elle tout mon rosaire: je n'avais rien de meilleur à lui offrir comme bouquet de fête, et j'ai supplié la sainte Vierge de venir la chercher... Mon Dieu! elle

ne serait pas morte?... » La muette et profonde émotion de l'interlocutrice déchire tous les voiles. Un moment de stupeur, et l'héroïque femme, se redressant dans toute sa dignité de mère chrétienne: « Eh bien! je ne puis verser une larme... » Cependant que les pleurs de la tendresse maternelle s'entremêlent aux perles de sa piété reconnaissante!!!

Après les embrassements de Notre-Dame, passe sur le front de l'heureuse envolée le suprême baiser de sa mère de l'exil. Simonne! à ces deux mères, tu dois double vie! Rends-leur à jamais ton amour! *Ave maris Stella!* (8 juin 1915.)

Samedi, le 27 janvier 1917, notre bonne Célianire entre dans son éternité. La perte prématurée de son père et de sa mère l'a soumise au programme de Jésus, *pauvre et dans le travail dès son enfance*. Sa jeunesse se passe au milieu des champs. Très laborieuse, cette fille se plaît aux rudes labeurs, elle se glorifie d'assumer la tâche d'un homme: d'ailleurs sa robuste santé se prête à son attrait. Par malheur, elle contracte l'habitude de l'alcoolisme et ses accès de colère, durant ses ivresses, lui valent maintes incarcérations. Garder Célianire en paix avec les autres prisonnières, ce n'est pas une petite affaire: elle séjourne souvent en cellule. Mais Célianire a bon cœur. Elle dit à ses maîtresses attristées: « Vous verrez, Mère, quand je me convertirai, ça ne sera pas pour rire! je vous en donnerai des *contentements!* » Elle tient parole lorsqu'en 1891, elle entre chez nos pénitentes: le dévouement y caractérisera son repentir. Tout d'abord, en habile jardinier, elle cultive l'enclos durant dix ans. Puis elle se charge des bestiaux: ses préférences vont aux chevaux, et Célianire glisse de belles pommes dans ses poches, pour les en régaler.

Songer à astreindre au règlement de la classe ce tempérament brusque et entier, serait *gaspiller son latin*; on lui assigne sa chambre près des fournaies, dont elle prendra soin durant l'hiver. Dès trois heures et demie du matin, elle allume le poêle de la cuisine, en sorte que l'attisée flambe à l'arrivée des religieuses chargées du déjeuner. Prévenir ses Mères dans les

corvées les plus pénibles la met en liesse; elle repart avec satisfaction: « Vous avez bien de la chance de m'avoir! ... » Célanire, très reconnaissante, répond à une bonté par son invariable *grand merci!* Après un mouvement d'humeur, elle rebrousse bientôt chemin: « Je ne vous ai pas fait de peine?... » Et elle s'ingénie à multiplier ses services.

Sa piété se réduit au décalogue, mais quand s'annonce la récollection annuelle, à l'avance, elle avertit son monde: « La semaine prochaine, vous savez, je fais ma retraite, ne me parlez pas... » Tant pis pour qui l'oublie: son silence reste absolu. Une chose, une seule, effraie Célanire: la mort! Sitôt qu'il en est question, elle prend la fuite. Durant les sermons, obligée de rester en place, elle s'enfonce dans les oreilles de gros tampons d'ouate, dès que le prédicateur aborde le sujet.

Au matin du 25 janvier, Célanire avertit: « J'ai la grippe. » L'infirmière lui administre un remède énergique, l'installe dans une berceuse, l'enveloppe de chaudes couvertures et se retire. Lorsqu'elle revient consulter le pouls de sa malade, celle-ci a fui vers la grange! On court à sa poursuite: « Célanire, vous êtes bien malade, il faut vous coucher! — Si le docteur le veut, il le faudra bien... — Vite! Célanire, vous prendrez du froid! — Oui, oui, mais le docteur a pas dit si vite que ça! — Vous irez peut-être en purgatoire, parce que vous ne vous pressez pas assez... — Comment! riposte-t-elle, bien convaincue, moi aller en purgatoire, après avoir donné ma vie au bon Dieu pour ne plus l'offenser!... »

Avec toute sa présence d'esprit et sans appréhension de cette mort, hier son épouvantail, elle se prépare au dernier passage et expire dans la paix. Agée de 55 ans, elle en a vécu 26 en notre bercail. Ses économies placées en banque nous offrent la consolation de payer à notre inoubliable Célanire deux services funèbres et soixante-six messes dont deux trentains. Puisse notre gratitude s'élever en encens de prière pour le repos de sa chère âme!

Orphelins dès leur tendre enfance, Bernardine et son unique frère reçoivent protection dans des institutions de charité. Le

père réclame sa fillette dès les seize ans; hélas! son ivrognerie découragera la pauvre enfant, qui va se divertir en de mauvaises compagnies.

Un jour, elle file en prison. Pour Bernardine, comme pour tant d'autres âmes, cette sombre porte ouvre sur la paix! Les premières émotions calmées, notre dévoyée se soumet aux miséricordieuses avances du Seigneur, elle passe chez les pénitentes. Déjà le bon Dieu répond à ses sacrifices par des consolations intimes, par des grâces actives, qui la transforment en apôtre. Se consacrer à Notre-Dame des Sept-Douleurs devient son aspiration. Puis elle prie pour son père et pour son frère, dont elle ne reçoit aucune nouvelle. Un Jeudi Saint, dans une fervente oblation, au pied du reposoir, elle s'unit à Jésus victime et lui offre sa vie pour ces deux êtres chers; au sortir de la chapelle, une hémoptysie l'assure de l'acceptation: la conséquence ne se fera guère attendre davantage.

Dès le Samedi Saint, un jeune homme venant d'Alberta se présente au parloir, à la recherche de sa sœur. « Depuis quelque temps, dit-il, je me sens pressé de la retrouver... » Impossible de traduire les larmes du revoir... Le courageux petit frère promet de gagner son père si hostile au cloître: il réussit. Bernardine l'aperçoit, se jette à genoux et implore son pardon. Etouffant ses sanglots, le père répond: « C'est moi qui te demande pardon, puisque je t'ai abandonnée... » En guise de souvenir, Bernardine lui passe un scapulaire.

Peu de temps après, dans une chute de voiture, le père se blesse grièvement; privé de connaissance, il est conduit dans un hôpital protestant. Sur ces entrefaites, une jeune fille catholique, réduite à une pressante nécessité, se met en service à cette maison, qui la charge précisément de notre blessé. A l'œuvre pour le soulager, elle voit soudain le malade se dresser: « Mademoiselle, êtes-vous catholique? » Sur la réponse affirmative: « Oh! allez vite me chercher un prêtre! il y a plusieurs fois que je l'appelle en vain. » Quelques minutes, et le retardataire de vingt ans décharge sa conscience. « Quel poids de moins! » s'exclame-t-il. Le saint Viatique et l'Extrême-Onction reçus,

notre mourant murmure à qui veut l'entendre: « C'est ma fille... là-bas!... » Quatre heures plus tard, ce converti reçoit du Juge suprême l'invitation miséricordieuse.

« Merci, mon Dieu, je puis mourir! » s'écrie Bernardine émerveillée. Selon son désir, elle expire un vendredi, 30 avril 1917; elle avait 30 ans. Non! la vie fugitive de ce monde n'a pas le dernier mot des choses!

Irène, ange-apôtre de ses parents indignes, est conduite à notre bercail par son aïeule, qui la soustrait à leurs mauvais traitements. Docile et pieuse, la fillette se montre exemplaire durant ses trois années de vie recluse. S'immoler pour la conversion des siens, voilà son mobile; elle finit par le don total de sa vie, que Notre-Seigneur accepte. La grand'mère, qui garde le secret sur la retraite de l'enfant, amène alors sa mère et ses petits frères, qui se retirent émus et édifiés. Le père vient ensuite; en apercevant la mourante, il se jette à genoux tout en pleurs: « Mon enfant, me pardonnes-tu, dit-il; je t'ai donné de mauvais exemples, mais vois-tu, j'ai grandi dans la rue... Tu prieras pour que j'aille un jour te retrouver au ciel... » La chère petite embrasse son père avec effusion, lui laissant ignorer l'héroïque oblation dont elle recueillera la récompense, au 17 janvier 1919; Irène compte 16 printemps.

Les pécheurs trouveront dans mon Cœur la source et l'Océan infini de la miséricorde. Hélène, misérable prodigue, a fui ses honorables parents. Et sa barque flotte au gré de la tempête: le port de la prison souvent l'abritera.

Lorsque, sa jeunesse flétrie, les compagnes de honte ne peuvent rien retirer de cette loque infecte, on l'éconduit brutalement... Rebutée partout et de tous: « Il n'y a que mes Mères du Bon-Pasteur pour m'accueillir », se dit-elle, et sa confiance y dirige ses pas. « Mais votre place est à l'hôpital », répond la directrice. Alors, tombant à genoux: « Si vous me refusez votre maison, supplie la pauvresse, je mourrai dans le chemin: recevez-moi pour mon âme! » *Le mot magique* produit son effet.

Dans une chambre isolée, Azélie, une vraie pénitente revenue de loin, s'empresse autour d'Hélène. Rapide, l'éternité

s'avance: on propose le prêtre, notre mourante refuse. Durant la nuit, des agitations violentes la bouleversent: elle croit voir le démon sous diverses formes; elle lui signifie de s'en aller. « J'ai le droit de rester ici », aurait-il reparti. « Oh! non, il ne m'aura pas », s'écrie-t-elle tremblante, et elle récite son acte de contrition, fait de grands signes de croix; mais le vilain persiste à se donner des airs de maître. « Prends garde, crie la malade à Azélie, prends garde, il va t'étrangler! » On asperge la chambre d'eau bénite; il disparaît, mais pour revenir et se sauver sous de nouvelles aspersions. L'aide-infirmière avouait ensuite: « Cette nuit-là m'a valu dix retraites. »

Hélène se résout enfin à se confesser, mais les luttes se soulèvent terribles. « Priez pour moi! » supplie-t-elle, à tous venants. Par deux reprises, le révérend Père aumônier entend les aveux de sa vie criminelle, puis il administre le saint Viatique et l'Extrême-Onction. Transfigurée, notre convertie devient méconnaissable, tant ses traits s'irradient de paix et d'une félicité profonde.

Toutefois il lui reste un désir: revoir sa pauvre mère qui, depuis vingt ans, dépense pour son âme le trésor de ses larmes. Quand la messagère sonne à la porte, on lui répond: « Madame est absente. — J'y suis! j'y suis! » reprend l'admirable Monique, qui rentre de l'église, où elle a terminé son neuvième premier vendredi, pour le salut de son enfant. « Qui me demande? — Votre fille mourante... au Bon-Pasteur. — Que dites-vous là? Est-ce possible que je sois exaucée sitôt? Je reviens de la messe où j'ai supplié Notre-Seigneur de me faire retrouver mon enfant avant qu'elle meure!... »

Il y a vingt siècles qu'il l'a promis: *Venez à moi, vous qui pleurez, je vous consolerais!* Et, ces temps derniers, son Cœur oppressé répétait avec insistance: *Je les consolerais dans leurs peines.*

Venez, vous dont la vie est aride et brûlante
Comme un désert sans eau, sans grâce, sans beauté:
Voici la source consolante
De l'éternelle vérité.

Voici le seul miroir où brille en traits de flamme
 L'image du seul Dieu qu'adore le chrétien;
 Voici la foi qui guérit l'âme,
 Voici l'espoir qui la soutient.

Accourez, accourez, vous que la foule blesse,
 Vous qui cherchez au monde un abri calme et sûr;
 Venez laver votre faiblesse,
 Dans les torrents de l'amour pur.

Accourez, pauvres cœurs! Cette source féconde
 Éteindra la soif qui vous mène au tombeau:
 Toutes les richesses du monde
 Ne valent pas sa goutte d'eau.

Sans retard, arrive Madame X; dès qu'elle franchit le seuil de la chambre où sa fille agonise: « Ma mère! ma mère à moi! » soupire la prodigue en lui tendant les bras. « Mon enfant, pourquoi n'es-tu pas venue chez nous? Tu sais bien que je t'aurais soignée... — O maman, je vous avais trop déshonorée, mais n'est-ce pas que vous me pardonnez?... » Dans leurs embrassements, s'entremêlent les pleurs du repentir, de la reconnaissance et de l'amour. « Qu'ai-je donc fait au bon Dieu pour retrouver ma fille?... — Chère maman, ce sont vos prières! reprend Hélène, vivement émue. Rien dans ma vie ne m'a attiré cette grâce de mourir ici! Rien, rien, sinon vos prières!... »

Durant la grand'messe du dimanche, au lendemain de notre céleste fête du Cœur Immaculé, 9 février 1919, Hélène entreprend sa traversée de l'au-delà. Un fervent signe de croix, un amoureux baiser au crucifix, puis dans une intense oraison, elle murmure: « Mourir! Jésus! Jésus!... » Lorsque tinte le Sanctus, s'exhale son dernier soupir.

Oh! oui, la prière des mères chrétiennes enserre de liens sauveurs l'âme de leur enfant! Leur cœur — quelle puissance! — bat au même rythme d'amour et d'immolation que les Saints Cœurs de Jésus et de Marie.

Ernestine appartient à l'une des plus honorables familles de Montréal. L'alcoolisme la conduit en prison; alors elle sacrifie sa liberté pour sauver son âme. L'héroïsme de cette détermination ne saurait se mesurer sur terre: son unique fille,

âgée de sept ans, se croit orpheline et n'apprendra la vérité qu'au terme de ses études!

Sans borne est le dévouement d'Ernestine: que de pas! que de travaux de couture surtout! que de charitables avis à des compagnes tentées de reprendre leurs courses de papillons! Son respect pour l'autorité, d'ailleurs, prêche d'exemple. Dans ses mortifications constantes, elle se prive d'étancher sa soif, afin d'expié ses abus des liqueurs enivrantes. Ainsi, croissent ses forces intérieures, et sa dernière maladie donne l'impression d'une prédestinée, pour laquelle il tarde au Seigneur de déchirer les voiles. L'aube sans lendemain s'éveille au 23 octobre 1919. Ernestine a 59 ans, dont 22 consacrés à la pénitence.

Marie-Rose, étourdie un moment par les faux plaisirs, vient à seize ans frapper au Bon-Pasteur; c'est en 1908. Intelligente, vive et gaie, boute-en-train des récréations, tout ardeur au travail, la chère enfant anime agréablement son cercle. Un jour, il lui passe en tête de retourner dans le monde. On lui ouvre la porte. Une semaine plus tard, désabusée, vrai poisson hors de l'eau, elle rentre à la maison Sainte-Hélène.

D'une généreuse endurance, pour obtenir la conversion d'une sœur, dont l'inconduite l'afflige, Marie-Rose, très malade, persiste à sa besogne et dépasse les limites du possible. On l'oblige à voir le médecin, qui découvre un affreux cancer. « Je me suis offerte pour ma sœur: le bon Dieu m'a acceptée », avoue-t-elle ingénument. Deux années de tourment servent de rançon; Marie-Rose y accumule mérite sur mérite. Véritable personnification de la joie dans la douleur, quand la force du mal lui arrache des larmes, la douce victime dit au bon Dieu: « Encore plus de souffrance, si vous devez en être plus glorifié! »

Au soir de l'Ascension, 13 mai 1920, la divine Vierge présente notre Rose mariale à son Jésus triomphant. « Il valait bien la peine de persévérer douze ans au Bon-Pasteur, pour y finir par une si belle mort », s'exclament ses compagnes. « Pour bien mourir au Bon-Pasteur, que faut-il? » interrogeait naguère le vénéré Père P. Dagnaud, c.j.m. « Réciter son acte de contrition », répond celle-ci. « Obéir aux Mères », reprend

celle-là. « Pour bien mourir au Bon-Pasteur, repart notre spirituel Père Dagnaud, il faut y rester! »

Jésus, la Fleur des champs ne demande qu'une goutte de rosée... Une goutte de rosée naît sous le ciel étoilé: la rosée n'existe que la nuit, enseigne la gracieuse petite Thérèse.

Née près de Londres, Véronica, bien jeune encore subit la nuit de l'épreuve. Sur la lyre du doux Sylvio Pellico, elle peut soupirer:

Moi, je n'ai pas connu le baiser d'une mère.
Et pour elle, ô mon Dieu, j'aurais eu tant d'amour!

Des religieuses de Charité l'amènent au Canada; durant son adolescence, une respectable famille de Sherbrooke l'adopte. Mais l'inexpérience de la pauvrete, son attrayante physionomie, soulèvent des vents de tempête, qui secouent violemment la frêle tige; ses anges gardiens déprennent la fleurette des ronces du sentier, pour la transplanter en notre serre-chaude.

Elle a dix-sept ans; de grands yeux d'azur exceptionnellement expressifs, un front large, encadré d'une soyeuse chevelure brune, des traits fins, un sourire délicat, un teint frais et rosé, animent cette figure d'un bel ovale; bref, un port élégant, un cachet d'exquise distinction: tout cet ensemble fait de charmes est bien propre à exciter la noire envie de Satan, jaloux même de la beauté physique des enfants du bon Dieu.

L'ombre du cloître d'abord pèse à notre recluse: une céleste amie se chargera de tenir compagnie à la nouvelle venue; c'est la rosée du ciel, pour ce calice desséché. *Tout le monde m'aimera*, prédisait la petite Thérèse, dans son audacieuse confiance; Véronica prend à cœur de l'imiter et l'on voit s'améliorer son caractère altier. La délicieuse sainte prévient jusqu'aux fantaisies de sa petite amie, qui lui demande par-dessus tout l'amour divin. « Je serai madeleine », décide-t-elle. Mais le médecin annonce que ses dernières forces s'en iront avec les feuilles de l'automne. C'est donc l'endurance que le bon Dieu exige de sa jeune amante. Et Véronica se transforme en ange de patience. « Je veux mourir d'amour », décide-t-elle, mi-sérieuse, mi-riante. Pauvre petite! elle ne se doute pas qu'elle

mourra bien des fois de douleur, avant de mourir d'amour!... Les souffrances s'avivent, mais les soulagements sont évités pour imiter Jésus.

Ma paix, c'est d'aimer la souffrance,
Je souris en versant des pleurs;
J'accepte avec reconnaissance,
L'épine au milieu de mes fleurs.

Je veux bien souffrir sans le dire,
Pour que Jésus soit consolé...
Ma paix, c'est de le voir sourire,
Lorsque mon cœur est exilé.

Vers l'Immaculée-Conception, une neuvaine implore le dégagement de toute affection humaine; à la fin, elle dit avec un ineffable sourire: « Maintenant, je n'aime plus que la sainte Vierge! » Remercier ne la contente pas, elle offre prières et souffrances pour qui l'oblige.

Rêve enfantin! cette privilégiée de Thérèse veut mourir un samedi ou en une solennité... Or voilà qu'elle annonce triomphante et d'une voix assurée: « Le petit Jésus viendra me chercher samedi, jour de sa fête! » Et ses appels, flèches brûlantes, sont lancés vers le ciel convoité.

En ce matin de Noël, un soleil radieux joue à travers fleurs et rideaux de la chambrette. L'astre du jour, c'est l'emblème du Roi céleste: Il s'avance vers sa petite fleur, l'enveloppe de ses gais rayons et, dans un baiser de lumière, l'emporte vers l'azur. Elle avait 20 ans.

Départs de prisonnières:

Tous les oiseaux n'ambitionnent pas le vol de l'aigle. Rosie priait pour mourir en prison, afin de recevoir l'assistance du bon Pasteur; à son vingt et unième arrêt par la justice, six jours avant sa libération, elle s'éteint à 48 ans, le 18 décembre 1911.

Dès l'alerte de sa grave maladie, elle se tourne vers le ciel, accepte ses souffrances avec généreuse résignation, baignant son âme dans la prière et les sacrements. « A quoi cela me sert-il d'avoir gaspillé ma vie? se demande-t-elle, aux lucurs de son éternité. Si je la recommençais, je me conduirais autrement. »

Les affres de l'agonie secouent tout son être dans des luttes terrifiantes. Il lui semble voir le démon... Tout à coup, la moribonde, livide, se dresse sur son séant et retombe inerte, trempée de sueur. Le révérend Père aumônier, à son chevet, prie, bénit, absout. Enfin, son âme apaisée doucement se laisse choir dans les bras de notre miséricordieux Rédempteur.

La Providence veille sur la douleur qui prie. La souffrance servit de jalons à notre pauvre Fidélina, pour la guider aux régions célestes. Un mari brutal et ivrogne, à qui elle avait, à seize ans, uni sa destinée, la maltraite à ce point que, réduite à le quitter, elle s'en va gagner sa vie. Satan voit l'heure propice à saisir sa proie, l'une de ses adeptes l'entraîne au péché: un mois plus tard, elle arrive en prison.

Dans un pénible accident, le bon Dieu lui offre une planche de salut. Employée à la buanderie, elle se prend un bras dans une courroie, par son imprudence, et s'en retire horriblement mutilée; nous la soignons de notre mieux durant deux ans, et Fidélina cultive la mémoire du cœur: retournée dans sa famille, elle s'attache obstinément aux leçons chrétiennes apprises en sa retraite. Chaque soir, on récitera le chapelet en commun, que cela plaise ou non, il le faut! et elle impose sa volonté. Nous n'avons garde de l'abandonner; volontiers nous prévenons ses besoins, ce qui développe une reconnaissance touchante.

Après sept ans de persévérance dans ses excellentes dispositions, Fidélina, gravement malade, voudrait mourir chez nous; notre Maison est sienne et nos portes s'ouvrent toutes grandes devant la pauvre infirme, comblée de bonheur. Alors jour et nuit, se déroule son chapelet; elle en récite parfois vingt-cinq et sa piété simple monte tout droit au Cœur de Notre-Dame. Grande est sa confiance à saint Joseph: l'aimable patron de la bonne mort l'amènera au ciel pour célébrer sa glorieuse fête; elle expire le 18 mars 1912, à l'âge de 30 ans.

Aimer beaucoup ses Mères, les défendre envers et contre tous, voilà notre Eugénie, cette habituée de la prison, qui toutefois établit un mur d'airain entre la prière et son âme.

Vingt années passent dans ces pénibles conditions; incarcérée une dernière fois presque à l'article de la mort, notre dévoyée ouvre les yeux sur sa vie coupable, se confesse, demande l'Extrême-Onction et ne cesse d'exprimer sa reconnaissance. « Je dois mon salut aux Mères du Bon-Pasteur, répète-t-elle, sur tous les tons. Je ne veux plus voir que le bon Dieu et mes Mères blanches. » Elle s'ingénie à se mortifier pour expier sa vie de péché. A 48 ans, le 10 avril 1914, au Vendredi Saint, notre repentie entend l'invitation du bénin Sauveur: *Aujourd'hui, tu seras avec moi en paradis!*

Au soir du 6 mai 1914, la très sainte Vierge, — c'est un coup de sa droite, bien sûr! — nous amène une pauvre femme de 62 ans; elle se nomme Marie et revient pour la septième fois. Une grave pneumonie la conduit au tombeau: on essaie de la préparer au grand voyage; elle nous éconduit dès les premières paroles: « Ah! ben, par exemple, v'nez pas m'énervier avec c't'histoire-là!... J'suis ben trop malade! — Mais, vous êtes bien malade en effet, vous allez peut-être mourir, êtes-vous prête? — Ben, j'vas m'appareiller... mais laissez-moi tranquille aujourd'hui, j'suis ben trop malade! » On parvient tout de même à lui faire entendre raison, et le révérend Père aumônier l'aide vite aux préparatifs. Les derniers sacrements reçus, elle répète en guise de bouquet spirituel: « Bon, j'suis correcte à c't'heure, j'suis correctel... » Elle craint néanmoins la mort, mais se calme, dès qu'on l'entretient du bon Dieu, surtout, dès que s'approche sa Mère infirmière: elle la vénère! Une religieuse lui parle des choses éternelles, la mourante se répète à elle-même: « Oui, Dieu!... la bonté infiniel... » Le 16 mai, Notre-Dame introduit cette Marie repentante dans le sein de l'infinie Bonté.

Dès sa jeunesse, Kate fut la femme d'un mendiant de profession. Elle l'accompagnait dans les villes et les campagnes, chantant, dansant sur les places publiques pour gagner quelques sous et, par là, subvenir aux besoins du foyer ambulante qui se composait du père, de la mère et d'une petite fille.

Ned, le mari de Kate, était ivrogne et méchant. A l'exemple de son compagnon, Kate devint alcoolique de première classe

et compta parmi les clientes les plus assidues de la prison. Il est étonnant que Ned et Kate n'aient pas fini sur l'échafaud: parmi les gens qu'ils fréquentaient, il y avait des voleurs et des bandits de la pire espèce. Les deux vagabonds, souvent témoins de meurtres, n'y furent peut-être pas toujours simples spectateurs... car la malheureuse Kate croyait voir les spectres des personnes assassinées, quand elle s'y attendait le moins: « Ils m'apparaissent tout à coup dans la rue ou ailleurs, terribles et menaçants... Ils hurlaient d'une façon sinistre, s'appelant par leur nom. D'ailleurs, je les reconnaissais bien... » Elle disait aussi la maison où elle demeurait, hantée par les démons qui, à plusieurs reprises, l'auraient jetée par terre. Maltraitée par son mari, aigrie par les souffrances et la misère noire, Kate devint de plus en plus irascible; elle contracta l'habitude de blasphémer, de souhaiter toutes sortes de malédictions à ceux qui la contredisaient; elle pratiquait même la sorcellerie, et lançait des maléfices à ses ennemis, promettant de se venger plus et mieux après sa mort...

A l'ancienne prison de Montréal, on l'avait surnommée *le Capitaine*. Comme elle y séjournait souvent, tout lui était familier, et dans la salle de réunion, elle conduisait les terribles prisonnières d'alors. Nulle ne s'avisait de se soustraire à sa régence: on la craignait pour plus d'une raison. Comme l'attestent nos registres, elle fut l'une des premières *pensionnaires du Gouvernement*. Pendant quarante-deux ans, son nom figure aux pages des récidivistes. Condamnée chaque année, il lui arrivait de l'être à plusieurs reprises durant les douze mois.

Au milieu de ses profondes misères, elle conservait un reste de foi, s'approchait du tribunal de la pénitence et communiait parfois aux premiers vendredis; elle portait aussi constamment son chapelet. Un jour, elle tombe évanouie sur le chemin. Un prêtre passe et fait transporter la pauvre chez une personne charitable. Ayant repris connaissance, Kate cherche aussitôt son chapelet, mais en constate avec peine la disparition. Pour la consoler, le prêtre qui l'assiste lui donne le sien:

précieux souvenir, que la pauvre femme conservera jusqu'à sa mort.

Au terme de sa dernière réclusion, Kate, se sentant malade, demande qu'on veuille bien la garder encore quelques jours: on le lui accorde avec empressement. Le médecin est d'avis que Kate guérira sous peu; mais afin de sauver cette brebis errante, Jésus bon Pasteur en dispose autrement: une crise de cœur la réduit à l'extrémité, en moins de quelques heures. Elle reçoit les sacrements avec grande dévotion; après le départ du Père aumônier, la garde-malade s'approche: « Auriez-vous besoin de quelque chose? — Merci, je n'ai besoin de rien, je me sens si heureuse, ce soir! » Son interlocutrice, se rappelant la promesse de venir après sa mort se venger de son mari, veut sonder ses dispositions:

« Ainsi, Kate, vous ne voulez donc plus vous venger de *votre vieux* ?

— Oh! non, cela ne me regarde pas; la vengeance appartient à Dieu seul: afin que le bon Dieu me pardonne, je pardonne à mon mari. Il m'en a bien fait pendant ma vie, c'est vrai, mais si j'ai mérité tout ce que j'ai souffert de sa part, je l'offre pour l'expiation de mes péchés; si je ne l'ai pas mérité, je ramasse tout cela et je le donne au bon Dieu, il en fera ce qu'il voudra.

— Pardonnez-vous aux autres personnes qui vous ont contrariée et à qui vous vouliez jouer de mauvais tours après votre mort? »

Kate réfléchit un moment:

« Après avoir pardonné à Ned, qui m'en a tant fait, pourrais-je en vouloir à quelqu'un? »

Et l'expression de ses traits atteste le bonheur qu'elle éprouve à exercer ainsi la miséricorde. Une religieuse âgée vient la voir: « Pauvre Kate, vous allez donc nous quitter?

— Oui, Mère, mais je suis contente d'aller voir le bon Dieu. Au revoir, au ciel! je l'espère bien.

— Vous souffrez beaucoup?

— Oh! ce n'est rien, c'est pour le bon Dieu. »

Se souvenant alors que cette bonne Mère était jadis son infirmière: « Merci, ma Mère, de tout ce que vous avez fait pour moi, je me le rappelle. »

La reconnaissance de la pauvre Kate se traduit dans ses paroles et dans ses gestes. Elle remercie la Mère supérieure de l'avoir gardée après l'expiration de la sentence, et lui prédit que la communauté prospérera, en retour de sa charité; puis elle ajoute: « Si j'étais partie, je ne sais pas où je serais allée,... tandis qu'ici... Oh! que je suis contente de mourir au Bon-Pasteur! J'en remercie Dieu et sa sainte Mère. »

Au matin du premier vendredi, on lui demande: « Aimerez-vous mourir aujourd'hui?... » D'un ton joyeux: « J'en serais trop heureuse!... » Un moment, elle paraît agitée: « Vous venez de communier, tenez-vous bien fermement attachée à Notre-Seigneur; il ne vous abandonnera pas. — A qui pourrais-je m'attacher, si ce n'est à Dieu? » réplique-t-elle, d'un ton convaincu. Soudain, sa vue se porte sur un coin de la chambre et sa figure se contracte d'effroi. On s'empresse d'asperger son lit d'eau bénite; elle devient alors paisible, souriante. Tenant entre ses mains son crucifix, elle le contemple et lui parle tout bas, quand, tout à coup, saisissant son chapelet, elle le passe autour de son cou, élève les mains au ciel, les joint avec ferveur, et s'écrie: « Jésus! Marie! aidez-moi! » Remettant sa tête sur l'oreiller, elle expire. Quelques heures à peine la séparaient de son viatique. Elle avait 75 ans. c'était le 7 avril 1916.

Quand le bon Pasteur retrouve sa brebis, il ne lui adresse pas de reproches, il ne la frappe pas de sa houlette, il se penche miséricordieusement vers elle et la met sur ses épaules, pour lui épargner même la fatigue du retour. M. Ch. Lecoq, p.s.s.

L'Ecosse lui donne son berceau, l'Angleterre crée son foyer. Elle y tient grande maison, ses domestiques l'encensent et la gâtent. Hélas! ils développent chez Madame le goût démesuré du champagne! Et le mari de cette élégante, qui aura nom Bessie, interne son épouse dans un sanatorium. Irritée, elle divorce, abandonne sa fillette, puis traverse l'Océan, pour

vagabonder dans notre Montréal cosmopolite. L'aristocrate d'hier s'écroule en prison. Dernier échelon du malheur?...

A travers les mornes barreaux, apparaît la captivante silhouette de Jésus bon Pasteur. Bessie reçoit le baptême, une montée recommence!... Pas pour tout à fait cependant: *Qui a bu boira!* et Bessie retourne à sa passion. Réduite à la noire misère, un affreux cancer la ronge. Alors, éconduite par ses amis de folles joies, prise de désespoir, elle apostasie et rejette son scapulaire, dernier vestige de sa lointaine conversion.

Mademoiselle Quigley, notre ange gardien de ce bon temps, veille sur cette brebis, la visite en son réduit, lui obtient presque de force une place à l'hôpital. Mais tout n'est pas réglé: la rebelle refuse le prêtre, quand la mort guette à petite distance. Armée de prière, de sacrifice et de confiance, notre inlassable mademoiselle Quigley réussit à introduire un Père Jésuite auprès de la moribonde, qui enfin se confesse.

Cinq heures durant, ce religieux héroïque persiste à son chevet pour entendre ses aveux, entre d'effroyables vomissements, qui infectent la chambre et lui donnent à lui-même la nausée; il est à bout de forces, mais il tient bon. Pour étancher sa soif, Bessie demande une liqueur enivrante; le prêtre lui suggère cette mortification: « Vous en avez tant abusé, voulez-vous maintenant vous en priver pour le bon Dieu? — Oui, j'en fais le sacrifice... Je regrette toutes mes fautes... J'accepte la mort en expiation de mes péchés... Mon Dieu! je vous demande mille fois pardon!... » Elle se signe, contrite, reçoit l'absolution et sur les épaules de Jésus bon Pasteur, sans tarder, notre brebis fugitive et toute meurtrie, ointe et embaumée dans le Sang rédempteur, est emportée vers ce bercail, où se célèbrent les miséricordes inénarrables, infinies! (1919.)

Quelque temps auparavant, la religieuse qui avait converti Bessie, affligée de l'indigne abus de tant de grâces, se plaignait au révérend Père G. Durocher, s.j., notre aumônier de si sainte mémoire: « Peut-être aurait-il mieux valu ne pas la baptiser? — O ma Sœur, que dites-vous là? Non, non, il vaut mieux qu'elle ait reçu le baptême. A l'heure de la mort, cette âme peut enfin

revenir à de meilleurs sentiments et l'absolution lui ouvrira le ciel. » Il ne se doutait point, le bon Père, que sa prophétie recevrait si prompte réalisation.

Victimes de l'influenza :

Au mois d'octobre 1918, l'influenza, vulgairement appelée *grippe espagnole*, métamorphose notre Asile en ambulance: dix pénitentes, quarante-trois prisonnières et, par suite de leur dévouement, seize de nos Sœurs, paient leur tribut au terrible fléau. En trois semaines, une religieuse, Sr Marie de Saint-Léonard-de-Port-Maurice, une pénitente, Alberta, et neuf prisonnières succomberont.

Alberta avait échappé aux filets du diable, en venant, de son plein gré, se réfugier à la maison Sainte-Hélène. Aux premières alarmes de sa grave maladie, elle sollicite les derniers sacrements: dans son délire, elle demande une cornette de consacrée: l'aide-infirmière la coiffe du bonnet convoité; aussitôt, très calme, elle ferme les yeux, joint les mains et murmure: « Notre-Dame des Sept-Douleurs, priez pour nous. » Et Notre-Dame lui donne réponse dans son éternité.

Impossible d'avoir vécu à Sainte-Darrie, sans connaître Vitaline: dès l'âge de 13 ans, elle commence à y voyager et dépasse la centaine de ses sentences! Abandonnée de sa respectable famille, elle vend jusqu'à sa belle chevelure, pour sa passion de l'alcoolisme! Fait étrange, Vitaline conserve son intelligence et ne manque pas de piété. Enfin, réconciliée avec Jésus bon Pasteur, elle part confiante pour un monde meilleur.

Blanche, pauvre esclave du vice, est vendue vingt-cinq piastres à un Italien, qui la réduit au rôle de saltimbanque. Elle salue la mort comme une libératrice: « Je suis contente de mourir au Bon-Pasteur, dit-elle, parce que, dans le monde, je ne puis m'empêcher de boire... » Elle s'éteint dans le baiser du crucifix.

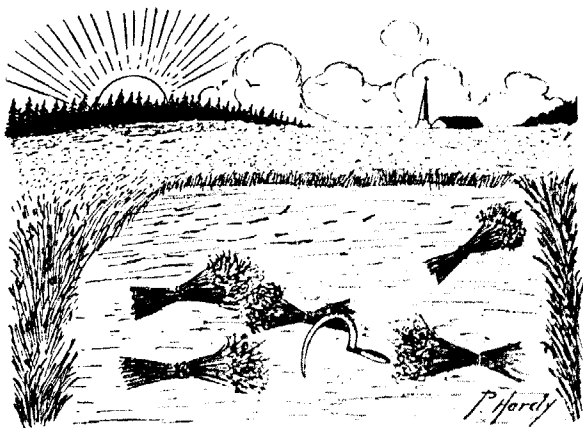
Héléna, fille d'un franc-maçon, ne s'est pas confessée depuis vingt-deux ans: « Est-il possible que je sois demeurée si longtemps loin du bon Dieu! » répète-t-elle, dans la joie de sa

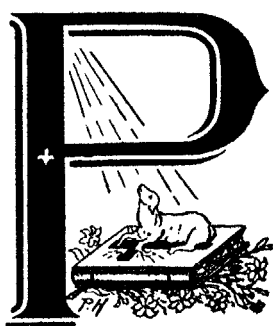
conversion. Elle presse le révérend Père aumônier de lui administrer l'Extrême-Onction: nous ne voyions pas la fin prochaine, mais ses prévisions ne la trompèrent point.

Agnès, vrai pilier de prison, se prend à danser de joie, quand elle entrevoit la chance de partir pour l'éternité, plutôt que de retourner au péché: son tour arrive et la trouve bien préparée.

Malvina ne connaît que le vice, et le bon Pasteur daigne lui accorder aussi miséricorde!... Ces trésors célestes, jamais épuisés, inondèrent encore les âmes de Jeanne, Alice, Ida et Victoria. Ainsi passa l'épreuve, fauchant une gerbe immortelle, pour les greniers du Père céleste.

Le paradis se vole au Bon-Pasteur. Nous craindrions d'abuser de la bienveillance de nos dignes lecteurs, en poursuivant ces notices. Parmi les 210 prisonnières et les 54 pénitentes décédées, du 30 mars 1870 au 30 mars 1920, chacune a son histoire, émouvante par ses péripéties malheureuses du début, édifiantes, consolantes, par les avances victorieuses des *Sacrés Cœurs de Jésus et de Marie*: saint Jean Eudes, qui avait reçu du ciel ces trésors, ne les a pas légués pour rien à ses familles religieuses. *Gratias infinitas super inenarrabilibus donis ejus!*





OUR la Messe du Ciel

1920-1936

Les Madeleines — Sainte-Daric à vol d'oiseau — La Maison Sainte-Hélène — Nos Moïses — Traditions missionnaires — Soixante ans de prison à la saint Vincent! — Sœur Marie-de-Saint-Godefroi Racicot — Des âmes! des âmes!... Il faut qu'il règne!!! — *Misericordias Domini in æternum cantabo!*

Sanctus! Sanctus! Sanctus!

L'éternité sauve, tout est sauf: ces départs irradiés aux clartés de l'au-delà suffiraient à prouver la réussite de Mère Marie-de-Sainte-Hélène: nous y avons vu passer l'ombre de Dieu. Toutefois, la plupart des âmes ravivées par le surnaturel sont allées s'établir dans le monde ou reconstituer un foyer désorganisé. Nous pourrions retracer maintes carrières, commencées dans le vice et continuées, puis terminées, dans l'honnêteté chrétienne.

Des privilégiées ont coulé trente, quarante ans à notre classe; précisément cette année, nous célébrons le jubilé d'or de N... et de T..., arrivées à la prison, la première en apache, la seconde — et toutes les deux! — avec un caractère à terrifier

des braves. Pour leur âme, elles sacrifèrent leur liberté. Entre 1886 et 1936, les anges seuls calculeraient les ouragans et les victoires sur les éléments déchaînés... Ces trophées de la grâce vivent aujourd'hui comme des rentières, dans leur blanche chambrette. Dès cinq heures et demie du matin, prosternées au pied de l'autel, elles s'approvisionnent pour le reste de la route où elles se dirigent tout bonnement vers le Père céleste. Un visiteur interrogeait N..., feignant de la plaindre: « On est heureuse au Bon-Pasteur, répondit celle-ci, en se dandinant; nos Mères prennent bien soin de nous, elles nous donnent même du bon thé fort, par-dessus le marché. On est heureuse, vous savez, monsieur, au Bon-Pasteur, heureuse comme la reine d'Angleterre!... »

La fleur de nos œuvres, ce sont nos madeleines, délicieuse page d'Evangile revécue en nos siècles. Une actrice célèbre d'Europe, convertie par l'apparition, en plein théâtre, de l'Ecce Homo, voulut réparer sa jeunesse mondaine, sous la bure de sainte Thérèse. Sa mère, très opposée à ce dessein, menaça de diffamer le Carmel: les portes entr'ouvertes s'y refermèrent. Notre-Seigneur dit alors à son amante: « Les Carmélites sont des diamants à ma couronne, mais les Madeleines sont des perles cachées en mon Cœur, elles ne me sont pas moins chères. » Cette convertie vivait en Espagne et ignorait l'existence du Bon-Pasteur; après recherches, elle se dirigea vers Angers, où elle mourut ces années-ci, en réputation de sainteté.

Moins retentissants, s'élaborent les retours de notre Asile; mais toujours, la grâce offre le spectacle de ce travail suave et fort, de cet esprit de suite et d'harmonie, de ce fini de l'ensemble, où se reconnaît le seul Doigt de l'Eternel. Quarante-huit des nôtres ont aspiré à l'intimité de Béthanie; néanmoins les exigences de la Règle n'ont permis la persévérance qu'à une élite. Elles ont prononcé leurs vœux, entendu l'accent inimitable de Jésus: *Marie!* Tombant à genoux, leur âme s'est écoulée dans la brève et sublime réponse: *Bon Maître!*...

J'ai cherché Dieu; personne hélas! ne sait son nom.
 Toi, tu le sais, ô Maître, et ta parole est sûre;
 Elle a blessé mon cœur et je sens la blessure;
 Mais je veux en guérir, prends ma main dans ta main;
 Indique-moi la source, ouvre-moi le chemin...
 La source du bonheur, ô Maître, où coule-t-elle?
 Ce soir tu nous l'as dit, mon âme est immortelle:
 Dieu seul qui ne meurt pas doit me désaltérer;
 Si je ne puis l'atteindre, à quoi sert d'espérer?
 J'espère, je veux voir ce Dieu; voir c'est connaître.
 Pour voir Dieu, que faut-il faire ou souffrir, ô Maître?
 Quel supplice affronter? Parle, j'y vais courir.
 Que faut-il?...
 — Etre pur, mon enfant, et mourir.

Soulevons le voile de ces austères grilles. Madeleine-de-la-Sainte-Baume, orpheline dès l'enfance, reçut protection d'une excellente famille qui l'avantagea d'une éducation soignée. Qualités naturelles, talents, brillants succès, l'éblouirent et l'entraînèrent au tourbillon d'une vie légère. Un jour, effrayée d'elle-même, Lucie — c'était son petit nom — se réfugia à la Maison Sainte-Hélène et progressa si bien dans le redressement de son âme, qu'elle s'orienta vers nos solitaires. L'entrain, la générosité, poussaient son frêle esquif vers des flots tout d'azur, lorsque le diable souleva des tempêtes et la voilette désemparée revint heurter au port de notre grande classe. Bientôt, ouvrant les yeux sur son infidélité, Lucie éprouva de si vifs regrets qu'ils développèrent les germes d'une maladie mortelle. Pour calmer ses angoisses, le noviciat l'accueillit à nouveau, mais le *ciel est tout près du Calvaire*. Madeleine-de-la-Sainte-Baume prononce ses vœux sur son lit de mort et y ajoute l'engagement de tout souffrir par pur amour. Silencieuse et recueillie, elle s'unit tranquillement à son Dieu; son rosaire lui offre sa récréation préférée; elle insiste sur le mystère de l'Assomption, pour obtenir de mourir d'amour, et termine là-haut son dernier Avé. C'était le 20 août 1919, Madeleine-de-la-Sainte-Baume comptait 24 ans.

Depuis la guerre, l'excès des drogues et l'abus de la cigarette, généralisés chez les condamnées, les abrutissent; puis leur nombre est allé diminuant; les trop courtes sentences ne leur

permettant guère de se ressaisir, le travail, sur leurs âmes, les effleure à peine: dans ces conditions, notre classe de pénitentes périlclitait.

Le bon Pasteur alors adressa de jeunes personnes exposées à perdre leur honneur, soit à cause d'un milieu délétère, soit par l'entraînement de leurs passions. LA MAISON SAINTE-HÉLÈNE, département séparé, ouvrant rue Parthenais — 1749 — renferme cette catégorie de protégées, où l'on se forme à la tenue d'une maison, un peu comme dans une école ménagère; où, sous le régime fortifiant de la discipline régulière, les volontés se redressent et se trempent: *la piété est utile aux choses du temps et de l'éternité*, affirme saint Paul.

Et, par ce chemin de lumière,
Descendent en ce calme lieu,
Le long des angles de la pierre,
Les petits anges du bon Dieu.

Des instructions religieuses éclairent les esprits, la communion quotidienne nourrit et embrase les cœurs. Nos chères enfants, environ cent cinquante, pour la plupart s'en retourneront bien armées reprendre leur place dans la société, où elles jouent dignement leur rôle de chrétiennes convaincues.

Voyons ce qu'elles pensent d'elles-mêmes; une ancienne écrit à la Directrice: « J'espérais que le reste de ma vie s'écoulerait sous la houlette du Bon-Pasteur. Dieu en a décidé autrement: qu'il soit bénit! La croix dont il charge nos épaules vaut mieux que celle librement choisie. Et je garde mon but d'expiation: je le dois et je ne veux pas m'y soustraire.

« Peut-être avez-vous été anxieuse à l'heure du départ, Mère? J'ai eu peur de moi, devant ma vie brisée. Mais vos enseignements porteront leurs fruits: Dieu avait ses vues en permettant mon séjour dans votre bercail. Cela me crée un devoir de reconnaissance envers vous; j'aimerais vous la prouver par une aide pécuniaire, pour l'œuvre si nécessaire que vous poursuivez;... je suis pauvre, si pauvre, que si je ne reprends le travail, je me trouverai vis-à-vis de rien: les voies de Dieu sont mystérieuses, Mère, priez pour moi!... [Notons que la chère

enfant a connu l'aisance.] Dieu est juste et peut-être son courroux s'apaisera-t-il enfin; que, du moins, je ne me révolte pas devant ses justes rigueurs: c'est l'expiation.

« Si vous saviez, Mère, comme souvent je pense à vous, à toutes celles que j'ai connues au cloître! Demandez-leur, si vous le voulez, qu'elles m'accordent l'aumône d'une prière: le monde est si pervers, il m'effraie! O la paix du cloître, sa sécurité contre le monde, ses mensonges et ses perfidies!... Mais je tente de n'y pas trop songer, car le devoir est dans le présent et l'avenir, le passé n'est plus... Il faut que je garde toute ma virilité.

« Puisse Jésus bon Pasteur grouper autour de vous un grand nombre de brebis désireuses de rester au bercail! Que votre Œuvre grandisse! Qu'elle croisse! Puissiez-vous voir de nombreuses consacrées se presser autour de vous, et que toutes suivent l'exemple des excellentes anciennes! Guidez aussi aux Madeleines des âmes aimantes, qui, dans vos leçons, auront compris où se trouve l'amour qui ne trompe pas. Mère, soyez bénie pour votre tâche de formation et acceptez l'humble hommage de ma reconnaissance. — M. T. »

Vous plairait-il, amis lecteurs, de suivre encore l'histoire vécue de l'une d'entre elles? Jeanne-Marie, orpheline à quatre ans, avait été recueillie par un oncle et une tante, qui l'aimaient comme leur fillette. Son éducation soignée permettait à sa nature généreuse de se dépenser dans un cercle de charité, lorsque de graves accusations s'amoncelèrent sur sa tête. Rejetée par le flot du monde, la pauvre jeune fille vint cacher à l'ombre de nos murs un nom flétri en son printemps. Ses parents ressentirent profondément l'épreuve; ils vécurent perplexes, dans l'amertume de ce mystère. Ici, durant trois années, l'on observa la pauvrette; sa conduite se maintint exemplaire: polie, modeste, dévouée, prévenante pour ses maîtresses, Jeanne-Marie devenait rayon de soleil aux récréations. Pourtant, la mère adoptive mourut dans l'incertitude au sujet des inculpations qui, tels de sombres nuages, enveloppaient ce passé et menaçaient tout ce cher avenir. Mais le Seigneur mesure les calices

de pleurs: la vraie coupable fut démasquée... Dès lors, notre douce victime orienta davantage son âme vers la vie parfaite; néanmoins sa constitution débile causait des inquiétudes: en quinze jours, une fièvre maligne faucha cette existence de vingt ans. Sous l'œil de Dieu, par un chemin d'épines, Jeanne-Marie a gravi son calvaire: aujourd'hui le Cœur ineffable du Maître se constitue Lui-même sa récompense!

La gaité, la belle humeur, la simplicité de bon aloi, offrent le cachet de cette catégorie pleine d'entrain, de ce cercle intéressant vivifié dans une saine atmosphère familiale. Une douce providence a voulu que s'y perpétue l'esprit de Mère Marie-de-Sainte-Hélène: Sr Marie-de-Lourdes, sa nièce, y exerce depuis dix-sept ans la charge de première maîtresse et sa famille y continue les généreuses traditions de l'honorable descendance des La Rivière. Entrons à la salle de réunion, pour jouir des flots d'air et de lumière, que les multiples fenêtres y laissent pénétrer de toutes parts. Un petit Jésus bon Pasteur y préside, annonçant tout de suite le but poursuivi en ce département. A droite, l'autel de la sainte Vierge, Mère toute bonne: là, s'échangent confidences, grâces, résolutions et promesses; à gauche, un Calvaire monumental avec les personnages évangéliques, grandeur naturelle, bienfait d'une ex-protégée: aux heures de délassement, une ou plusieurs ferventes s'y agenouillent, pour verser le trop-plein de leur cœur ou recommander un pécheur et même une compagne moins docile.

Comme oasis de repos, une cour agrémentée de balançoires, d'une grotte de Lourdes, d'une Madeleine en sa Sainte-Baume, d'un campanile de la petite Thérèse; ombragée d'arbres, ornementée de plantes et de fleurs à la coupe et au coloris variés. Le nom du regretté monsieur Avila Desjardins, frère de Sr Marie-de-Lourdes, un véritable père, devrait s'y graver à chaque recoin, mais sa modestie égalait sa libéralité. Toutefois nos enfants cultivent la mémoire du cœur: entendons l'une d'elles exprimer leurs sentiments dans un ingénieux acrostiche, dont la poésie, pour ne point se revêtir de la majesté d'un Racine, ne laisse point, ce semble, de toucher Notre-Seigneur, toujours sensible à la reconnaissance.

*A la douce Mémoire de notre insigne Bienfaiteur
Monsieur Avila Desjardins*

A vous, cher disparu, notre reconnaissance,
Vous dont le cœur si bon nous combla de faveurs,
Imitant le Seigneur dans sa munificence,
Lui qui vint sur la terre adoucir nos douleurs,
A vous, cher disparu, notre reconnaissance!

Des Jardins embaumés, au séjour bienheureux,
Etendez donc toujours votre main bienfaisante,
Sur Bergère et brebis. Leur cœur est si pieux;
Jésus, le Roi d'amour, dans sa bonté clément,
A votre intercession, ne saura refuser...
Restez toujours pour nous le bon et doux grand-père,
Du haut de votre ciel, daignez nous protéger.
Ici nous reste ici-bas une bonne grand'mère,
Nous sommes les trésors de son cœur maternel...
Sur elle, que Jésus verse les biens du Ciel!

Quels stimulants animent les bonnes volontés? — Faire plaisir au bon Dieu, puis à leurs maîtresses pour Dieu, c'est le ressort secret d'héroïsmes constants. Ajoutons quelques secours extérieurs nécessaires, surtout aux débutantes: les insignes de congrégation, les points de bonne conduite, équivalant à quelques sous, et qui permettent l'achat d'articles utiles. La préparation des solennités liturgiques les tient encore constamment en haleine: un peuple toujours en fête, voilà bien notre peuple cloîtré.

Mai et juin, saison de soleil, les font tressaillir à l'avance. Dès l'ouverture du mois de Marie, un silence général, un recueillement intense, donnent l'impression d'un frôlement d'ailes. Cette année, de multiples colombes s'étaient groupées autour de la Madone, aspirant à pénétrer dans son Cœur. Chaque soir, si la conduite de l'enfant se maintient irréprochable, l'oiseau mystérieux avançait d'un pas. Au 31, les trois plus vaillantes ceignirent d'un diadème le front de leur Reine; quatre-vingt-deux jonchèrent son autel de leurs blanches couronnes; les autres y déposèrent des guirlandes ou de simples fleurettes. Six piteuses exceptions — pas en costume de galat — suivirent, les mains vides, pour rendre leurs hommages réparateurs!... Mais l'amour compatissant de la Maîtresse se trouvait aux abois! Sur sa demande, notre dévoué Père aumônier les bénit, et sa tendresse sympathique de bon Pasteur ajouta:

« Cette humiliation acceptée vaut déjà une couronne. » L'amertume des larmes s'adoucit alors par un pieux espoir: le mois de juin présentait une enviable perspective, celle de jeter leur cœur contrit dans l'inextinguible fournaise du Cœur de Jésus. Au soir du 30, toutes les six marchaient à l'avant-garde!...

Et nos chères protégées poursuivent allégrement leur pèlerinage terrestre; elles prient, travaillent et s'amuse en chantant, et elles chantent bien. Le grégorien pour les grand'messes et les bénédictions du Saint-Sacrement, des cantiques appropriés pour les messes basses, offrent l'un des plus efficaces éléments moralisateurs de notre Asile et, par cet aimable moyen, nos fillettes exercent un fructueux apostolat sur les âmes enténébrées des prisonnières. Vive la Maison Saint-Hélène!

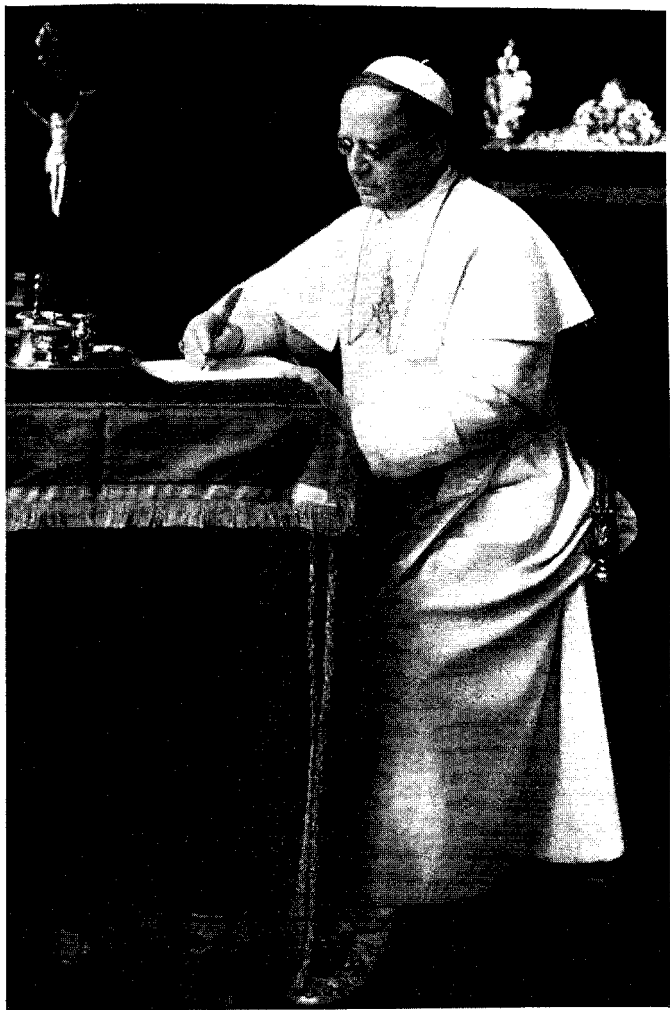
Quand Josué combattait dans la plaine, Moïse levait les bras vers Dieu et les Israélites remportaient de brillantes victoires. Contre le loup ravisseur, dont la dent cruelle a déchiré la toison de leurs pauvres brebis, luttent les Bergères, tandis que, sur la montagne, se tendent vers l'Eternel les mains de nos orantes. Il convenait — et la maternelle Providence y pourvut — que notre premier Moïse fût Mère Marie-de-Sainte-Hélène elle-même. En la Sainte-Darie, 25 octobre 1908, l'on s'en souvient, la vénérée fondatrice avait pris sa retraite chez nous.

Vers l'autel de son Dieu, lorsque sa main s'élève,
Son arme est le calice et son sceptre un flambeau.

.....

Alors s'implante une aimable coutume: la prison devient villa de repos pour les supérieures épuisées ou malades; elles viendront y retremper leurs armes ou préparer leur voyage définitif; tour à tour, les Mères Marie-de-Saint-François-de-Borgia, Marie-de-Saint-Ferdinand et Marie-de-Saint-Joseph-de-Bethléem, vaillantes toujours, dans la solitude et le silence, monteront vers les cimes, d'où descend le salut. Dans son exil d'Ephèse, jadis, notre céleste Souveraine se recueillait ainsi:

Loin des murs de Sion où dorment les prophètes,
La Vierge s'en allait aux éternelles fêtes,
Tendant en haut les mains, levant en haut les yeux,
Et la Vierge montait. La divine exilée,
Loin des champs de Juda, loin de sa Galilée,
Loin du Carmel fleuri, montait au ciel des cieux.



Pie XI, notre Pape missionnaire.

Sa Sainteté canonisa saint Jean Eudes, au dimanche de la Pentecôte, 31 mai de l'Année jubilaire 1925. Elle béatifica Mère Marie-de-Sainte-Euphrasie Pelletier, au dimanche du bon Pasteur, 30 avril de l'Année rédemptrice 1933... L'Esprit-Saint voulut associer les dates les plus glorieuses de nos familles eudistines, aux célèbres époques de grâces de son Eglise catholique, apostolique et romaine... *Gratias infinitas!*

.....
 La terre, au seuil du ciel, vaut-elle un souvenir?

Notre tradition missionnaire, éclore dès le berceau de l'Institution, se maintient aussi jusqu'à cette heure. Le bon Dieu entretint cette croissance, par des visites de l'Amérique méridionale. En 1900, nous recevions Mère Marie-de-Saint-Paul Gervais, qui militait au Pérou depuis trente ans; en 1903, Mère Marie-de-Saint-Eugène Brissette; en 1905, Mère Marie-Eudes Manseau; en 1921, Mère Marie-de-Sainte-Cécile Crépeau et Mère Marie-de-Saint-Marc Conolly; en 1933, Mère Marie-du-Carmel Drolet, actuellement provinciale de Lima. Nos Sœurs canadiennes ont dépassé la cinquantaine là-bas! De notre Asile, sont parties successivement pour ces horizons: Sr Marie-de Saint-Christophe Colette, en 1897; Srs Marie-Thérèse-de-l'Enfant-Jésus Derouin, Marie-Jeanne-de-Jésus Derouin et Marie-de-Saint-Augustin Nadeau, en 1908; Srs Marie-de-Saint-Thomas-de-Cantorbéry Lanoie et Marie-Euphrasie-du-Bon-Pasteur Valois, en 1910; Sr Marie-des-Dominations Gobeille, en 1915. Un jour, quand surgira notre Japon — octobre 1935, — le Maître choisira chez nous deux fondatrices: Mère Marie-du-Cœur-Immaculé Bisson et Sr Marie-du-Saint-Sacrement Lareau.

Tout a fleuri: les pleurs, le blé, le repentir.
 Et des âmes vont naître, ô martyr, où tu tombes;
 Des moissons vont mûrir en cet aride lieu;
 Les Anges, en chantant, vont cueillir sur des tombes.
 Des épis éternels pour les greniers de Dieu.

L'auréole de notre bienheureuse fondatrice a projeté un foyer d'incendie. Naguère, son œil plongeant dans le lointain, notre Mère prédit que le zèle des Canadiennes embraserait plus d'une plage.

Autre gage des satisfactions du bon Dieu: des anneaux diamantés relient le bon vieux temps à aujourd'hui. Sœur Marie-de-Saint-Godefroi Racicot, religieuse choriste, comptera soixante ans de vie en prison, le 5 décembre 1937; Sœur Marie-de-Sainte-Angèle Boulet, religieuse converse, les solennise le

20 août 1936. Allons, si vous le voulez bien, vénérés lecteurs, offrir nos félicitations à ces deux vétérans de Sainte-Daric.

Nous pénétrons chez Sr Marie-de-Sainte-Angèle: confuse et charmée de votre obligeance, la chère ancienne vous invite à partager cet honneur avec son inséparable voisine, Sr Marie-de-Saint-Godefroi. Pour économiser les minutes, prenons les devants; tandis que nous saluons Sr Marie-de-Saint-Godefroi, Sr Marie-de-Sainte-Angèle, clopin-clopant, courbée en deux, le nez sur une chaise qu'elle pousse en s'y appuyant, se hâte de vous rejoindre; chemin faisant, elle accroche une seconde chaise, qu'elle vous présente avec chaude cordialité: dans les vieux, chez nous, flamboie le foyer d'une franche hospitalité. Il faut évoquer *la petite Maison!* Alors, le cœur de Sr Marie-de-Sainte-Angèle tressaille et rajeunit: elle y a goûté les délicieuses privations des débuts, c'est d'une saveur à nulle autre pareille.

Sr Marie-de-Saint-Godefroi fut près de trente-deux ans première maîtresse, et continua indirectement ensuite à s'immoler pour les détenues; Sr Marie-de-Sainte-Angèle passa toute sa carrière d'activité à ce département d'abnégation; elle y eut charge des cachots.

Un jour, une prisonnière en révolte donnait l'impression d'une possédée. « Elle blasphémait, dit Sr Marie-de-Saint-Godefroi en se prenant la tête entre les mains, mais des blasphèmes! des blasphèmes!... » et des sanglots étouffaient sa voix. « Je vous en prie, reprend Sr Marie-de-Sainte-Angèle, s'approchant avec un geste de caresse, ne pleurez pas ainsi, vous avez bien assez pleuré dans ce temps-là... » Cependant qu'elle-même essuie une larme furtive. Les gardiens conduisent l'insurgée en cellule, ils l'enserrent dans la camisole de force. « Serre tant que tu pourras », hurle-t-elle. Sr Marie-de-Sainte-Angèle de recommander: « Cette pauvre enfant, ne la serrez pas trop. »

A minuit, une lampe en main, notre fidèle surveillante s'enfonce dans l'obscur dédale des corridors. Tout à coup, elle frissonne, un grincement de chaîne semble s'avancer... Se maîtrisant, elle marche encore,... le bruissement de ferrailles est à deux pas! Elle lève sa lampe et aperçoit notre révoltée, à demi

déliée et sortie du cachot, hier solidement verrouillé. « Tu as de la chance d'avoir été bonne pour moi, vocifère-t-elle, parce que tu l'aurais payé chaud! » « Je me sens enfoncer dans le plancher! » dit Sr Marie-de-Sainte-Angèle, frissonnant encore. « Vous vous mourez, Mère », s'écrie la prisonnière, qui cherche à me faire asseoir; mais je me ressaisis et lui dis: « Pauvre enfant, vous allez prendre du froid, je vais vous donner une bonne couverture. » Je la fais déshabiller et coucher; je vais à la cuisine lui préparer une bonne tisane bien sucrée, glissant dans ma poche un morceau de sucre d'orge. Elle commence à se régaler; je lui demande: « Est-ce assez sucré? — C'est bien bon, Mère. — Je pense que ce n'est pas assez sucré », lui dis-je, et je lui offre le sucre d'orge. Alors, touchée aux larmes, elle me dit: « Mère! m'appeler ma pauvre enfant, moi qui ai le cœur si dur, et me traiter ainsi!... C'est fini, je me convertis. »

Elle tint parole, et plusieurs années plus tard, l'on recevait encore d'excellentes nouvelles de cette âme reconquise. Raccordée avec son mari, elle s'en était allée à la campagne, et persévéra dans le droit chemin. *Une tasse de lait sucré servie à propos*, assure notre bienheureuse Mère, *convertira plutôt que toutes les remontrances du monde.*

Vous plairait-il, dignes lecteurs, de vous attarder chez ces vénérées anciennes? « Un dimanche, continue Sr Marie-de-Sainte-Angèle, durant le saint sacrifice, je suis comme tirée par mon habit et ça me dit: *Descends donc, descends donc.* Je n'y prends pas garde, mais ça me presse si fort qu'enfin je me rends aux petites cellules... C'est épouvantable! J'aperçois une pauvre fille, qui avait refusé l'assistance à la messe, demi-cadavre pendu, étouffé et bleui, la langue pantelante!... J'ai la force de couper la corde et je cours à Mère Marie-de-Sainte-Hélène. Le médecin appelé réussit à ramener cette malheureuse. « Mais une minute plus tard, dit-il, c'était la mort. » Notre échappée ne voulut point mourir deux fois de la même façon; elle termina paisiblement ses jours chez nos pénitentes du Monastère provincial.

Lisons encore la lettre d'une ex-prisonnière, reçue en 1935, par Sr Marie-de-Saint-Godefroi, à l'occasion de son jubilé de

diamant: « Ma bien chère Mère, pour vous prouver que je conserve le souvenir de vos bontés, aujourd'hui, après cinquante-deux ans, je viens vous renouveler les vœux sincères formés jadis pour votre bonheur. J'ai connu, dans le chemin de la vie, des peines et des tribulations; mais je n'ai jamais oublié que, dans le bercail béni du Bon-Pasteur, j'ai retrouvé la paix du cœur. Si vous saviez, ma Mère, comme j'ai vécu heureuse près de vous! Maintenant, je ressens toujours les bons effets de vos puissantes prières: la crise actuelle nous a épargnés. Je demande à Notre-Seigneur qu'il vous accorde tout le bonheur mérité par tant d'années passées à ramener les brebis au bercail. Mon mari ignore les liens qui m'attachent si fort à votre chère maison, mais il se joint à moi pour vous offrir ses vœux. » (Et l'on osera contester la discrétion des femmes!...)

Comme tribut reconnaissant pour cette vertueuse doyenne, décédée le 2 février 1937, nous insérons ici sa notice, puisque des raisons locales ont retardé l'impression de notre travail.

Sr Marie-de-Saint-Godefroi avait certes mérité sa croix d'honneur. C'était une bonté incarnée. A la tête des détenues durant près de trente-deux ans, sans méthode, sans beaucoup d'autorité, elle réussit pourtant, au prix de son inlassable dévouement, de ses prières, de ses prodigalités maternelles, la conversion de ces personnes d'un naturel batailleur, véritables coryphées de guerre. La classe renfermait alors une centaine de prisonnières; quelques-unes avaient connu la licence de la prison commune, sous la garde civile; elles s'y étaient exercées à la mutinerie, y avaient organisé des révoltes en règle où l'effusion du sang excitait le combat: les souffrances des pauvres maîtresses, qui héritèrent de ces diables en terre, le bon Dieu tout seul a pu les sonder, les calculer, les bien enregistrer. Jour et nuit sur le qui-vive, Sr Marie-de-Saint-Godefroi aimait plus que la prunelle de son œil, *ses chères enfants du bon Dieu*, comme elle les appelait ingénument.

Vers 1909, l'obéissance la releva de ses fonctions, la nommant aide-infirmière. *Je suis venu pour servir, non pour être servi.* Ce mot de Notre-Seigneur la caractérisait. Son activité, sa

patience, se maintinrent dans un héroïsme continu. Les besognes les plus rudes, les plus répugnantes, semblaient lui appartenir par justice: une maman ne se livre pas davantage à son enfant malade, que cette vertueuse Sœur ne se dépensa pour les membres souffrants de Jésus, surtout pour quelques personnes inconscientes.

Et les années tombaient, pleines et riches, dans la belle éternité; leur gerbe, un clair matin, apparut liée de chaînons d'or. Tout simplement, Sr Marie-de-Saint-Godefroi se mit en liesse pour se laisser fêter... L'astre de sa carrière continua sa course, les diamants brillèrent à sa couronne, et les heures filaient toujours.

Une Providence paternelle embauma ses vieux ans de fidèles amitiés. Notre regrettée Sr Marie-de-Saint-Médard Fanning, une troisième octogénaire, ne lui cessa ses visites qu'à l'avant-veille de leur mort, car elles semblent s'être entendues pour s'envoler ensemble, en la douce et lumineuse fête de la Purification. Quant à notre pauvre Sr Marie-de-Sainte-Angèle, quelles larmes brûlantes lui coûtent un si cruel adieu! Elle avait partagé tous les travaux de sa chère Sr Marie-de-Saint-Godefroi; au soir de leur vie, elles partagèrent la même chambre, elles partagèrent leurs prières, leurs peines, leurs souvenirs! Après Monseigneur Baunard, nous l'avons constaté, si un amour de trois semaines est souvent déjà vieux, *leur amitié en cheveux blancs* sut rester toujours jeune. Amitié de soixante ans, forgée au feu de l'épreuve, faite de travaux, de périls, de souffrances endurées côte à côte: l'amitié des vieux compagnons d'armes, vétérans de maintes campagnes; l'amitié des vieux compagnons de voyage qui, à travers vingt tempêtes, ont fait ensemble, sous la même voile, le tour, non du monde, mais de la vie. Volontiers nous ajoutons: *Comme deux rochers inébranlables au bord des mêmes vagues, elles regardaient le flot des années attaquer en vain l'immuable correspondance de leurs cœurs.* Un peu de temps encore, et le paradis nouera dans l'immortalité ces liens, dont le premier anneau tient dans la main du bon Dieu!

A partir de 1930, Sr Marie-de-Saint-Godefroi, confinée à l'infirmerie, se laissait soigner: inactivité qui acheva l'œuvre douloureuse et purificatrice. Etre servie ne pouvait s'ajuster à sa mentalité de travailleuse, de sacrifiée. Elle s'obstinait à ranger ses petites affaires, quitte à se meurtrir par des chutes pénibles. Du réveil au coucher, ses doigts agiles, dernière consolation, maniaient le tricot; mais enfin les rhumatismes déformèrent ses mains, le poids des hivers la voûta, ramenant sa pauvre tête sur sa poitrine: la prudence exigeait de ne laisser plus que l'arme du rosaire à ce vaillant soldat des nobles causes.

Et qui le croirait? Cette religieuse au zèle inépuisable, à la tendresse si ingénieuse, passa toute sa vie dans le tourment des scrupules. Le bon Dieu l'aurait-il constituée victime, pour ces pécheresses qui dorment sans remords sous le poids de leurs crimes? *L'œuvre qui durera*, enseigne le Père Faber, *est celle qui a été touchée par l'humiliation du Christ et qui a reçu en quelque sorte, de ce contact, le don de la toute-puissance.* A tout prix, elle les voulait ces âmes, et la croyance d'avoir empêché leur retour aux devoirs chrétiens la maintint durant sa longue carrière dans une agonie indicible. Aussi la mort lui causait d'insurmontables terreurs. « Priez pour que je meure bonne », soupire-t-elle, à Mère prieure. « C'est bien inutile! » repart notre Mère. Sur ces mots d'esprit, qu'elle prisait finement, elle se prenait à rire avec candeur; son ciel s'éclaircissait comme par un bon coup de vent. Car ses sentiments délicats, sa déférence pour l'autorité, sa bienveillance envers le prochain, lui faisaient goûter à plein cœur tout ce qui venait d'autrui. Un infaillible secret pour la rassérer, c'était de lui raconter quelque aventure heureuse dont nous étions l'objet: spontanément, elle entraînait dans nos joies et répétait avec jubilation: « Je suis contente, je suis content! Comme le bon Dieu est bon!... » Nous la laissions alors tout ensoleillée, tant sa charité la délivrait d'elle-même. Avec des attentions de grand'maman, elle s'intéressait à ce qui concernait la moindre d'entre nous;

nos visites la remplissaient de reconnaissance: chacune, nous nous croyions sa préférée.

Trois fois, elle avait reçu l'Extrême-Onction, mais son organisme robuste résistait; lorsque, au matin du 2 février, Sr Marie-de-Saint-Médard prit son essor vers le chez nous d'en-haut, elle comprit que son heure ne tarderait guère. « J'ai quelque chose de nouveau à dire à la sainte Vierge aujourd'hui », affirma-t-elle. Sur de pressantes questions, elle mit la main sur son cœur, comme pour signifier: « C'est mon secret!... » Soudain, vers une heure de l'après-midi, la douce Vierge l'emporta.

Sr Marie-de-Saint-Godefroi Racicot était dans sa quatre-vingt-dixième année, dont soixante-trois de religion; comme notre bienheureuse Mère, elle avait reçu au baptême le nom significatif de Virginie.

La grâce de notre vocation, c'est un don du ciel: *C'est moi qui vous ai choisies*, dit Notre-Seigneur, *afin que vous portiez du fruit...* L'atmosphère de paix, de piété, d'activité de notre bercail ressuscite, guérit ou améliore nos brebis errantes. Deux cents à deux cent dix prisonnières, pauvres âmes impotentes, recevaient autrefois le traitement moral et physique dont elles éprouvaient si pressant besoin; les âmes se régénéraient dans le Sang rédempteur, mais

Sur l'horizon de pourpre où le soleil descend,
Sur toute cette vie et toute cette gloire,
S'allongea dans le ciel l'ombre d'une aile noire...

Le personnel des internées a baissé jusqu'à vingt ou trentel Des sentences de huit ou quinze jours ne permettent guère de désinfecter les gangrènes... et le mal se propage dans notre cher pays canadien! Humbles Sœurs du Bon-Pasteur, dans l'ombre du sanctuaire, nous gémissons, nous prions. Nous luttons aussi et nous lançons nos appels à qui détient le pouvoir!... *Au feu! au feu!* crions-nous, avec saint Jean Eudes. Des âmes! des âmes!... nous les voyons *s'engouffrer en enfer, comme les feuilles jaunies aux rafales de l'automne...* Qui nous tendra la main?... Espoir! *Un peuple qui veille en armes auprès de ses foyers, un peuple*

qui veille en larmes auprès de ses autels, ne saurait point périr.

Notre-Seigneur, résurrection et vie, nous accorde, *sous les feux des Saints Cœurs*, des miracles de guérison, dont la merveilleuse profondeur nous console du nombre.

A son sanglot d'amour: « Père, pardonnez-leur! »
L'écho qui répondit vint d'une autre douleur.
Et ce fut l'humble adieu de l'un des deux bandits:
« Souvenez-vous de moi, dans votre paradis! »

Les miracles de grâce réalisés en l'homicide Tomasina Sarao feront bénir notre inépuisable Sauveur et répareront les publications perverses de certaines feuilles à sensations qui, selon le mot lapidaire de monsieur Omer Héroux, s'amuse aux dépens de la moralité de notre peuple à *battre monnaie dans le sang et dans la boue!*

Aujourd'hui même, tu seras avec moi en paradis, assurait le bon Pasteur au larron repentant. Pourquoi son Cœur se fermerait-il aux larmes de notre samaritaine?... La veille du jour fatal, elle dira: « Je suis reconnaissante au bon Dieu, pour le recul de l'exécution: mon âme a grandi dans la grâce, je le sens! » Qui reconnaîtrait, dans cette réflexion digne d'une personne exercée aux voies intérieures, la repoussante créature qui, cinq mois auparavant, faisait tomber les bras au zélé prêtre italien, avec cette exclamation: « C'est un animal que cet être! » Manger et dormir formait alors la trame de ses journées. Jusqu'à l'heure où la terrible sentence secoua ce bloc insensible, l'on n'obtenait guère qu'un brutal: « Laissez-moi tranquille! » A la cour, on la signalait comme une bête féroce: elle s'y était jetée à la gorge de sa vieille mère! Mais enfin, Dieu se leva et fit des cioux nouveaux! Les torrents de la miséricorde divine inondèrent cette âme ensevelie dans les ténèbres d'une ignorance absolue.

Mais par où pénétrer ce roc?... Point de français, un jargon d'anglais à peine intelligible. *Le zèle est dur comme l'enfer.* L'une de nos Sœurs anglaises embrasse la tâche. Dès lors, la bonne volonté de la pauvre affligée lui inspire une docilité telle

que la maîtresse semble exercer un puissant magnétisme. Au premier mot, Tomasina, les yeux dans ses yeux, s'identifie à cette Mère dévouée, qui emporte son âme dans les plaies de Notre-Seigneur. Les jours passent, multipliant, avec les absolutions, les communions et les actes de vertu, des ascensions successives vers le beau ciel. Notre convertie reste calme, mange de bon appétit, dort bien. Pourtant le diable soulève des tempêtes, mais la fureur des flots purifie les antres de l'abîme; parfois des brouillards envahissent tout l'être inférieur et se déchargent en déluge de pleurs résignés, pleurs adoucis par l'arc-en-ciel de la ferme espérance. « Dimanche prochain, vous serez en paradis », lui dit Mère supérieure, à l'aurore de la dernière semaine: « J'y serai vendredi », reprend avec conviction la chère enfant.

Le plus jeune de ses fils a dix-huit ans, son frère en compte vingt-quatre; à leur visite d'adieu, l'infortunée mère adresse de sages conseils qu'ils écoutent avec piété filiale. « J'ai négligé la messe du dimanche, j'ai bu et je meurs par la corde: promettez-moi d'observer vos devoirs de chrétiens », insiste la pauvresse. Ils donnent leur parole, puis, à genoux — scène inoubliable! — les deux orphelins de demain reçoivent la bénédiction maternelle.

Au dernier matin chez nous, revenant de la messe où elle a communie pour son Jubilé, elle dit: « J'ai l'âme toute blanche maintenant, je vais bien déjeuner. » Et elle mange une assiettée débordante de macaroni. Le 28 mars 1933, à quatre heures et demie du soir, sonne l'adieu à son petit coin, où les larmes — et tant de grâces! — ont cimenté son cœur! Tomasina, vêtue de noir, toute proprette sous son blanc rabat frais, marche tranquille vers la voiture. Elle s'en va sans liens, car deux de nos Sœurs l'accompagnent. L'assistant-gouverneur de la prison de Bordeaux, avec bienveillance, vient lui-même au-devant des pèlerines nouveau-genre. Tomasina, le croirait-on? était douée d'une étonnante délicatesse de sentiments. Surprise de ces nobles procédés des agents, elle témoigne une vive reconnaissance, voire même une joie enfantine, en s'installant dans l'élégante

machine. A Bordeaux, le gouverneur souhaite la bienvenue à ses hôtes; un cordon de gardes saluent militairement: pour une religieuse cloîtrée, il y a de quoi se trouver dépaysée. Tomasina le comprend, elle saisit la main de sa Maîtresse et l'entraîne vers sa cellule. *La veillée d'armes commençait!*

Saint Bonaventure s'exclame quelque part: *Où vous teniez-vous donc, ô saints martyrs, durant vos tourments?* Et le sérapique docteur de répondre: *Dans les plaies de Jésus!* En ce refuge empreint d'onction forte et suave, notre Madeleine s'est enfermée. Elle n'en sortira que pour ceindre la couronne d'éternelle miséricorde; alors elle sentira la main de notre doux Sauveur essuyer toutes larmes de ses yeux!

La prière s'intensifie à mesure qu'approche l'heure suprême. Au milieu de la nuit, l'on recommande l'un des complices: ils sont deux, ce matin-là, à devoir subir la peine capitale, le plus coupable s'endurcit dans son péché! « Mère, il faut obtenir sa conversion », insiste Tomasina. S'oubliant elle-même, elle implore pitié; quelques heures plus tard, ce pécheur était purifié. A quatre heures et demie, le révérend Père, après une absolution à notre repentie, célèbre la messe dans la lugubre cellule. Une de nos Sœurs sert d'acolyte; en l'entendant commencer le *Confiteor*, Tomasina unit sa voix à la sienne, sur un ton et avec une ferveur! se frappant la poitrine à la saint Jérôme!... — Ailleurs, la scène eût provoqué le fou rire! — Elle reçoit son viatique, l'action de grâces se prolonge; vers sept heures, elle déjeune, puis se remet en prière.

Arrive l'exécuteur; elle se laisse lier comme un agneau et suit, les yeux baissés, poursuivant sa prière... Une dernière absolution, un suprême baiser au crucifix, et le masque funèbre voile sa figure mi-souriante. « Je veux embrasser encore Notre-Seigneur », supplie-t-elle. On le lui accorde; à peine le Christ retiré, la victime est lancée dans le vide. « Mon Dieu, je vous offre le sacrifice de... » Sa vie? Déjà elle paraît devant son clément Rédempteur. Encore humide du précieux Sang, cette âme entend l'invitation aux festins éternels... Le poids du

corps, trop lourd pour les tendons du cou, a produit la décapitation. Ainsi la Justice divine ratifie la Justice terrestre: la tête du mari fut fracassée, celle de l'épouse infidèle est tranchée, au jour anniversaire de leur mariage! Coïncidence dont la prévision a torturé le cœur de Tomasina. L'expiation avait son compte, les torrents de la miséricorde pouvaient déborder. Cette chute instantanée dans l'au-delà, n'est-ce pas une faveur de prédestination?... Quand on relève le chef de la défunte, un sourire céleste irradie ses traits restés sans aucune contraction; la sérénité de son front laisse entrevoir la couronne!... *Misericordias Domini in æternum cantabo!*

« Vous avez manqué votre vocation, dit l'un des religieux à celle de nos Sœurs qui a servi d'apôtre, vous deviez être prêtre! — Je le suis! » repart, toute fière des prérogatives du Bon-Pasteur, la zélée Bergère plus morte que vive!

O Dieu, qu'il est juste d'aimer et d'aimer profondément

§ éous



Et du sein des greniers renaît l'âme des blés.

Table chronologique

1870

- 30 mars:** Mère Marie-de-Sainte-Hélène La Rivière ouvre l'Institution, avec Sr Marie-de-Sainte-Domitille La Rose et Sr Marie-de-Sainte-Perpétue Guilbault. Dans le cours d'avril, arriveront trois autres compagnes: Srs Marie-de-Saint-André Corbeil, Marie-des-Anges Deschambault et Marie-de-Saint-Alexis Robidoux.
- 30 avril:** Installation de Mère Marie-de-Sainte-Hélène, comme supérieure. Ce refuge est dénommé: *Monastère de Saint-Joseph-du-Bon-Pasteur*.
- 1er mai:** Arrivée de l'assistante, Sr Marie-de-Saint-Célestin Martin.
- 18 juillet:** Événement de majeure importance pour la catholicité: le concile du Vatican définit et proclame, par la voix de Pie IX, le dogme de l'infaillibilité doctrinale du Vicaire de Jésus-Christ.

1871

- 3 mars:** Acte passé avec le Gouvernement provincial: nous lui cédon's notre terrain, à la condition expresse qu'il y construira une prison pour les femmes et nous la confiera.
- 1er mai:** Départ de Sr Marie-de-Sainte-Perpétue Guilbault, pour l'Amérique du Sud.
- 11 août:** Départ de Srs Marie-de-Sainte-Domitille La Rose et Marie-de-Saint-Alexis Robidoux, pour l'Amérique du Sud.
- 2 décembre:** Le Bon-Pasteur de Montréal est érigé en province, et notre supérieure générale, Mère Marie-de-Saint-Pierre de Coudenhove, nomme la supérieure de la rue Sherbrooke, Mère Marie-de-Saint-Alphonse-Rodriguez Cadotte, comme première provinciale.

1872

- 26 juin:** Départ de Sr Marie-des-Anges Deschambault, pour l'Amérique du Sud.
- 29 octobre:** Jubilé d'or sacerdotal de Monseigneur Ignace Bourget, le saint évêque de Montréal.

1873

- 1er mai:** Monsieur le chanoine Édouard-Charles Fabre, notre vénéré supérieur ecclésiastique, est sacré évêque-coadjuteur de Montréal.
- 18 août:** Premiers travaux de construction de la Prison.

1874

- 21 avril:** Départ de Mère Marie-de-Saint-Alphonse-Rodriguez et de Mère Marie-de-Sainte-Hélène, pour le chapitre général d'Angers. Elles rentreront à Montréal le 24 juin.

1875

Premières Quarante Heures en notre chapelle.

- 25 octobre:** Monsieur le chanoine G. Lamarche devient notre supérieur ecclésiastique.
- 4 novembre:** Mort de monsieur Abraham La Rivière, père de Mère Marie-de-Sainte-Hélène.

1876

- 18 août:** Contrat définitif, avec le Gouvernement, au sujet des prisonnières.
- 4 septembre:** Bénédiction de la prison, par Monseigneur Fabre, qui baptise l'établissement sous la nouvelle appellation d'*Asile Sainte-Darie*.
- 8 septembre:** Première grand'messe dans notre chapelle; elle est chantée par messire Arraud, assisté de messieurs les abbés Z. Racicot et J.-C. Charette, vicaires de Saint-Vincent-de-Paul.
- 19 septembre:** Retraite de Monseigneur Bourget; Monseigneur Fabre devient évêque de Montréal.
- 12 octobre:** Arrivée de notre premier aumônier, monsieur l'abbé L.-J. Lauzon.
- 28 octobre:** L'honorable J.-C. Chapleau annonce l'arrivée prochaine des prisonnières.
- 7 novembre:** Arrivée des premières prisonnières, au nombre de 85.
- 30 novembre:** Ouverture de la retraite des prisonnières, par le révérend Père Jean Raynel, s.j.; elle se terminera au matin de la Saint-François-Xavier.

1877

- 2 août:** Mort de Mère Marie-de-Saint-Alphonse-Rodriguez Cadotte, âgée de 57 ans.
- 7 septembre:** Installation de Mère Marie-de-Saint-Alphonse-de-Liguori Cadotte, comme provinciale; elle ne compte que 29 ans.

1878

- 7 février:** Mort de Pie IX, au pieux appel de l'Angélus du soir; il compte 86 ans d'âge et 32 de pontificat.
- 3 mars:** Couronnement de Léon XIII.
- 23 mars:** Mort de messire Jacques Arraud, p.s.s., notre vénéré fondateur, âgé de 72 ans.

1879

- 26 septembre:** La mort entre pour la première fois dans notre communauté: Sr Marie-de-Sainte-Anastasie Lambert est la victime choisie en prémices.

1880

décembre: Monsieur l'abbé Zotique Racicot quitte l'aumônerie de notre monastère provincial pour l'évêché et devient notre supérieur ecclésiastique.

1882

Fête-Dieu: Première procession solennelle du très Saint-Sacrement dans notre jardin.

20 juin: Commencement d'incendie au département de la fournaise.

1884

18 octobre: Mort de monsieur l'abbé J.-A. Martineau, notre vénéré bienfaiteur.

1885

8 juin: Mort de Monseigneur L. Bouget, âgé de 85 ans.

1886

4 mai: Mère Marie-de-Sainte-Hélène, pour la deuxième fois, est déléguée au chapitre général d'Angers.

juin: Monseigneur Fabre est promu archevêque de Montréal.

21 novembre: Mère Marie-de-Sainte-Hélène célèbre son jubilé d'argent.

1887

5 juin: Deux aspirants au sacerdoce, dont le fils de l'honorable A. C. La Rivière, reçoivent dans notre chapelle la tonsure des mains de Monseigneur Taché, archevêque de Saint-Boniface.

Acquisition d'un terrain attenant à notre propriété, au coût de \$6 773.

1889

Cordial accueil de la vénérée Mère Marie-de-Saint-Pierre de Coudenhove, au très révérend Père Ange Le Doré: le 19 août est choisi, comme jour d'étroite union de prières et de communication de mérites, entre les fils et les filles du Père Eudes.

1890

20 avril: Fête de Notre-Dame du bon Pasteur; privilège, pour la première fois, d'une messe pontificale, par Monseigneur Clut.

9 mai: Nouveau contrat passé avec le Gouvernement provincial, il nous rend tout ce que nous lui avons cédé: nous devenons maîtresses chez nous, à la condition de procéder aux améliorations urgentes.

1891

1er mai: Monsieur l'abbé Racicot devient chanoine titulaire de la cathédrale de Montréal.

1892

26 mai: Mort de Mère Marie-de-Saint-Pierre de Coudenhove, à l'aube de l'Ascension; elle avait 78 ans. Mères Marie-de-Saint-Alphonse-de-Liguori

et Marie-de-Saint-François-de-Borgia, arrivées à Angers la veille, pour le chapitre général, assistent à cette rapide envolée d'une Mère bien-aimée, qu'elles se proposaient de réélire.

2 juin: Élection, comme supérieure générale, de Mère Marie-de-Sainte-Marine Verger.

août: Ouverture de notre *buanderie Saint-Joseph*.

1893

3 janvier: Bénédiction d'une annexe, par monsieur le chanoine Racicot.

2 avril: Prise d'habit de la première Consacrée: Euphrasie-des-Sept-Douleurs.

22 mars: Première visite du très révérend Père Ange Le Doré, supérieur général des Eudistes.

1894

23, 24, 25 juin: Cinquantenaire de notre Monastère provincial.

20 juillet: Monsieur le chanoine Racicot conduit un pèlerinage national à Lourdes. Dorénavant, tout Canadien qui pénétrera dans la basilique de l'Immaculée y saluera fièrement notre étendard, lequel, dans ses plis soyeux, recèle les hommages de nos cœurs pour la douce Notre-Dame.

1895

30 mars: Vingt-cinquième anniversaire de notre fondation et du supériorat chez nous de Mère Marie-de-Sainte-Hélène.

12 juillet: Visite de Monseigneur Pasquier, recteur de l'Université d'Angers et auteur de la Vie de Mère Pelletier.

8 novembre: Jubilé d'argent sacerdotal de notre bon Père Racicot et jubilé d'argent religieux de Mère Marie-de-Saint-Alphonse-de-Liguori.

1896

19 mars: Pose gratuite du *téléphone Marchand*, par l'intermédiaire de l'honorable N.-A. Nantel, commissaire des travaux publics.

15 avril: Installation, dans le sanctuaire, du tableau de la divine Bergère, œuvre de Delfosse; monsieur le docteur W. Mount donne cent piastres, la moitié du prix de cette toile.

30 décembre: Mort de Monseigneur Fabre, archevêque de Montréal, âgé de 69 ans.

1897

8 août: Sacre de Monseigneur Bruchési, comme archevêque de Montréal.

11 décembre: Mère Marie-de-Sainte-Euphrasie Pelletier est déclarée vénérable, par un décret de Léon XIII.

1898

8 avril: Monseigneur Bruchési inaugure aujourd'hui ses traditionnelles visites du Vendredi Saint, à la Prison: détermination paternelle, qu'il gardera inviolablement jusqu'à sa grave maladie, en 1920; de même, il restera fidèle à sa visite des Rois, le 6 janvier.

- 3 juin:** Mère Marie-de-Sainte-Hélène est élue supérieure provinciale, en remplacement de Mère Marie-de-Saint-Alphonse-de-Liguori.
- 16 juillet:** Installation de Mère Marie-de-Sainte-Hélène, par monsieur le grand vicaire Racicot.
- 20 juillet:** Installation de notre prieure, Mère Marie-de-Saint Étienne Lussier, par notre supérieur ecclésiastique.

1899

- 18 mars:** Notre vénéré supérieur ecclésiastique devient Monseigneur Racicot, par sa promotion à la dignité de protonotaire apostolique.
- 8 juin:** Consécration du genre humain au Sacré-Cœur, par ordonnance de Léon XIII, qu'avaient pressé les révélations de Mère Marie-du-Divin-Cœur Vischering, religieuse du Bon-Pasteur.
- 8 décembre:** Mort de monsieur le docteur W. Mount, notre médecin bienfaiteur depuis la fondation.

1900

- 20 mars:** Visite de Monseigneur Falconio, délégué apostolique au Canada.

1901

- 7 mai:** Visite de Mère Marie-de-Sainte-Domitille La Rose.
- 18 juin:** Installation de Mère Marie-de-Saint-Thomas-de-Villeneuve Guay, notre nouvelle prieure, par Monseigneur Racicot.
- 28 juillet:** Bénédiction de l'aile des pénitentes, par Monseigneur Racicot.
- 11 octobre:** Visite canonique, par Monseigneur Bruchési.

1902

- 6 mai:** Bénédiction du Calvaire de notre jardin et de la grotte de Lourdes, par Monseigneur Racicot.
- 14 novembre:** Arrivée des Filles-de-Jésus, religieuses chassées de France.
- 17 novembre:** Arrivée des Cisterciennes expatriées aussi de la vieille France, en haine de la foi.

1903

- 6 janvier:** Décret de l'héroïcité des vertus de notre Père Eudes, par Léon XIII.
- 20 juillet:** Mort de Léon XIII, âgé de 93 ans, dont 25 de pontificat.
- 25 juillet:** Les révérends Pères Jésuites remplacent bénévolement notre aumônier malade, et le 2 septembre, ils assument définitivement le ministère de notre Asile. Ils ont dû se munir d'une autorisation de Rome, cette charge étant contraire à leurs usages: double motif à notre inaltérable reconnaissance.
- 9 août:** Couronnement de Pie X.

1904

- 8 décembre:** Jubilé cinquantenaire du dogme de l'Immaculée-Conception.

1905

- 3 mai:** Consécration épiscopale de Monseigneur Racicot, évêque de Poggia, auxiliaire de Montréal.
- 30 mai:** Mère Marie-de-Saint-Thomas-de-Villeneuve, déléguée pour le chapitre général d'Angers, s'embarque avec Mère Marie-de-Sainte-Hélène et Mère Marie-de-Saint-François-de-Borgia. Ce jour-là même, Mère Marie-de-Sainte-Marine Verger partait rapidement pour son éternité, à l'âge de 82 ans.
- 30 juin:** Mère Marie-de-Sainte-Domitille La Rose est élue supérieure générale, en la fête du Sacré-Cœur. Mère Marie-de-Saint-François-de-Borgia est nommée supérieure provinciale, et Mère Marie-de-Sainte-Hélène prend son poste de prieure, à notre Monastère provincial.
- 10 août:** Jubilé d'argent du supériorat ecclésiastique de Monseigneur Racicot.
- 2 novembre:** Retraite annuelle de la communauté, prêchée par le célèbre Père A. Pichon, s.j., le directeur de la petite Thérèse.

1906

- 17 octobre:** Installation de Mère Marie-de-Saint-Joseph-de-Bethléem Beauchemin, comme nouvelle prieure, par Monseigneur Racicot.
- 24 décembre:** Les quatre beaux anges, commandés par Mère Marie-de-Saint-Thomas-de-Villeneuve pour les autels latéraux du sanctuaire, nous arrivent et sont fixés pour chanter Noël avec nous.

1907

- 21 avril:** En la fête du Patronage de saint Joseph, Monseigneur Racicot donne, en notre chapelle, l'ordination sacerdotale à monsieur l'abbé Hugh M. O'Reilley, jeune lévite des États-Unis.

1908

- 16 mars:** Mort de Mère Marie-de-Saint-Étienne Lussier, à notre Monastère provincial; elle est âgée de 62 ans.
- 25 octobre:** En la fête de sainte Darie, nous souhaitons chaleureuse bienvenue à Mère Marie-de-Sainte-Hélène, qui revient définitivement parmi nous.

1909

- 10 février:** Décès à Halifax de Mère Marie-de-Saint-Alphonse-de-Liguori, elle est âgée de 61 ans.
- 25 avril:** Béatification de notre Père Eudes, par Pie X.
- 25 octobre:** Baptême de notre cloche, par Monseigneur Racicot; elle reçoit noms: Marie-Joseph-Domitille-Paul-Zotique-Françoise-Hélène-Darie.

1910

- janvier:** En prévision du Congrès Eucharistique international, nous bénédictionnerons de l'exposition du Saint-Sacrement, chaque dimanche de cette année bénie.
- 10 mars:** Bénédiction de l'aile destinée à la communauté.

- 20, 21, 22 avril:** Triduum de béatification de notre Père Eudes.
20 août: Installation, par Monseigneur Racicot, de Mère Marie-de-Saint-Thomas-de-Villeneuve, laquelle redevient notre prieure locale.
8, 9, 10 septembre: Congrès eucharistique international.

1911

- 10 juillet:** Mère Marie-de-Saint-Jean-Baptiste Dupré arrive du chapitre général, où elle a reçu la charge de supérieure provinciale.
21 novembre: Jubilé d'or de la vénérée Mère Marie-de-Sainte-Hélène.
 À l'instigation de mademoiselle Marguerite Quigley, la classe des protégées est dénommée: *Maison Sainte-Hélène*.

1912

- 6 juillet:** Retraite prêchée par le révérend Père R.-M. Rouleau, o.p., qui deviendra l'éminent cardinal archevêque de Québec.
25 juillet: Visite de Monsieur le curé G. Payette, notre *délégué ecclésiastique*, à cause de la pénible maladie de Monseigneur Racicot; au 24 octobre, il procédera à la visite canonique.
24 août: Sacre de Monseigneur Georges Gauthier, comme auxiliaire de Montréal.

1913

- 30 mars:** Monsieur le chanoine W. Martin est nommé *délégué ecclésiastique*.
23 novembre: Première visite du révérend Père F.-X. Crêchemine, c.j.m., arrivé en octobre, comme aumônier de notre Monastère provincial. À l'instar des saints, dédaignant les banalités mondaines, le vénéré Père nous exhorte à la fidélité au recueillement, au silence, à l'oraison, moyens nécessaires pour nous identifier à Jésus et le rayonner dans les âmes.

1914

- 8 juillet:** Visite de Mère Marie-de-la-Sainte-Enfance Laffon, accompagnée de Sr Marie-de-Sainte-Euphrasie Paré; nous jouissons de leur présence chez nous jusqu'au 8 août.
31 juillet: Les Pères Eudistes remplacent les Pères Jésuites; le Père Joseph Haquin devient notre premier aumônier.
31 juillet: Déclaration de la sinistre guerre entre la France et l'Allemagne.
20 août: Mort de Pie X, âgé de 79 ans, dont 11 années de pontificat.
3 septembre: Élection de Benoît XV.
15 septembre: Mère Marie-de-Saint-Joseph-de-Bethléem Beauchemin est installée comme provinciale, par Monseigneur Bruchési.

1915

- 18 mars:** Monsieur le curé L.-A. Dubuc devient notre *délégué ecclésiastique*.
23 mars: Mort de Mère Marie-de-Sainte-Hélène, âgée de 77 ans.
14 septembre: Mort de Monseigneur Racicot, âgé de 70 ans.
 Monsieur le curé L.-A. Dubuc, devient notre supérieur ecclésiastique.

1916

- 4 novembre:** Bénédiction de notre monumentale cheminée, par le révérend Père J. Sébillet, c.j.m., notre aumônier.

1917

- 28 novembre:** Visite du très révérend Père Albert Lucas, supérieur général des Pères Eudistes.

1918

- 8 octobre:** Installation de Mère Marie-de-Saint-Ferdinand Dagenais, pour notre prieure, par monsieur le curé Dubuc.
- 11 octobre:** Entrée chez nous de la terrible *grippe espagnole*: les églises sont fermées, les réunions interdites, par le Bureau d'hygiène.
- 11 novembre:** L'armistice est signé à minuit et les hostilités cessent à 11 heures a.m. (temps de Paris), soit à 6 heures a.m. (temps de Montréal).

1919

- 7 juin:** Au premier samedi du Sacré-Cœur, au son de l'Angélus du midi, la veille de la Pentecôte, le très révérend Père Ange Le Doré s'est endormi dans le Seigneur, à l'âge de 85 ans: avec des délicatesses de mère, Dieu choisit l'heure de ses justes!...
- 4 juillet:** Première visite de Monseigneur Dubuc, revêtu de ses insignes de prélature romaine.

1920.

- 20, 21 avril:** Jubilé d'or de la fondation; l'époque de la fête du Patronage de saint Joseph fut choisie, en mémoire de la première appellation: *Monastère de Saint-Joseph-du-Bon-Pasteur.*

1921

- 10 avril:** Départ de Mère Marie-de-Saint-Ferdinand, déléguée pour le chapitre général d'Angers.
- 15 juin:** Installation, comme prieure, de Mère Marie-de-Saint-Joseph-de-Bethléem, par Monseigneur Dubuc: Mère Marie-de-Saint-Ferdinand est devenue provinciale.

1922

- 22 janvier:** Mort de Benoît XV, âgé de 67 ans, dont 7 de pontificat.
- 12 février:** Couronnement de Pie XI.

1925

- 23 avril:** Sacre de Monseigneur Alphonse-Emmanuel Deschamps, évêque auxiliaire de Montréal.
- 31 mai:** Saint jour de la Pentecôte, canonisation de saint Jean Eudes.
- 29 août:** L'on termine l'installation de l'électricité, dans la cour de nos protégées; il s'y élève une grotte de Lourdes, une Sainte-Baume et une

niche de la petite Thérèse; de confortables trottoirs de ciment y permettent la marche à l'ombre des peupliers; bancs et balançoires offrent l'attrait de reposantes récréations.

1926

20, 21, 22 avril: Triduum de canonisation de saint Jean Eudes.

1928

9 juin: Très honorée Mère Marie-de-Saint-Jean-de-la-Croix Balzer, élue supérieure générale, en remplacement de Mère Marie-de-Sainte-Domitille, gravement malade.

1929

4 janvier: Installation de Mère Marie-Raphaël-de-la-Providence Caron, comme supérieure locale, par le révérend Père Joseph Dréan, c.j.m.

1er mars: Mort subite du très révérend Père Albert Lucas, supérieur général de nos Pères Eudistes; il était âgé de 73 ans.

1930

2 juin: Visite de notre très honorée Mère Marie-de-Saint-Jean-de-la-Croix, supérieure générale, accompagnée de Mère Marie-de-Sainte-Euphrasie, assistante générale.

1931

10 avril: Installation de Mère Marie-Hélène-de-la-Croix Legris, comme supérieure provinciale, par Monseigneur Dubuc.

1932

10 octobre: Visite du très révérend Père Mathurin Jéhanno, supérieur général de nos Pères Eudistes.

1933

26 janvier: Mort de mademoiselle Marguerite Quigley.

30 avril: Dimanche du bon Pasteur, béatification de notre bien-aimée Mère Marie-de-Sainte-Euphrasie Pelletier.

14 septembre: Mort de Mère Marie-de-Saint-François-de-Borgia, à Halifax; elle était âgée de 77 ans.

1934

19 mars: Mort de Mère Marie-de-Saint-Thomas-de-Villeneuve, à notre Monastère provincial; elle était âgée de 80 ans.

9 avril: Installation de Mère Marie-du-Cœur-Immaculé Bisson, comme supérieure, par Monseigneur Dubuc.

1935

25 février: Mort subite du très révérend Père Mathurin Jéhanno, supérieur général des Eudistes; il était âgé de 61 ans.

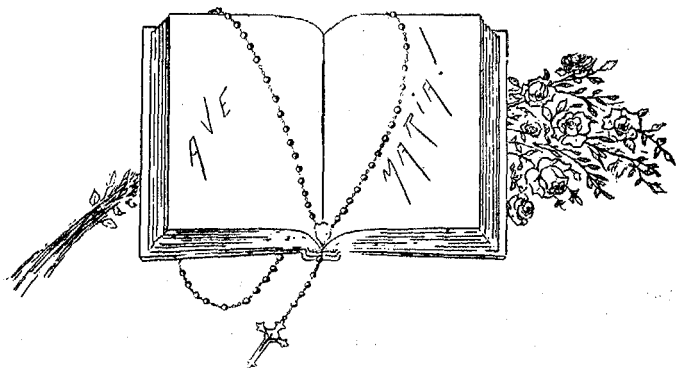
6 mars: Mort de Mère Marie-de-Saint-Jean-Baptiste, âgée de 74 ans.

21 juillet: Le très honoré Père Charles Le Petit est élu supérieur général de nos Pères Eudistes.

- 5 octobre:** Mère Marie-du-Cœur-Immaculé Bisson s'embarque avec trois compagnes, pour fonder notre mission de Sendai, au Japon.
- 18 décembre:** Installation de Mère Marie-de-Saint-Adolphe Thibaudeau, comme supérieure locale, par Monseigneur Dubuc.

1936

- 8 février:** Sous le rayonnement du Cœur Immaculé, se commence la rédaction de nos Annales, qui se terminera le 4 août, aux premières vêpres de Notre-Dame-des-Neiges: n'est-ce point symbolique? Saint François de Sales assure que les lièvres des Alpes, à vivre parmi les neiges, à se nourrir de neige, deviennent blancs comme neige!...



Statistiques

	Religieuses	Prisonnières	Pénitentes
1876:	17	85	22
1881:	28	154	12
1886:	32	91	16
1891:	47	157	21
1896:	54	134	39
1901:	66	115	45
1906:	69	94	59
1911:	79	148	74
1916:	79	105	188
1920:	79	71	182
1936:	90	32	151
De 1900 à 1920, nombre des prisonnières reçues: . . .	17 627	Nombre d'Enfants de Marie depuis la fondation: . . .	504
De 1900 à 1920, nombre des pénitentes reçues:	1 761	Nombre actuel:	61
Nombre des Consacrées depuis la fondation:	58	Total des prisonnières, depuis novembre 1876:	31 535
Nombre actuel:	35	Total des pénitentes, depuis la fondation, 30 mars 1870: .	2 600

Dieu soit béni!



Table des Chapitres

Un Solarium	13
Femme d'esprit et Religieuse au grand cœur	19
Aux Sources	37
Heure matinale	45
En plein Midi	57
Croix et Couronnes	67
Sur la Barque de Pierre	77
Lendemain radieux	89
Dans la Confiance en Dieu	109
Au Cœur de Jésus par le Cœur de Marie	137
Lys de chez nous	167
Moisson d'éternité	185
Pour la Messe du Ciel	215
Table chronologique	235
Statistiques	244



Achevé d'imprimer
et de relier
dans les ateliers de
la Librairie Beauchemin Limitée
le 20 décembre 1937

*Ce livre est dû à l'initiative
des Révérendes Sœurs
du Bon-Pasteur
Asile Sainte-Daric
1730, rue Fullum, Montréal*

